Irénikon

TOME VII

1930 Septembre-Octobre.

IEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRÉNIKON

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

Prix d'abonnement pour 1931 :

Belgique : 40 fr. (*Le numéro* : 8 *fr.*)

Pays à demi-tarif postal * :
12 belgas (soit 43 francs français, 4.5 florins hollandais, 7 marks) (*Le numéro* : 2 belgas).

Pays à plein tarif postal : 17 belgas (soit 10 shillings, 2.5 dollars) (*Le numéro* : 3 belgas)

Rédaction et administration :
IRÉNIKON, PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE.

Comptes chèques postaux : Bruxelles, 1612.09
Paris, 1300.79.
La Haye : Laporta, 1455.29.

* Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Brésil, Bulgarie, Égypte, Espagne, Esthonie, Éthiopie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Liban, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Syrie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

SOMMAIRE

(*Voir la liste des comptes rendus à la* 3e *page de la couverture*)

Prieuré d'Amay-sur-Meuse, le 30-X-1930.

M ,

A partir de l'an prochain IRÉNIKON *publiera trois fois par an, en pagination spéciale, un* Bulletin du mouvement pour l'Unité chrétienne.

En inaugurant cette nouvelle rubrique, nous poursuivons un double dessein : renseigner nos lecteurs aussi promptement et aussi complètement que possible sur les publications courantes (livres, brochures, articles de revues) touchant les questions d'Union et leur fournir sur les principales d'entre elles une brève analyse critique.

Nous sommes persuadés que vous saurez apprécier à sa valeur ce nouvel effort pour enrichir toujours davantage l'intérêt de la Revue.

*Tout en perfectionnant ainsi la valeur documentaire et la forme extérieure d'*IRÉNIKON, *nous tenons à lui garder l'esprit qui le distingua dès l'origine.* IRÉNIKON *veut être un ouvrier de paix. S'abstenant de toute polémique interconfessionnelle, il entend travailler pour sa part au rapprochement spirituel des intelligences et des cœurs en vue de l'Unité.*

Dans cet apostolat très délicat et très lent, nous avons besoin du soutien et de la sympathie de nos amis de plus en plus nombreux. Nous espérons que vous voudrez bien, en restant notre abonné, continuer à vous associer à l'œuvre de rapprochement que nous poursuivons.

Pour qu'aucune interruption ne se produise dans l'envoi de la Revue, nous vous serions reconnaissants de nous adresser le montant de votre abonnement ou de donner des instructions à votre libraire pour qu'il nous le fasse parvenir.

Le prix de l'abonnement pour 1931 *est de* 40 *fr. pour la Belgique, de* 12 *belgas* (*soit* 43 *fr. fr.*, 4,5 *flor. holl.*, 7 *marks*) *pour les pays à demi-tarif postal* (*la liste des pays à demi-tarif postal figure à la* 2e *page de la couverture de la Revue*) *et de* 17 *belgas* (*soit* 10 *Sh.*, 2.5 *Dl.*) *pour les pays à plein tarif postal.*

Les abonnés de Belgique, Allemagne, Autriche, Congo belge, Danemark, G.-D. de Luxembourg, Pologne, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie et Yougoslavie *peuvent virer directement, par l'intermédiaire de l'Office des chèques postaux de leur pays, le montant de l'abonnement au compte chèque postal* Bruxelles, 1612.09 (Irénikon, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, Belg.)

Nous invitons nos abonnés de France *et des* Pays-Bas *à virer le montant de leur abonnement à notre compte chèque postal* Paris 1300.79 (Laporta, Prieuré bênédictin d'Amay-sur-Meuse, Belgique) *ou* La Haye 1455.29 (Laporta, Prieuré, Amay-sur-Meuse, Belgique).

English *and* American *subscriptions* (Sh. 10, Dl. 2.5) *are to be paid by cheque or Postal Order, payable to « Administration Irénikon » and addressed to Amay-sur-Meuse, Belgium.*

Avec nos remerciements anticipés, veuillez agréer, M , *l'assurance de notre considération distinguée.*

L'Administration.

N. B. *Les abonnés qui nous auraient déjà adressé le montant de leur réabonnement sont priés de considérer comme nul le présent avis.*

L'apostolat de rapprochement.

Nous traduisons ici, à l'usage de nos lecteurs, quelques passages du livre du R. P. Pribilla, S. J., Um kirchliche Einheit, *dont on trouvera une recension à la p.* 552 *de ce fascicule. Ils résument admirablement l'esprit dans lequel il convient de travailler à cet apostolat de rapprochement qui est l'objectif même de cette revue et de cette œuvre.*

... Nous catholiques, pouvons-nous, sans rougir, nous rendre ce témoignage, que, si les autres cherchent et se trompent, ce n'est pas de notre faute ? Par nos fautes et nos omissions dans le passé, par nos péchés et nos imperfections dans le présent, n'avons-nous pas notre part de culpabilité dans l'origine et la continuation de la division de l'Église ? Ce sera une offrande agréable à Dieu et aux hommes, si, en toute humilité chrétienne, nous sommes enclins à exagérer, plutôt qu'à atténuer la mesure de notre culpabilité, et à voir dans les autres le malheur plutôt que la faute. Il ne suffit donc pas de laisser tranquillement chercher les autres, pleinement satisfaits de nous-mêmes ; nous avons aussi le devoir d'offrir, dans un esprit apostolique, nos services, de même qu'on place des lumières pour ceux qui se sont égarés dans la forêt, afin qu'ils puissent retrouver la route ou du moins la bonne direction.

Il est un axiome philosophique : *Ultimum in executione est primum in intentione*, c'est-à-dire, notre premier amour va à la fin la plus éloignée. Ainsi s'explique-t-il que nos pensées et nos paroles se portent si souvent et avec tant de prédilection vers la réunion dans la foi, alors qu'en réalité il ne peut être question pour le moment, et pour longtemps encore, que de rapprochement tout au plus, et de compréhension mutuelle. C'est donc de cela avant tout

qu'il nous faut nous occuper activement, en tâchant de vaincre les obstacles qui s'y opposent.

Avant même qu'il puisse être question d'échanges de vue utiles, il est indispensable de créer, chez ceux qui y prennent part, une attitude d'âme appropriée ; à défaut de quoi, les arguments les plus forts et les mieux fondés n'aboutiront à rien ; ils ne serviraient, au contraire, qu'à produire une plus grande obstination... Toutes les tentatives pour arriver à une entente utile au sujet des oppositions confessionnelles, sont condamnées à rester stériles, aussi longtemps que les rapports personnels, d'homme à homme, sont empoisonnés par des préjugés haineux et par des antipathies profondes.

Ainsi, ce que nous nous devons les uns aux autres avant tout le reste, c'est, d'un mot, la charité chrétienne, indissolublement unie à la justice.

Mais voilà ce qui est remarquable : c'est précisément cette condition, si évidente cependant et qui est au seuil de toute compréhension, qui rencontre les plus grandes difficultés dans la vie. Au cours des siècles, en effet, des montagnes de préjugés et de malentendus, de défiance et d'aversion se sont amoncelées entre les diverses confessions ; il en résulte que, même dans notre jugement le plus intime, le plus secret, nous nous apercevons déjà de cette animosité à l'égard des autres...

Il est évident qu'à cette haine se rattache un sentiment de supériorité, puisque nous nous estimons meilleurs que ceux contre lesquels se dirige notre haine. Dans la nuit de la non-valeur absolue de l'adversaire, les étoiles de notre propre perfection jettent des feux plus brillants...

On tient à la haine confessionnelle et aux préjugés confessionnels avec passion, comme s'ils constituaient le trésor le plus cher, et comme si c'était la plus douloureuse des désillusions, que de trouver les dissidents meilleurs qu'on ne se les était représentés...

Chacun qui s'occupe d'une façon quelconque du problème du rapprochement confessionnel a donc à s'éprouver sérieusement devant sa conscience, pour se rendre compte si, dans son jugement et son attitude à l'égard des autres groupements ecclésiastiques, il laisse dominer la justice et l'amour, et s'il est plus enclin à voir et à reconnaître le bien, qu'à rechercher et à critiquer les travers.

Il est évident que ce qui vient d'être dit vaut, non pas seulement pour les protestants et les orthodoxes, mais tout aussi bien pour les catholiques. Eux aussi, en effet, sont atteints du refroidissement de l'amour (MATTH., 24^{12}) et souvent ils versent dans les plaies l'acide corrosif, où ils ne devaient verser que l'huile et le vin. Quand nous, catholiques, nous parlons avec les autres, il faudrait que cela se passe de façon à ce que ceux-ci aperçoivent dans nos paroles, non seulement le langage des dogmes et de la logique, mais encore les accents de l'amour qui viennent du cœur... Celui qui croit posséder la vérité est tenu, d'autant plus, à pratiquer la charité.

Seule la charité chrétienne, uniquement préoccupée de servir la bonne cause et voyant dans tout homme le frère dans le Christ, pourra arriver à nettoyer le terrain entre les confessions des mauvaises herbes, des épines et des ronces, de façon à faire apparaître les sentiers qui s'y entrecroisent. Elle accordera la polémique confessionnelle sur un ton tout différent et la remplira d'un esprit tout nouveau. Elle réalisera aussi cette ultime condition à tout véritable échange spirituel, la plus délicate et la plus difficile, qui nous permettra de nous dire en toute sincérité les uns aux autres :

> « Tu me trouveras en vérité, lorsque,
> de ton monde, tu parviendras à voir le mien. »
> (GŒTHE).

A celui qui sait combien profondes sont les oppositions

qui séparent les diverses croyances religieuses et combien intimes les liens qui les attachent à des intérêts nationaux, politiques et égoïstes, l'expérience aura déjà montré que l'observance de la charité chrétienne dans les échanges de vue confessionnels exige énormément de patience et un grand empire sur soi-même.

Ce n'est pas seulement l'adversaire qui les met à une rude épreuve, mais souvent elles ont à faire face aussi aux suspicions des propres coreligionnaires qui voient dans la modération un manque de trempe de caractère ou un défaut de zèle. Et pourtant, cette modération, inspirée et gouvernée par la charité, est l'unique attitude digne, la seule qui soit efficace pour arriver avec des dissidents à une entente. Elle mènera sa campagne avec des arguments objectifs, de façon objective, évitera toute dispute de mots et fera face à l'adversaire le plus belliqueux avec une égalité d'humeur et une bienveillance qu'il ne parviendra jamais à épuiser ; elle assurera le triomphe, sinon toujours de la vérité, du moins de la charité.

Mais bien souvent aussi, elle aidera à triompher la vérité. La vraie charité en effet n'est jamais l'ennemie de la vérité, mais celle qui, mieux que tout autre, lui prépare les voies. Elle s'y entend pour mettre la vérité dans un jour tel, que non seulement elle éclaire l'intelligence, mais paraît aussi acceptable et sympathique au cœur. Cela ne suppose nullement que la vérité abdique quoi que ce soit de sa clarté et de sa précision. C'est l'erreur des âmes timides ou des calculateurs astucieux, de penser que, sur le terrain religieux, il y aurait quelque chose à gagner par des réticences, des marchandages ou des palliatifs, alors qu'au contraire c'est précisément la sincérité et l'honnêteté (à distinguer évidemment de la rudesse et de la grossièreté) qui attirent les hommes et constituent les conditions préalables à toute conversation et à tout rapprochement empreints de confiance...

Évidemment il faut que ce soit toujours le zèle pour la vérité qui inspire la parole et non pas la manie d'avoir raison, propre aux âmes étroites et petites. Celui qui combat pour la vérité s'efforcera de reconnaître le vrai partout et de le retrouver aussi sous les formules et les déguisements non usuels et rares. Ceci vaut d'un point subjectif autant qu'objectif...

En face d'une opinion adverse il convient de bien choisir son point de vue pour juger, et de garder la place pour une explication bénigne, qui corresponde à la vérité. Elle garde toujours son opportunité, la recommandation de Harnack « d'abandonner les habitudes de combat déloyales. Ces habitudes consistent à comparer la bonne théorie de sa propre Église avec la mauvaise pratique des autres. Que l'on compare donc plutôt la théorie à la théorie, et la pratique à la pratique ! » Puis, quand nous comparons, il faut nous mettre en garde contre ces représentations fausses de la position de l'adversaire que l'on se permet si facilement pour introduire une réplique plus triomphante. Il ne faut pas non plus la comprendre et la juger d'après de simples fragments et des citations isolées, mais d'après sa structure intérieure et ses meilleures sources...

Il nous faut nous préoccuper plutôt d'une ontologie que d'une pathologie des confessions. A cette fin, il sera très utile de modérer son zèle à donner la réplique, et d'avoir toujours comme but devant les yeux le désir de comprendre...

Il faut briser décidément avec ces méthodes de combat usées et blessantes, qui ne reconnaissent et ne mettent en évidence, chez ceux qui diffèrent de nous d'opinion ou de foi, que les travers, en fermant les yeux et le cœur sur les côtés lumineux...

Il est nécessaire aujourd'hui de répéter ces vérités si simples ; car il règne encore toujours à ce sujet des malentendus remarquables. Ainsi par exemple Wallau, faisant

allusion à Rome, écrit : « Le christianisme œcuménique doit reposer sur la reconnaissance du fait que les autres croyances religieuses contiennent, elles aussi, des éléments de vérité. » Mais cela c'est l'évidence même ! Si le protestantisme ne désire pas d'autre reconnaissance de la part de Rome que celle du fait qu'il contient des éléments de vérité, cette reconnaissance ne lui sera pas refusée un seul instant. Une religion sans éléments de vérité ne pourrait se maintenir un seul jour. Toute doctrine, pour fausse qu'elle puisse être, n'agit et ne se maintient que par les éléments de vérité qu'elle mêle à ses erreurs ; ainsi seulement elle parvient à tromper l'esprit de l'homme, créé pour le vrai. C'est pourquoi toute réfutation efficace de l'erreur revient à faire la séparation du vrai d'avec le faux, les deux se trouvant mêlés dans l'erreur de manière à captiver et à séduire.

(MAX PRIBILLA, S. J., *Um kirchliche Einheit*, p. 266-274.)

Cette séparation des deux Eglises reste à jamais lamentable, mais il est permis de douter qu'elle ait notablement affecté l'évolution subséquente de la chrétienté d'Occident. Celle-ci vivait de sa vie propre et progressive, et possédait en elle-même les éléments de son développement, pour le mal comme pour le bien. Peut-être une connaissance plus répandue des Pères grecs, un contact plus permanent avec leur franc optimisme, eussent-ils atténué les dangers de cet augustinisme exclusif, dont certains excès de langage et de doctrine ne devaient pas être sans influence sur la naissance et le succès du luthéranisme, du calvinisme et du jansénisme.

(P. ROUSSELOT — J. HUBY, *Christus. La religion chrétienne*, p. 147-148).

Notes historiques sur le rit grec en Italie méridionale.

I

En Sicile et dans l'Italie méridionale, le christianisme fut grec dès ses origines et non latin. Le fait n'a rien d'étonnant, c'était dans la nature des choses et le contraire eut été étrange : la Sicile et l'Italie méridionale constituaient, en effet, la Grande-Grèce ; on y parlait partout le grec, coutume qui n'y est du reste pas encore tout à fait disparue. Des écrivains grecs dont les noms sont demeurés célèbres dans la littérature, comme Pythagore, Empédocle, Théocrite, sont originaires de cette région. Lorsque Rome y eut porté sa conquête, et lorsque la voie appienne fut prolongée jusqu'à Brindisi, les colonies romaines y restèrent toujours peu nombreuses et dispersées : langue et coutumes de la majorité des habitants étaient demeurées grecques.

Ainsi donc lorsque le christianisme parvint en cette région, il avait la forme d'un christianisme grec. On trouve des catacombes du second siècle à Naples et en Sicile ; il y a des martyrs du troisième siècle dont les actes furent rédigés en grec ; et les tout premiers fragments de la littérature chrétienne dans le Midi sont tous des documents grecs.

Le christianisme étant devenu religion d'État, et Constantin ayant transféré sa cour à Constantinople, le seul changement qu'en ressentit l'Italie du Sud fut que les officiers qui venaient du siège du gouvernement parlaient leur propre langue ; d'où les habitants de ces contrées ont dû se sentir plus proches de Byzance par le sang et par le cœur qu'ils ne l'avaient été autrefois de Rome.

Il est une chose cependant que nous devons noter, et qui a vivement frappé les historiens. S'il ne subsiste aucun

doute sur l'origine grecque de ces régions, et s'il est avéré que les Normands y trouvèrent, lors de leurs invasions, un grand empire de langue grecque, de traditions et de rit byzantins, néanmoins, durant la période qui va du IVe au début du VIIe siècle, la plupart des documents et beaucoup d'inscriptions sont en latin. Je reviendrai plus tard sur cet état de choses, mais je ne pense pas qu'on puisse l'expliquer par les invasions des Goths ou par la latinisation lombarde, si considérable qu'elle ait été.

Autre fait curieux : parmi toutes les traces de culture byzantine qu'on retrouve encore dans ces pays, on ne peut prouver qu'aucune des fresques ou inscriptions y relevées soit antérieure au VIIIe ou au IXe siècle. Le R. P. de Jerphanion a constaté la même chose en Cappadoce, bien que des ermites et des églises y eussent existé depuis le IIIe siècle. Dans l'Italie méridionale, on connaît de même une tradition ininterrompue d'ermites, de saints, de cavernes taillées dans le roc, tradition qui est contemporaine des débuts du christianisme en ce pays. Les ermites et les saints de Grèce et d'Orient qui vinrent plus tard en Sicile, dans la terre d'Otrante et en Calabre s'étaient établis soit en des endroits où quelque saint vieillard habitait déjà, soit dans les chapelles et demeures délabrées d'anciens moines qui les avaient précédés.

En ces premiers temps, la cloison rituelle qui a été établie depuis au sein même de l'Église catholique n'existait pas. Il y avait des hérétiques séparés de la communion, mais dans l'Église le rit était chose indifférente. La messe était toujours la messe, dite dans n'importe quel rit ou n'importe quelle langue. Les hommes voyagaient librement : on trouve un Irlandais évêque de Tarente, un Grec archevêque de Cantorbéry ; on trouve des moines orientaux à Florence, à Milan, en Provence. On retrouve aussi la coutume orientale de fixer la Pâques en Angleterre.

Avec Justinien, l'histoire de l'Italie méridionale et en

particulier celle du rit grec dans cette région entre dans une nouvelle phase. Justinien était empereur d'Orient, mais il était Illyrien, et l'Illyrie comptait parmi les provinces latines. Il unifia l'Orient et l'Occident d'une union telle qu'on n'en avait point vue de pareille depuis Constantin. Du latin, il avait les traditions, l'amour de la loi et de l'ordre, le génie des conquêtes et le militarisme ; en outre il possédait une grande connaissance de l'Orient, connaissance qu'il avait acquise par sa situation. Zénon et Anastase, qui avaient précédé Justin, oncle de Justinien, sur le trône impérial, avaient réconcilié la Syrie et l'Égypte monophysite avec Byzance en sacrifiant la communion avec Rome. Justinien arracha l'Afrique aux Vandales, l'Italie aux Goths, et rétablit l'union avec Rome dans l'empire, au prix de la désaffection de la Syrie et de l'Égypte. Cependant, au temps de Justinien, l'Italie méridionale demeurait encore presque entièrement grecque : c'est à peine si les Goths avaient laissé dans la langue et les mœurs quelques traces de leur occupation.

La latinisation de l'Italie méridionale se fit par les Lombards, et ne commença que quinze ans après la victoire finale de Bélisaire.On sait que les Lombards,qui n'envahirent l'Italie qu'en 568, étaient ariens. Convertis par S. Grégoire, ils devinrent catholiques de rit latin, et c'est comme tels qu'ils occupèrent l'Italie du Sud, lui imposant leurs lois, leurs mœurs et dans une assez large mesure la langue latine qu'ils s'étaient assimilée.

Or dans le même temps que se faisait la conquête lombarde l'Égypte et la Syrie étaient submergées par la vague musulmane, qui chassa vers l'Italie les réfugiés chrétiens venus de ces régions. Ceux-ci étaient sujets du basileus, parlaient le grec pour la plupart et étaient de rit oriental. Ils vinrent en grand nombre et établirent des colonies dans l'Italie du Sud et même à Rome. Les papes Théodose Ier et Jean V avaient fait partie d'une de ces colonies romaines. C'est

ainsi que simultanément à la latinisation lombarde, ces réfugiés réintroduisirent dans le pays le parler grec et maintinrent en vie les rites orientaux. Ceci se passait au VII[e] siècle. Sous les empereurs iconoclastes, au siècle suivant, il y eut une nouvelle immigration de Grecs : moines, moniales et prêtres, apportant leurs saintes reliques, vinrent s'établir dans les chapelles et les grottes qui avaient abrité autrefois des religieux.

Au IX[e] siècle encore, la férocité de l'invasion sarrazine en Sicile poussa des masses fugitives sur le continent ; elles se répandirent en abondance dans toute l'Italie méridionale, Calabre et Basilicate. Les colonies du VII[e] siècle s'étaient implantées par toute la terre d'Otrante, les hautes vallées de l'Ofanto, du Bradano, du Sinni et du Basanto. La seconde poussée pénétra dans les villes situées le long de la mer Ionienne et atteignit même Rome, comme nous l'avons dit. La troisième exerça son influence tout d'abord sur la pointe occidentale de l'Italie, s'étendit vers le nord jusqu'à Salerne le long de la mer, en traversant la Sila, pour arriver finalement dans la Basilicate. C'est ainsi que la voie se trouva préparée pour les conquêtes de la puissance byzantine en Italie, sous les empereurs macédoniens. Le pouvoir du basileus, qui y fut rétabli par Basile I en 867, resta ferme jusqu'à la conquête normande, soit durant une période de deux cents ans environ. Cette domination atteint son apogée sous Basile II (976-1025).

L'empire, comme on sait, fut divisé pour des raisons de gouvernement en « thèmes ». Le gouvernement de l'Italie du Sud sous le basileus se faisait de cette manière : à la fin du VI[e] siècle, il y avait deux éparchies (appelées plus tard thèmes): celle de la Calabre et celle du Bruttium. Il n'est pas nécessaire de rappeler que la Calabre était originairement le talon de l'Italie et le Bruttium la pointe du pied. Quand les Lombards firent leur apparition dans l'Italie méridionale ils fortifièrent d'abord leur position sur l'Ofanto et derrière

le Bradano ; ensuite ils avancèrent plus au sud, formèrent le grand-duché de Bénévent (qui se divisa plus tard en trois États : Bénévent, Salerne, Capoue) et conquirent finalement toute la Calabre, sauf Gallipoli et Otrante. La Calabre étant ainsi réduite à deux villes, on en transféra le nom à la partie de l'Italie que les Lombards n'avaient pu prendre, protégée qu'elle était par l'impénétrable Sila et la vallée du Crati. Les Lombards semblent bien n'avoir jamais pu descendre plus bas que Cosenza.

Telle était donc la situation, quand un autre facteur vint augmenter le trouble du pays bouleversé. En 846 parurent les Sarrazins, qui prirent Tarente, Bari et d'autres endroits sur le continent, attaquant et saccageant Amalfi, Salerne et en général toutes les villes de la côte. Mais vers 880, ils avaient déjà perdu tout ce qu'ils avaient conquis, en sorte que l'ancienne Calabre (alors connue sous le nom de thème d'Italie ou Lombardie) était de nouveau sous la dépendance du basileus, formant, avec la Calabre nouvelle, les deux thèmes de l'Italie byzantine.

Le thème de Lombardie comprenait, en plus de la terre d'Otrante et la terre de Bari, tout le pays au nord de l'Ofanto jusqu'au mont Gargan. Le basileus tenait aussi les défilés de Troia, Ascoli, Melfi et Acerenza, ainsi que les vallées du Bradano et du Basento — région appelée maintenant Basilicate, — avec les villes de Matera, Gravina, Tricarico et Tursi.

Ces deux thèmes furent réunis en un seul au Xe siècle, et furent confiés à un vice-empereur portant le titre de Catapan d'Italie et de Calabre. Argyrus, fils de Mélos, fut le dernier de ces catapans.

L'autorité du basileus était forcément de peu de poids : son royaume comprenait en effet beaucoup d'éléments mécontents et agités. Bien qu'il y eut là les cités grecques de la côte, remplies d'officiers et de clercs byzantins, ainsi que les anciennes villes de la *Magna Grecia*, toutes grecques

encore de traditions (Tempsa, Vibo, Tropea, Nicotera, Tauriano, Reggio, Locris, Squillace, Croton, Nicastro), il y en avait d'autres plus ou moins indépendantes et qui, malgré leur administration et leur population en grande partie grecques, contenaient cependant un grand mélange d'éléments étrangers, ayant adopté en beaucoup de points la loi lombarde.

Naples par exemple était devenu duché en 661, et se gouverna elle-même. Son duc était le strategos, secondé par un conseil : c'était de fait une aristocratie, bien qu'elle reconnut en théorie l'autorité du basileus. Amalfi, qui entretenait un grand commerce avec l'Orient, était un État « très favorisé » de Constantinople, et possédant sa propre flotte. Jusqu'à la fin du XIe siècle, bien que la plus grande partie de ses chartes et de ses actes soit en latin, elle comptait la date d'après le règne de l'empereur.

Gaète et Salerne, elles aussi, étaient indépendantes et se gouvernaient elles-mêmes d'après la loi lombarde, comme encore le faisait, chose assez étrange, Bari, une des forteresses de la puissance byzantine.

Après la chute de la domination lombarde et la division de la principauté lombarde de Bénévent, Capoue, Salerne et Bénévent restèrent des cités indépendantes, régies par les lois lombardes.

En 966, l'empereur Otton (dont la puissance ne s'exerçait pas dans le Midi) prétendit confier à Pandulfe Tête-de-fer le pouvoir dans le duché de Capoue et de Spolète. Celui-ci réussit à refaire pendant vingt ans un état lombard dans le Sud, mais qui ne dura que jusqu'à sa mort en 981. De plus, les gouvernants lombards et les cités qui s'étaient détachées du régime de Byzance avaient la déplaisante habitude d'en appeler aux Sarrazins dont les navires n'étaient jamais loin de la côte, et avec leur aide, d'ourdir des révoltes et des séditions.

Revenons maintenant au côté ecclésiastique des événements. Le christianisme de l'Italie du Sud est évidemment

attribué aux apôtres, mais avec plus de fondement que n'en ont généralement de pareilles prétentions. Il y a une petite église à Otrante, que l'on dit être bâtie à l'endroit où S. Pierre a prêché l'évangile.

L'Italie méridionale était, en matière ecclésiastique, étroitement unie à Rome. Ses évêques étaient directement soumis au pape, non seulement comme patriarche, mais même comme métropolitain et jusqu'au temps des iconoclastes, il n'y eut pas de siège métropolitain dans l'Italie méridionale.

Sous S. Grégoire le Grand, le Bruttium (c'est-à-dire la Calabre) possédait douze sièges épiscopaux, dont huit correspondaient aux municipes de l'empire : Reggio, Locris, Vibo, Nicastro, Squillace, Crotone, Cosenza, Rossano. Ces évêchés existent encore. Les municipes correspondants étaient : Reggium Julium, Gerace, Valentia, Tempsa, Scyllaccum, Croto, Cosentia, Thurii.

Le pape consacrait certainement lui-même les évêques, car Célestin V (422-423) déplore la qualité des candidats qu'on lui envoyait à l'ordination d'Apulie et de Calabre. S. Léon le Grand montre beaucoup de zèle pour la réparation des dommages causés par les Vandales dans le sud de l'Italie et en Sicile ; lui aussi parle dans ses lettres des candidats qu'on présentait au sacre. S. Grégoire (590-604), en écrivant à l'évêque d'Otrante, insiste pour que les candidats à l'épiscopat viennent chez lui pour le sacre. Les évêques se rendaient aux synodes romains : au concile de Rome de 649, les évêques de tous les sièges calabrais étaient présents, sauf deux (ou trois). Au sixième concile œcuménique de Constantinople (681), deux évêques calabrais, Abundantius de Tempsa et Jean de Reggio, représentèrent l'épiscopat occidental ; tous deux parlaient le grec. Abundantius se trouve au concile romain de 680. On l'appelle « évêque de Paternus » dans le *Liber Pontificalis* ; peut-être le siège avait-il été transferé à Paternus (sur la côte, entre Thurii et Crotone).

On peut voir à beaucoup d'indices que, non seulement la langue liturgique, mais aussi la plupart des rites et coutumes de l'Italie méridionale et de Sicile venaient, non point de Rome, mais de Constantinople. Il serait trop long de les énumérer ici, mais une étude attentive des lettres des papes dans MIGNE en montrerait le caractère et le nombre. Ces mêmes lettres trahissent un certain souci de l'uniformité des usages ; ainsi par exemple S. Grégoire le Grand exprime une préférence pour un nombre limité des *Kyrie eleison*, suivant le mode romain.

C'est probablement à cette étroite union avec le siège de Rome qu'on doit la latinisation qui se fit avant le VIIe siècle et que nous avons déjà mentionnée. Un continuel va-et-vient devait par lui-même produire cette tendance, et l'amour comme le respect qu'on avait pour un siège qui non seulement était celui de Pierre, mais avait des relations intimes avec l'épiscopat de l'Italie méridionale, devait naturellement la développer. Ces étroites relations se maintinrent jusqu'au temps des empereurs iconoclastes.

La persécution iconoclaste qui commença en 717 sous Léon l'Isaurien et dura jusqu'en 843, date de la restauration des saintes images par l'impératrice Théodora, régente de Michel III, eut deux effets qui s'opposent l'un l'autre. D'abord elle amena à Rome et en Italie, surtout dans le Sud, de véritables multitudes de moines et de moniales, grecs de rit et de coutumes. Ceux-ci ne voulaient plus désormais reconnaître un empereur qui cherchait à mutiler leur religion, ni un patriarche qui sympathisait avec lui. Ce résultat contrecarra fortement le second effet, qui fut la revanche prise par l'empereur sur le pape pour avoir aidé ses sujets rebelles.

Cette revanche était double : l'empereur confisca les biens du Saint-Siège dans le Sud, biens dont l'étendue était considérable ; il essaya également de détacher les diocèses de l'Italie méridionale et de la Sicile de leur dépendance

canonique de Rome et de les unir au patriarcat de Constantinople. A détacher les diocèses de leur communion avec le pape comme chef suprême, les iconoclastes ne réussirent jamais. Ils réussirent en partie et pour un temps à les détacher du patriarcat de Rome, mais leur succès n'impliqua jamais une rupture de communion.

Contre les iconoclastes, l'Italie du Sud était forte : la seule présence d'une multitude de persécutés suffisait à la rendre telle. En 743, au moment où la guerre iconoclaste bat son plein, nous trouvons au synode de Rome six évêques de Calabre et d'Apulie. Plus tard, durant le règne d'Étienne Ier (885-891), il y eut une effervescence à Tarente parce que le gouverneur avait essayé d'empêcher l'évêque légitimement élu d'aller se faire ordonner à Rome, et voulait imposer un candidat tout prêt à aller demander son ordination à Constantinople. Le désir de détacher l'Italie méridionale de l'obédience du Saint-Siège n'était donc pas mort avec les iconoclastes, mais avait survécu pour des motifs politiques. Plus tard encore, Jean de Bari (951-978) refusa absolument de reconnaître le patriarche de Constantinople comme son propre patriarche.

Cependant le résultat de ces contestations fut de rompre les relations suivies qui existaient entre Rome et le Sud, et d'assurer une grande supériorité au rit byzantin et à la langue grecque, en dépit de l'opposition énergique des cités lombardes. L'excuse qu'on donna à ces actes malveillants envers un pouvoir ami, fut que « le pape de l'ancienne Rome était dans les mains des barbares ».

L'empereur établit tout d'abord deux sièges métropolitains: Reggio avec treize suffragants, et San Severino avec cinq. Il établit en outre plusieurs diocèses, parmi lesquels Umbratico, Acerenza, Gallipoli et Isola. Les papes, tout en protestant d'abord contre ces actes, finirent par y consentir. Ainsi, Grégoire VII refusa en 1081 d'ordonner l'évêque de Mileto parce que cela revenait de droit à l'archevêque de Reggio.

En fait, les papes commençaient eux-mêmes à établir des métropolitains latins. Jean XIII (965-972) créa les archevêchés de Naples, d'Amalfi, de Capoue, de Bénévent et de Salerne. On remarquera que ces sièges étaient placés en des villes où le pouvoir impérial se faisait à peine sentir, comme Naples et Amalfi, ou dans des cités qui avaient une importante population lombarde.

Après le temps des iconoclastes, la majeure partie des évêques de l'Italie méridionale ne vint plus aux synodes romains : ils se rendaient à Constantinople, et, de cette façon, les liens qui les unissaient à Byzance se resserrèrent.

Il ne faut évidemment pas oublier que le basileus avait grand interêt à maintenir des rapports très suivis avec l'Italie du Sud et la Sicile. L'existence de l'empire en effet dépendait du libre passage de la flotte impériale dans la Méditerranée orientale. Attaqués de toutes parts sur terre par les Perses, les Slaves et les Bulgares, les empereurs devaient encore empêcher les Sarrazins de faire leurs incursions sur la côte méridionale de la Grèce, ou de débarquer dans les îles grecques.

Leur politique réussissait partout contre leurs nombreux ennemis, sauf toutefois contre les Normands. Pour vaincre ceux-ci, une alliance avec le pape eût été la seule ressource possible, mais elle ne put être réalisée par la faute de Michel Cérulaire, qui pesa de toute son influence pour empêcher tout rapprochement entre l'empereur et le Saint-Siège.

Ainsi donc il y eut dans l'Italie méridionale, depuis le milieu du IXe siècle jusqu'au milieu du XIe, une province byzantine d'une grande étendue, relevant de l'empereur en matière civile et du patriarche de Constantinople en matière ecclésiastique, mais sans aucun soupçon de schisme ni une ombre de déloyauté envers le Saint-Siège. Pendant le schisme de Photius, les diocèses de l'Italie méridionale restèrent fidèles au Siège apostolique. En 806, quand le patriarche Taraise adressa une encyclique aux évêques de

Sicile et de Calabre, deux seulement se laissèrent influencer par lui, ceux de Syracuse et de Taormina, qui furent en conséquence condamnés par le huitième concile.

Nous voyons la Sicile et la Calabre donner des papes grecs à Rome, un patriarche grec à Constantinople et un autre à Antioche.

Après le schisme de Michel Cérulaire, cet état de choses n'aurait pu continuer : les Normands du reste avaient pris possession du pouvoir civil dans le sud de l'Italie. Parmi les personnages connus, un en tous cas nous apparaît branlant : Nil Doxopatrios, archimandrite de Palerme, qui, après la conquête normande, s'en fut à Constantinople où il devint notaire de la grande Église. Il écrivit un livre intitulé : *L'ordre des trônes patriarcaux.*

Pendant cette période de deux siècles, nous constatons dans ces pays une vie catholique orientale solidement organisée. La Sicile et l'Italie méridionale avaient probablement neuf archevêchés avec quelque trente évêchés : le chiffre est incertain ; s'il est inexact, toutefois, il reste au dessous de la réalité. Des cathédrales furent élevées avec le concours d'artisans byzantins, et Constantinople envoya des mosaïques et des trésors d'art sortis des grands monastères qui étaient alors célèbres par leurs productions. Nous possédons à Rome des spécimens de cet art ; les collines arides et les vallées de la Calabre et de la Basilicate en possèdent d'autres. Il y a entre autres à signaler le fameux baptistère de *Hagia Severini* à San-Severino, la petite église de St-Marc à Rossano, la fameuse basilique en ruines de Roccaletta à Squillace. *Lenormant* mentionne la PANAGIA THEOTOCOS (toute sainte Mère de Dieu) habillée en impératrice byzantine du VIe siècle comme étant le plus beau modèle de la sculpture byzantine à cette époque. Rossano possède son magnifique et mystérieux codex pourpre et l'ancienne icone de sa cathédrale, complètement noircie par le temps. Mais le témoignage le plus frappant et le plus complet de la vie

ecclésiastique à cette époque est ce que nous possédons encore des anciens monastères ; ceux-ci étaient très nombreux, très riches en manuscrits et en trésors d'art comme en terres et en propriétés diverses. Rodota, l'historien du rit grec en Italie, assure qu'il y avait plus de mille monastères dans le Sud, sans compter la Sicile. Il n'y a pas moyen de vérifier cette assertion, mais on trouve de tous côtés les traces évidentes d'une destruction presque complète de documents, d'archives et d'édifices. Batiffol, qui écrivit un ouvrage sur l'abbaye de Rossano en 1891, a pu donner une liste de 161 monastères dont il a trouvé des preuves documentaires. Trinchera, conservateur des archives de l'État à Naples, en 1860, renseigne 336 chartes et 17 fragments de chartes — qu'il a du reste publiés — provenant des monastères grecs de Calabre et de Basilicate. Salvatore Cusa, professeur de paléographie à l'Université de Palerme, édita en 1868, 202 chartes grecques et arabes ayant trait aux monastères siciliens, et qu'il avait trouvées parmi diverses archives de la Sicile. Spada fit de même pour celles qu'il trouva à Palerme en 1862. Les chartes de St-Élie et de St-Anastase de Carbone — 110 en tout — sont en cours de publication dans les *Orientalia Christiana,* et il y a au Vatican 30 chartes de St-Jean-le-Moissonneur, qui furent trouvées il y a deux ans par Mgr Wilpert dans la sacristie de Ste-Marie au Champ-de-Mars à Rome. On sait que Ste-Marie au Champ-de-Mars était une des églises grecques de Rome. Des moniales grecques étaient venues, dit-on, s'y réfugier lors de la persécution iconoclaste. Elles y avaient établi leur monastère apportant avec elles une précieuse image de la Madone et le chef de S. Grégoire de Nazianze.

Il est possible que d'autres documents encore soient mis à jour, mais des milliers ont été détruits, personne n'étant souvent capable de les lire. C'est ainsi qu'on les employa pour allumer le feu, qu'on les vendit comme vils papiers aux négociants pour envelopper leurs marchandises, qu'on

les détruisit tout simplement ou qu'on les gâcha. Les monastères du reste furent supprimés, et ces précieux documents furent emportés sans soin par les autorités civiles ignares, qui n'avaient aucune idée du trésor qu'elles détruisaient ainsi comme objet sans valeur.

Rares sont les documents relatifs aux églises cathédrales. On en possède peut-être vingt en tout, qui n'ont du reste pas l'importance de ce que nous possédons sur les monastères.

La suite de cet article traitera des monastères dans l'Italie du Sud.

II

Il faut se rappeler tout d'abord que pour les chrétiens orientaux le monachisme a toujours eu une importance plus grande encore qu'en Occident. A Byzance, les monastères étaient le centre de la vie ecclésiastique. Ils étaient de petites cités, ayant au milieu l'église avec sa psalmodie continuelle ; les moines et leurs élèves y étudiaient, transcrivaient et travaillaient. Les icones, les ivoires sculptés, les tissus magnifiques, les métaux battus, les mosaïques étaient leur œuvre. Ces monastères étaient des foyers d'étude, des centres de culture musicale et des maisons de prière. Ils étaient aussi les chancelleries de l'empire : les questions politiques y étaient décidées, les empereures faits et défaits ; souvent on les y emprisonnait au gré du patriarche ou du parti au pouvoir. Naturellement pareille puissance et pareille influence n'échut jamais aux moines de l'Italie ou même de la Sicile ; mais il est indubitable que beaucoup de grands monastères à l'époque où Byzance détenait le pouvoir en Italie, et en vertu de leurs rapports étroits et fréquents avec Constantinople, essayèrent de se développer à la manière de ceux de la capitale.

Beaucoup de monastères grecs étaient ce qu'on appelle dans le rit byzantin « stavropigiaques », c'est-à-dire indépendants du pouvoir épiscopal. Sans doute nombre de monas-

tères latins étaient aussi dans une situation analogue, mais, tandis que ceux-ci étaient assujettis au provincial de leur ordre, les monastères grecs de l'Italie méridionale, depuis les empereurs iconoclastes, dépendaient directement du patriarche de Constantinople.

Une différence importante entre le monachisme oriental et le monachisme occidental est que, selon le premier, il n'y a pas d'ordres proprement dits, mais que chaque monastère y est une entité séparée. Si on appela plus tard en Italie les moines grecs « ordre basilien », cela était dû à une incompréhension complète des principes de leur monachisme. Certains monastères suivaient à la vérité les constitutions de S. Basile, mais ils les modifiaient à leur gré. D'autres au contraire, qui pour la plupart étaient orientaux et non grecs, préféraient être guidés par S. Pachôme ou S. Antoine. Mais il n'y avait aucun lien de dépendance entre les monastères. (1)

Autre chose encore, digne de remarque, au sujet de ces monastères. Ils se composaient, au moins en théorie, des cellules des ermites aussi bien que du cœnobium. En Italie et en Sicile, tous les monastères de fondation ancienne avaient probablement débuté par une ou deux cellules de ce genre. Ces cellules s'accroissaient en nombre, au fur et à mesure que d'autres ermites venaient se joindre aux premiers ; augmentées d'une grotte ou de quelque bâtisse rudimentaire servant de chapelle et où l'on disait la messe et l'office, elles devinrent des laures. Il est également possible que d'autres laures aient surgi sur les collines voisines ou dans les vallées des alentours, et qu'en fin de compte l'une d'elles se soit développée en une sorte de maison mère : bâtiments monastiques, cellules pour les novices etc. Cela formait en ce cas le noyau du monastère auquel venait s'ad-

(1) C'est bien là aussi, du reste, la constitution essentielle de l'ordre bénédictin. (N. de la R.)

joindre petit à petit une église et une bibliothèque. Ce noyau s'augmentait en richesses, en importance et en beauté. C'est le cas notamment pour la célèbre abbaye de Rossano, pour St-Élie de Carbone et pour St-Nicolas de Casola.

Dans le sud de l'Italie, nous pouvons voir encore le monastère à chaque étape de son développement. Nous avons tout d'abord l'ermitage proprement dit. A Rapolla, juste au dessous de Melfi, se trouve la chapelle du Crocifisso ; c'est une minuscule chapelle, dont les murs et la petite abside sont décorés de fresques. Il y a place suffisante pour qu'un prêtre puisse y dire la messe, mais sans diaconicon, ni prothèse, ni iconostase. A côté se trouve une caverne grossièrement taillée dans le roc. La tradition dit que c'était la cellule du grand Saint byzantin, Vitalis.

A trois milles environ de Brindisi, se trouve un assemblage de cellules, une laure en miniature. Elles sont taillées dans le tuf en un profond ravin, ainsi qu'une petite chapelle entourée de sièges de pierre. Quelques-unes de ces cellules sont faites pour un seul religieux, avec un lit plat creusé dans le roc, une ouverture pour la fumée et une autre pour la lumière. D'autres sont aménagées pour deux « frères ». Plus loin on trouve des bacs creux taillés dans le roc en forme de mangeoire, les uns sous des rochers en surplomb, d'autres sans aucun abri. Les cellules avec des lits plats, du feu et de la lumière étaient celles des moines byzantins qui suivaient la règle de S. Basile. Les cavités semblables à des auges étaient réservées aux moines orientaux qui suivaient l'exemple des pères du désert, et à qui il n'était pas permis de s'étendre complètement pour dormir. Les endroits à couvert étaient probablement destinés aux vieillards et aux malades. Les fresques de la chapelle datent du Xe ou du XIIIe siècle (époque où il y eut en Italie un renouveau de l'art byzantin) ; mais elles ne sont évidemment pas les peintures originales, car il y a trois ou quatre couches de fresques sous les peintures actuelles.

On trouve beaucoup d'exemples de monastères qui se sont développés en maisons-mères, tels le monastère de Sant' Angelo dei Raparo dans la Basilicate, le grand monastère de St-Michel au sommet du Monte Vulture, St-Nicolas de Casola dans la terre d'Otrante, de Sa Maria del Armo en Calabre, à neuf milles de Reggio, et le grand monastère de Mellicucca, établi dans une grotte par S. Élie Spelaeotes.

Tous ces monastères débutèrent dans des grottes où quelque ermite vivait, qui en attirait d'autres par la sainteté de sa vie. Peu à peu un groupement grandissait et prenait de l'autorité sur les laures de l'entourage. Plus tard, quand la vie des cavernes s'organisa en vie monacale, on construisit des monastères, où la plupart des moines vivaient. Notons cependant que la vie érémitique ne fut jamais totalement abandonnée. Les petits monastères devinrent des dépendances du plus grand, ou maison-mère. De ces derniers, qui commencèrent à exister entre le VIIIe et le XIe siècle, il ne nous reste plus que des noms et des archives.

En terre d'Otrante on rencontre Ste-Marie de Cerrate qui possédait des terres, des églises et des cellules depuis Lecce jusqu'au cap de Leuca ; St-André del Isola à Brindisi, qui fut à l'apogée de sa puissance au XIe siècle ; la laure de St-Blaise qui est une des nombreuses grottes et cellules dépendant de St-André. Dans les archives de Lecce, on trouve un plan des propriétés de St-André del Isola, qui renseigne plus de cent églises sous son contrôle. Le siège de Brindisi était latin; le siège grec était Oria, en rivalité constante avec Brindisi. A Tarente, le monastère principal était St-Pierre-de-l'Ile, sous la protection directe de l'empereur de Constantinople : on l'appelait St-Pierre-l'Impérial, même lorsque toutes les traces de la domination byzantine étaient disparues. Ce monastère était excessivement puissant ; la liste des redevances de Tarente, du commencement du XVe siècle, cite le nom de quarante villes et villages où il y avait, dit une chronique des archives de Lecce, une « multitude

d'oratoires et de chapelles desservies selon le rite grec, et qui se trouvaient sous la protection des grands monastères de Tarente, dont le plus important était St-Pierre-de-l'Ile. »

Nous pouvons en citer bien d'autres encore : St-Marc de Gallipoli, dans la terre d'Otrante ; Santa Maria Cyrzosimo, St-Jean dei Fiori (plus tard St-Joachim), St-Jean-le-Moissonneur en Calabre, Ste-Marie de Monte Vergine, St-Michel sur le Monte Vulture, Ste-Marie de Pertusa, Ste-Sophie de Bénévent. On pourrait donner au moins cent noms de monastères dont nous connaissons le sort et l'histoire ; la plupart d'entre eux ne sont plus maintenant qu'un monceau de ruines, parfois moins encore, sur le flanc d'une colline ou en quelque vallée lointaine. Certains d'entre eux pourtant continuèrent d'exister comme monastères jusqu'au commencement du XIXe siècle.

Sous la domination des Normands, pour qui les choses de Byzance avaient un attrait extraordinaire, — on en peut juger par l'architecture byzantino-normande de Sicile, — les monastères grecs, loin de disparaître, eurent au contraire un regain de vie. Les Normands prirent les monastères sous leur protection ; ils en mirent quelques-uns, il est vrai, sous la dépendance de maisons bénédictines comme Cava et le Mont-Cassin, mais d'autres restèrent indépendants et devinrent même beaucoup plus puissants et beaucoup plus riches que par le passé. Il en fut ainsi par exemple de St-Élie et de St-Anastase de Carbone, et du monastère de St-Nicolas de Casola. Deux monastères, Ste-Marie de Rossano et St-Sauveur de Messine furent précisément fondés sous la protection normande et avec de l'argent normand.

Grottaferrata eut beaucoup à souffrir de la part de l'envahisseur, mais pâtit non parce qu'il était grec, mais parce que, comme le reste de Rome, il se trouva sur le chemin des opérations militaires de Robert Guiscard, alors lieutenant de Guillaume, dit le Mauvais, qui saccagea le monastère tandis qu'il guerroyait contre Adrien IV (1154-1159).

Fréderic II le détruisit durant sa querelle avec le pape, mais les soldats du pape d'Avignon le pillèrent aussi pendant le schisme d'Occident.

Nous possédons sur la vie de quelques-uns de ces monastères un certain nombre de renseignements, qui nous permettent, par déduction, de connaître ce qu'étaient les autres. Il existe encore une copie du typicon de l'un d'eux, St-Nicolas de Casola, jadis le plus puissant, le plus riche, le plus cultivé de tous les monastères grecs d'Italie, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une simple ferme située à trois milles environ d'Otrante. Cette copie se trouve dans les manuscrits *Barberini* du Vatican.

St-Nicolas se composait sans doute, dans ses débuts, de cellules d'ermites et d'humbles constructions groupées autour d'une chapelle. Il dut son importance à Bohémond, prince d'Antioche, au frais de qui furent construits les beaux édifices monastiques dont nous pouvons encore voir les ruines près de la ferme. Il acquit une importance considérable. Son abbé jouait le rôle d'intermédiaire entre le Saint-Siège et le basileus après le schisme. L'abbé Nectaire représentait les Églises d'Orient au concile latin convoqué par Alexandre III (1179). En 1202, Nicetas, un moine de St-Nicolas, accompagnait à Constantinople le cardinal Benoît, envoyé par Innocent III. Le monastère possédait une riche bibliothèque que le cardinal Bessarion dépouilla en prenant les plus précieux volumes pour les envoyer à Rome et à Venise. C'était peut-être un bien, car ce qui resta fut anéanti par les Turcs.

Le manuscrit original du typicon était à Turin. Malheureusement il a été brûlé. Il contenait divers documents : 1) le typicon écrit en 1174 par Nicolas, moine et abbé ; 2) un sommaire des événements écoulés entre 1125 et 1267 ; 3) des extraits de la règle monastique ; 4) une œuvre, écrite en 1160, contenant des prescriptions sur le régime alimentaire des moines.

Nous apprenons par ce manuscrit que le monastère suivait le rit grec, et qu'il dépendait de l'évêque d'Otrante après 1226. L'un des moines de Casola devint patriarche d'Antioche entre 1090 et 1130.

L'observance monastique et les cérémonies rituelles étaient établies d'après la règle de St-Sabas de Jérusalem et le Studion de Constantinople.

Le manuscrit donne la liste des ermitages et des laures de la terre d'Otrante qui étaient : Vaste, Policastro, Trulazzo, Melandugno, Alessano, Castro, Minervino. Dans tous ces endroits on trouve des grottes ornées de fresques. La règle de l'abbaye s'étendait jusqu'à ces ermites ; ils pouvaient emprunter des livres à la bibliothèque. On venait même de Brindisi pour cela. Cette bibliothèque était du reste célèbre dans toute l'Italie et contenait non seulement des ouvrages théologiques, mais des œuvres profanes comme les livres d'Aristote et d'Aristophane.

GERTRUDE ROBINSON.

Ceux qui ont l'habitude d'excuser ce que leur style a de mordant par l'amour de la vérité et leur zèle pour la pure doctrine devraient comprendre tout d'abord que la douceur évangélique et la charité chrétienne, tout autant que la vérité ont droit à nos égards... Celui qui, dans des échanges de vue, écrits ou orales, agit autrement fournit ainsi la preuve évidente qu'au fond ce n'est ni la vérité ni la charité qui le meuvent.

BENOIT XIV, Constitution *Sollicita ac provida*, du 9 juillet 1753, § 22.

Le passage et l'adaptation des Occidentaux au rite oriental.

(Suite) (1)

III. — RÉALISATION D'UNE VOCATION AU RITE ORIENTAL.

SOMMAIRE. — 26. Étapes nécessaires de cette réalisation. — 27. I. *QUESTIONS PRÉLIMINAIRES* : continuation des études ecclésiastiques, rite dans lequel il convient de recevoir les ordinations. — 28. II. *RÉALISATION PARTICULIÈRE* : deux voies possibles. — 29. Le clergé séculier : Établissements ou peut actuellement se poursuivre la formation. — 30. Vie religieuse : instituts monastiques orientaux. — 31. Congrégations orientales de clercs réguliers. — 32. Congrégations occidentales de clercs réguliers possédant un rameau de rite oriental. — 33. III. *FORMATION PRATIQUE* : intellectuelle, liturgique, acquisition de la mentalité. — 34. A) *Formation liturgique*. Sa très grande importance. Deux écoles : l'hybridisme uniate et une légitime évolution dans un esprit oriental. — 35. Deux conceptions opposées dans la manière de comprendre la liturgie. — 36. Conception purement cérémonielle et rubricistique. — 37. Conception de vraie vie par la liturgie. — 38. Comment ces deux conceptions sont l'expression de deux mentalités opposées. — 39. Degré de science liturgique absolument nécessaire chez tout candidat au rite oriental. — 40. *L'hyphos*. Ce qu'il faut entendre par la. — 41. Méthode de la formation cérémonielle et liturgique orientale. — 42. Ou faut-il se former et pendant combien de temps. — 43. B) *Acquisition de la mentalité orientale*. Longueur et importance de cette acquisition. — 44. Un témoignage direct. Quelques exemples concrets. — 45. Comment, de la liturgie, la mentalité s'étend a tout l'etre. — 46. Obstacles a éviter. — 47. IV. *CONSÉQUENCES DU PASSAGE ET DE LA TRANSFORMATION*. Nécessité morale et juridique d'acquérir une nouvelle nationalité.

26. — Voici notre candidat au terme de l'étude de sa vocation. Son directeur de conscience s'est prononcé pour l'affirmative. Que va-t-il faire maintenant ?

(1) Voir *Irénikon*, VI, 1929, 457-487 ; VII, 1930, 136-166, 257-275, 402-419.

Il aura d'abord à résoudre deux questions préliminaires, relatives à la continuation de ses études et de ses ordinations. Ensuite, il devra choisir, soit le clergé séculier, soit la vie religieuse. Une fois son choix fait, il passera à la partie pratique : l'acquisition de la science qui lui manque encore, particulièrement de la science et de la formation liturgique et de la mentalité orientale. Tout cela entraînera pour lui, à des époques plus ou moins rapprochées, plusieurs conséquences. Tels sont les quatre points que nous allons maintenant étudier.

I. — QUESTIONS PRÉLIMINAIRES.

27. — Nous supposons que notre candidat n'a pas encore complètement achevé ses études ecclésiastiques. Vaut-il mieux pour lui terminer études et formation sacerdotales dans son pays d'origine, ou se diriger tout de suite vers un établissement quelconque de formation purement orientale ? Le cas n'est pas chimérique : il s'est déjà rencontré.

Il y a une trentaine d'années ou même seulement avant la guerre mondiale, on aurait pu hésiter. Il est évident que les séminaires latins ne sont faits que pour les latins et qu'il est, en soi, aussi peu logique de former des prêtres orientaux dans un séminaire latin qu'il le serait de vouloir élever des clercs latins dans un séminaire oriental. La thèse, sous cette forme absolue, ne doit faire de doute pour personne. En pratique, les choses peuvent se passer diversement.

Nous l'avons dit ; nos séminaires ne sont pas encore partout ce qu'ils devraient être : nos évêques eux-mêmes en conviennent, et c'est pour cela qu'ils envoient volontiers leurs clercs étudier et se former à l'étranger. C'est pour cela que l'on voit encore bien des clercs orientaux dans les séminaires latins. Dans l'Europe occidentale, on fait de meilleures études, on reçoit une meilleure formation que dans n'importe quel séminaire oriental ayant son siège dans les pays

orientaux : c'est un fait patent, et ce n'est faire injure à personne que de le constater.

Mais ce n'est pas dans un séminaire latin qu'une vocation orientale peut être éprouvée, le premier examen terminé. La formation ascétique et liturgique qui est donnée a beau être excellente, elle est toute latine. Les sciences ecclésiastiques y sont enseignées exclusivement en vue de l'Occident.

Tout bien pesé, il nous semble que, si la vocation se décide vers la fin des études, autant vaut les terminer là où on les a commencées, si toutefois l'évêque y consent, ce qui peut n'être pas toujours le cas. Mais il faudra alors, et de toute nécessité, un stage de deux ans environ dans un séminaire oriental bien tenu, pendant lesquels on pourra compléter ses études et se former au rite, tout en commençant l'acquisition de la mentalité. Si par contre la formation n'est pas tellement avancée et si les avantages que l'on retirerait d'études particulièrement fortes ne sont pas si évidents, il n'y a pas à hésiter : le candidat doit interrompre son séjour dans son séminaire diocésain à la fin de l'année scolaire et demander son admission dans un séminaire oriental, de valeur au moins égale à celui qu'il quitte. Ce qui n'existait pas il y a trente ans existe aujourd'hui : nous le verrons en parlant de l'orientation vers le clergé séculier ou la vie religieuse.

Dans les deux cas, une seconde question se pose. Dans quel rite le candidat doit-il se faire ordonner ?

La question est beaucoup plus importante qu'elle ne semble au premier abord. Outre la consolation personnelle qui en résultera pour le candidat, les Orientaux tiennent beaucoup à ce que les ordinations soient reçues dans leur rite. Ce sentiment était même si fort dans le passé que l'institution du prélat ordinant pour le rite byzantin à Rome, en 1595, n'a pas eu d'autre motif. Lorsqu'un prêtre

catholique oriental a été ordonné par un évêque latin, il éprouve presque toujours le besoin de s'en excuser.

D'ailleurs, le fait de recevoir les Ordres, surtout majeurs, de la main d'un évêque que l'on se propose de quitter crée un lien qu'il vaut mieux ne pas contracter. Avant la guerre, certains religieux latins destinés au rite oriental furent ordonnés dans le rite romain, alors que quelques jours après ils passaient au rite oriental. Cette combinaison assez étrange tenait en réalité à ce qu'alors Rome accordait très difficilement le changement de rite à celui qui avait été ordonné dans un rite oriental, c'est-à-dire, dans notre cas, le retour au rite romain à ceux qui auraient été une fois ordonnés en rite oriental. Comme on ne savait trop si l'expérience réussirait, il fallait se ménager une porte de sortie, d'autant plus que la situation politique n'était pas claire, et que la législation de tel pays de l'Europe imposait, en temps de guerre, des obligations incompatibles avec la discipline sacerdotale orientale. Aujourd'hui, la jurisprudence a évolué sur ce point comme sur beaucoup d'autres. (1)

(1) Il semble qu'il y ait là une contradiction. Le principe était que l'on ne quitte plus un rite une fois que l'on a reçu les ordinations dans ce rite. Cependant, on permettait, rarement il est vrai, à des sujets ordonnés en rite romain de passer au rite oriental, et le changement était considéré comme définitif, à moins de circonstances tout à fait spéciales. Mais réciproquement, Rome n'autorisait pas ceux qui avaient été ordonnés en rite oriental à passer au rite romain. Cette restriction se basait sur la tradition de la Propagande, tradition fondée elle-même sur un souvenir assez confus des anciennes controverses auxquelles avait donné lieu au XVII[e] siècle, la question de la matière et de la forme du sacrement, de l'Ordre dans le rite romain et dans les rites orientaux. Par contre, si un sujet avait été précédemment à son changement de rite ordonné en rite romain, un retour à ce même rite, définitif ou *ad tempus*, était plus facile à obtenir. D'où la ligne de conduite indiquée dans le texte. Telle est du moins l'explication que nous en donna un jour le P. Emmanuel Bailly, Supérieur général des Augustins de l'Assomption. Le rite romain se trouvait de la sorte dans un certain état privilégié. La guerre mondiale détruisit cette vieille conception, ce dont il n'y a qu'à se louer. Il arriva ceci : des religieux, français de nationalité, astreints à des obligations militaires dans la réserve de l'armée active ou dans l'armée territoriale, en vertu

En conclusion, nous sommes d'avis que le candidat au rite oriental fera bien de retarder quelque temps ses ordinations pour se décider. Cela pourra sembler dur : c'est un sacrifice à faire, ce sera même un indice de la solidité d'une vocation.

Il y a toutefois une difficulté : même en pleine période d'*adaptation*, le candidat n'est pas encore du rite oriental : il lui est loisible de revenir en arrière de son propre chef, sans avoir à demander aucune dispense. Pourra-t-il, dans ces conditions, être promu aux Ordres et les recevoir en rite oriental ? Un cas s'est présenté il y a quelques années, et la S. Congrégation de l'Église Orientale a décidé pour l'affirmative. C'est un précédent.

II. — RÉALISATION PARTICULIÈRE.

28. — Deux voies s'ouvrent devant notre candidat pour

d'une législation discutable, mais à laquelle il leur était pratiquement impossible de se soustraire, se trouvèrent transportés en l'espace de quelques jours de leur couvent à la caserne et sur le front de combat. Des indults obtenus de Rome en toute hâte les autorisèrent à reprendre le rite romain, et pour presque tous ce retour fut définitif. Pratiquement, il leur était impossible d'agir autrement. Non seulement ils n'auraient pu exercer aucun ministère, ni même célébrer facilement mais, ils se seraient immédiatement exposés à des soupçons qui auraient pu avoir pour eux des conséquences fort graves. Nous avons connu deux cas caractéristiques. Dans le premier, le clergé de l'endroit où le prêtre militaire était cantonné à demeure à peu près fixe — c'était déjà assez forte atténuation à une situation anormale — fit tant et si bien que, de guerre lasse, l'intéressé sollicita de lui-même de Rome l'autorisation d'user temporairement du rite romain. Dans le second cas, ce fut pire. Désireux de conserver à tout prix son rite oriental, un prêtre s'interdit tout ministère et se borna à la célébration dans une chapelle retirée, de sa liturgie privée. Ce fait, d'autres encore de caractère analogue, le firent impliquer dans une affaire d'espionnage à une époque où les autorités militaires de presque tous les pays perdaient parfois positivement la tête. Le bruit fut répandu qu'il n'était pas véritablement prêtre et ne savait pas dire la messe. Jeté en prison, il y resta six mois. Lorsqu'il en sortit, l'évêque du lieu lui interdit de célébrer en rite oriental. Il tint bon, et finit par avoir le dernier mot.

réaliser son attrait et répondre à l'appel de sa vocation : le clergé séculier et la vie religieuse.

29. — Nous ne voulons pas chercher à dissimuler que ceux qui, après mûres réflexions, se décideront pour le clergé séculier seront une toute petite exception. Un peu partout, notre clergé est exclusivement appliqué au ministère paroissial, et nous avons vu que ce ministère ne convient pas à ceux qui ne sont pas nés dans le pays. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il dirige quelques instituts nommés collèges, qui correspondent à des écoles moyennes ou primaires supérieures. Quelques séminaires roumains (Blaj, Oradea, Gherla) et ruthènes (Stanislaviv, Užhorod, Prešov) sont aussi tenus par le clergé séculier.

Tels sont à peu près tous les postes où pourrait s'employer un prêtre se trouvant dans les conditions de notre candidat, et encore faudrait-il qu'il fût accepté. C'est alors que, pour éviter toutes sortes de désillusions sur bien des points, il agira sagement en ne se décidant qu'après expérience faite sur les lieux... Dans l'Orient asiatique, son rôle se limitera la plupart du temps, qu'il s'y attende bien, à l'enseignement des langues européennes : dans ces pays, l'organisation des différentes Églises est encore, quoiqu'en disent les intéressés, plutôt rudimentaire. En Europe, la Podcarpathie russe est un pays très arriéré, la Galicie et la Transylvanie sont très provincialistes.

Un jour l'immense Russie s'ouvrira : des prêtres séculiers, dûment russifiés, y seront alors les bienvenus au moins dans les grandes villes, et leur ministère pourra y être beaucoup plus varié. Mais nous n'en sommes pas là : toutefois, nous en serons là un jour, et il ne faudra pas être pris au dépourvu. (1)

(1) A dire vrai, les pays uniates n'ont pas besoin de secours étranger. Ils n'en accepteraient d'ailleurs point, ce qui ne veut pas dire que des individus isolés ne puissent pas s'y faire admettre : il y a eu des exemples concrets. La situation serait bien différente si un

Nous ne conseillerions à personne de s'aventurer à la légère dans le clergé séculier, dépourvu de tous les secours que l'on trouve dans la vie religieuse. Il faut une âme très fortement trempée, une énergie à toute épreuve. Pourtant, l'expérience a été faite, et les rares individus qui l'ont tentée ne s'en trouvent pas mal. D'ailleurs, nous écrivons pour le moment présent, et d'ici quelques années bien des choses pourront changer (1).

Il y a aussi à tenir compte de ce fait, que la plupart des pays actuellement catholiques du rite oriental sont uniates déclarés, et que, pour celui qui a reçu une formation différente et telle qu'elle doit être, la vie en pays uniate est intenable.

Supposons cependant le cas d'un sujet qui, se sentant appelé au rite oriental, n'a pas la vocation religieuse : celle-ci n'est pas donnée à tout le monde. Il devra songer à terminer ou à compléter sa formation.

Nous ne connaissons actuellement que trois établissements auxquels il pourrait s'adresser : le Collège Grec de Rome, le Séminaire russe St-Basile à Lille, et le *Russicum* ou Collège russe de récente érection à Rome. Ce dernier est même explicitement désigné par la Constitution apostolique

mouvement d'union considérable venait à se produire en Bulgarie, en Roumanie, ailleurs encore. On aurait alors un pressant besoin de prêtres séculiers instruits et zélés, pour remplacer les membres les plus insuffisants du clergé orthodoxe non catholique. Actuellement, nous ne voyons pas d'autre moyen d'utiliser une vocation orientale dans le clergé séculier, si ce n'est dans l'organisation catholique russe qui va s'échafaudant petit à petit.

(1) C'est pourquoi il est bon que les candidats au rite oriental soient en mesure de pouvoir célébrer au besoin dans deux langues liturgiques différentes. Certains prêtres grecs ont rendu de cette manière aux Bulgares des villages de Thrace des services très appréciés, et nous avons pu constater personnellement combien leur souvenir est resté vivant. Un prêtre roumain n'aura pas une bien grande difficulté à célébrer en slave et réciproquement. Dans les éparchies orthodoxes de Cernăuţoi et de Chişinău, c'est une pratique tout à fait courante, et nous avons vu un cas semblable dans l'éparchie catholique roumaine d'Oradea Mare.

de fondation (1). Nous ne pouvons songer à donner ici des renseignements circonstanciés sur l'un ou sur l'autre : l'intéressé n'aura qu'à s'adresser directement aux Recteurs respectifs (2).

(1) *Quam curam* du 15 août 1929 ; *Acta Ap. Sedis*, p. 579 : « ... aliique praeterea iuvenes qui, ex qualibet gente oriundi, ritu slavico-byzantino plerumque suscepto, se totos populis reipublicae Russicae ad unicum Christi ovile reducendis dedicare firmiter statuerint ». Il est impossible, en lisant ces lignes, de ne pas mesurer le chemin parcouru depuis trente ans. Que l'on veuille bien se reporter aux premières lignes du présent travail (nº 1 ; *Irénikon*, VI, 1929 (*septembre-octobre*), 459-461) : la thèse que nous défendons ici, dont nous proclamions dès 1923 la légitimité, ne pouvait recevoir une plus haute confirmation.

(2) Rappelons que le Collège Grec de Rome (149, via del Babuino, Roma-108) est dirigé depuis 1897 par les Bénédictins, actuellement ceux de la Congrégation belge. Une histoire très détaillée, écrite d'après de nombreux documents d'archives et les registres mêmes du Collège, a commencé à en paraître dans le *Stoudion* (III, 1926) et sera, s'il plaît à Dieu, conduite jusqu'à nos jours. Fondé à l'origine pour les Grecs, ce collège a reçu dès les premiers temps de son existence des Albanais d'Albanie et des colonies d'Italie, puis quelques moines ruthènes ; il s'est ouvert au milieu du XVIII[e] siècle aux moines melkites, a vu disparaître les éléments ruthènes lors de l'ouverture du Collège propre de cette nation en 1897, mais a eu en compensation, dans les années qui ont suivi la guerre, un certain nombre de Roumains, de Russes et d'Ukrainiens. Aujourd'hui, il ne renferme plus de Slaves, et l'ouverture très prochaine du Collège roumain le dispensera de recevoir des Roumains. Les Grecs étant en fort petit nombre, les Melkites ayant pratiquement leur effectif limité à cinq places, il est en réalité un Collège italo-albanais et le restera jusqu'au jour où, les Grecs ayant augmenté en nombre, les Italo-Albanais pourront peut-être se voir réserver un établissement situé dans leur propre pays, correspondant bien mieux à leurs besoins réels et n'ayant pas l'inconvénient de donner des habitudes de vie urbaine à des jeunes gens originaires en très grande majorité de villages encore assez arriérés, et destinés à y passer toute leur vie. Une élite restreinte seule serait sans inconvénient envoyée à Rome. Si le Collège Grec a rendu d'immenses services dans le passé, il l'a dû notamment à ce fait, que pendant longtemps il a été le seul séminaire catholique existant pour les clercs de rite byzantin. Il doit aussi une bonne part de sa réputation à l'illustre nom de Léon Allatius, qui en fut l'élève dans une des périodes assez critiques que traversa à plusieurs reprises la vieille fondation de Grégoire XIII, mais qui développa durant toute sa vie, grâce à un travail incessant et à des circonstances particulièrement favorables, les dons éminents que la Providence lui avait dé-

30. — De fait, jusqu'à présent, presque tous les Occidentaux passés au rite oriental ont été des religieux. Nous distinguerons entre les Instituts monastiques proprement dits et les Ordres ou Congrégations de clercs réguliers.

Deux Instituts monastiques de fondation plus ou moins récente sont à signaler. Les Studites ruthènes, dont les premiers débuts remontent à 1900 (1), possèdent aujourd'hui trois centres : un monastère à Univ (Uniów), une laure en

partis. On se figure quelquefois le Collège Grec de Rome comme une sorte d'Académie supérieure pour les clercs de rite byzantin : c'est une erreur. C'est un Collège (séminaire) qui ne diffère en rien des autres établissements similaires de la Ville Éternelle, sauf par le rite, que les Bénédictins ont purgé de tout hybridisme uniate, bien que l'église mise à leur disposition soit très peu orientale. Les études valent celles que font les clercs fréquentant les cours de la Propagande (depuis peu ceux de l'*Angelicum* des PP. Dominicains), avec cette différence toutefois que, la formation première (gymnase et lycée) a nécessairement la valeur des établissements où elle a été donnée et que parfois la maturité des élèves s'en ressent. Le Collège Grec n'est nullement organisé pour recevoir des vocations occidentales, mais il en a accueilli au moins une qui correspondait parfaitement à tous les *requisita* exposés ici, et elle a donné un résultat excellent. Ce qui a réussi à l'un peut réussir à l'autre, et c'est pourquoi nous le mentionnons ici.

Le Séminaire russe St-Basile de Lille (59, rue de la Barre, Lille, Nord, France) est une fondation de l'*Œuvre d'Orient* bien connue : il est dirigé par des Dominicains de la province de France. Il ne reçoit que des Russes et éventuellement des jeunes gens désirant se consacrer à la Russie. Les élèves suivent les cours de l'Institut catholique de Lille, et à côté du Séminaire a été organisé une sorte d'Office d'études et de renseignements sur les choses russes, avec une bibliothèque qui s'enrichit tous les jours et peut attirer ceux qui, ayant déjà à peu près terminé leurs études et ne désirant pas venir à Rome, auraient de l'attrait pour un milieu très apte à satisfaire un besoin de forte vie intellectuelle. Le rite est aujourd'hui rigoureusement pur. — Le *Russicum* (7, piazza S. Maria Maggiore, Roma 128) admet les mêmes catégories de sujets : il est confié aux PP. Jésuites de rite oriental ; il vient seulement d'être terminé et la première année scolaire débutera vraisemblablement en novembre prochain. La grande et belle église de St-Antoine-l'Égyptien, qui fait partie du même corps de bâtiments, n'a malheureusement rien d'oriental à l'extérieur, mais elle se prête admirablement à une adaptation intérieure.

(1) On trouvera des détails assez abondants sur les Studites dans le *Stoudion* (qui n'est nullement leur organe, mais professe pour eux une vive sympathie), II (1925), pp. 104-147.

construction à Zarvanitsa et une maison plus spécialement vouée au travail intellectuel à Léopol (Lviv, Lwów), le tout situé dans les voiévodies polonaises de Lwów et de Tarnopol, dans l'ancienne Galicie orientale d'avant-guerre. Les Studites envisagent la pénétration en Ukraine soviétique et n'excluent pas la possibilité d'établissements futurs dans la Russie proprement dite lorsque l'entrée y sera possible. Le prieuré bénédictin d'Amay, fondé en Belgique en 1925, pour répondre au désir exprimé par Pie XI dans son bref *Equidem verba* du 21 mars 1924 (1), a parmi ses activités la restauration du monachisme oriental, et son action a été orientée plus spécialement vers la Russie (2). Cette fondation offre à des vocations dans le genre de celle que nous étudions un moyen très sûr d'arriver à la réalisation. Ici encore, ce qu'il y a de mieux à faire est de se renseigner directement (3).

Il existe encore, à la vérité, d'autres branches du monachisme oriental. Mais, en écrivant ces pages, où nous assumons une grave responsabilité, nous ne croyons pas pouvoir pousser des vocations occidentales vers ces Congrégations, qui, dans l'état présent des choses, ne leur conviendraient pas.

31. — Nous ne possédons pour le moment qu'une Congrégation de clercs réguliers à caractère nettement défini : les Basiliens dits quelquefois de Dobromil, du nom du monastère qui abrita leur réforme à partir de 1882 (4). En réalité,

(1) Voir un commentaire de ce bref dans le *Stoudion*, I (1923-1924), pp. 97-122.

(2) Outre la collection de l'*Irénikon*, voir des détails historiques dans le *Stoudion*, II (1925), pp. 147-153 ; IV (1927), pp. 43-44.

(4) Nous passons sous silence l'œuvre si méritoire entreprise par les Jésuites à Albertyn en Pologne orientale, vu que, si nous sommes bien informés, elle ne se recrute que dans le pays même. Il serait toujours loisible à quiconque s'y intéresserait de se renseigner plus complètement.

(4) Le nom officiel est encore *Congregatio Ruthena SSmi Salvatoris*. — On s'étonnera peut-être de nous voir ranger les Basiliens de la réforme de Dobromil parmi les clercs réguliers. Nous croyons cependant ne pas nous tromper, au moins pour la classification que nous avons en vue.

ce sont les anciens monastères ruthènes de type purement oriental, réunis en Congrégation par Rutskyj et saint Josaphat Kuntsevyč en 1617, et que les circonstances ont amenée assez rapidement à adopter un genre de vie qui est aujourd'hui plutôt celui d'une Congrégation de clercs réguliers que la vie monastique proprement dite. Ils portent cependant le nom de moines et se considèrent comme tels. A la suite de la nouvelle réforme prescrite par Léon XIII, confiée aux Jésuites de la province de Galicie et qui, naturellement, a beaucoup emprunté à la Compagnie, ils sont en développement lent mais continu. Leur action s'étend aujourd'hui à la Galicie, à la Russie subcarpathique, à la Transylvanie roumaine, aux colonies ruthènes des États-Unis, du Canada et de l'Amérique du Sud ; ils ont pour le moment la direction du Collège ruthène de Rome ; l'un d'eux est Recteur du Séminaire serbo-croate de Zagreb en Jugoslavie. C'est une Congrégation d'avenir : de ruthène qu'elle était exclusivement jusqu'à ces derniers temps, elle tend à devenir plus internationale et est déjà divisée en quatre provinces. Très sérieusement organisée et conduite, elle est digne de toute recommandation : la tournure très occidentale de certaines de ses observances et moyens d'apostolat, son rite encore tout à fait uniate attireront les uns et détourneront certainement les autres. En vertu d'un vieux privilège de Paul V concédé jadis aux Basiliens d'Italie et dont ils jouissent par communication, privilège d'ailleurs consacré par leurs nouvelles Constitutions, les Basi-

Officiellement, ce sont des moines : en réalité, ils n'ont de monastique que l'habit (assez latinisé) et quelques dénominations de dignitaires. Ils sont complètement orientés vers le ministère actif ; l'office, chez eux, est *récité* en chœur, selon la pratique occidentale, non *célébré*, comme le voudrait la tradition orientale. Leur réforme, conçue dans ce sens, n'en correspondait pas moins à un besoin urgent du peuple ruthène, mais c'est précisément pour suppléer à cette lacune que le métropolite André Szeptyckyj a organisé ses Studites.

liens de Dobromil peuvent recevoir des candidats d'origine latine sans recourir au Saint-Siège (1).

32. — Enfin, certaines Congrégations purement occidentales acceptent des Orientaux qui devront conserver leur rite, et l'une d'elles a même jeté très franchement les bases d'une province purement orientale. Cette dernière est celle des Rédemptoristes, qui travaillent avec grand fruit en Galicie et au milieu des colonies ruthènes du Canada (2). Les Résurrectionnistes, jadis à peu près exclusivement polonais, aujourd'hui assez internationaux, ont eu naguère en Bulgarie des œuvres que les guerres ont gravement atteintes sans toutefois les détruire entièrement, et qui seront peut-être reprises un jour. Les Assomptionnistes ont eu jadis à Constantinople des œuvres grecques qui ont servi un peu de champ d'expérience et qui ont révélé quelques-unes des conditions essentielles de réussite : ces œuvres sont aujourd'hui reprises par le clergé grec séculier, mais ils ont conservé leurs maisons de Bulgarie, viennent de s'établir à Belgrade (sous une forme purement latine) et ont initié récemment en Transylvanie roumaine une action basée exclusivement sur le rite oriental. Ils ont bien une *province d'Orient*, mais pas encore une province exclusivement de rite oriental. Il est encore trop tôt pour préjuger de l'avenir à ce sujet. La Compagnie de Jésus, qui dirige à Rome depuis 1922 l'Institut pontifical oriental (3), possède depuis peu quelques Pères qui ont embrassé le rite byzantin

(1) A vrai dire, il existe encore une Congrégation de clercs réguliers orientaux : les Basiliens melkites dits Salvatoriens. Eux-mêmes se considèrent comme moines, et ils sont officiellement donnés comme tels. Mais leur fondateur, Euthyme Saîfî, au début du XVIII[e] siècle, n'a jamais songé à un Institut monastique. Voir *Stoudion*, II (1925), pp. 139-140. A peu près tous ses membres valides, s'ils ne remplissent pas de charges, sont appliqués au ministère paroissial. Nous ne croyons pas que des Occidentaux d'origine puissent actuellement y entrer avec profit.

(2) Voir des détails dans le *Stoudion*, I (1923-1924), pp. 48-52.

(3) Voir un historique de l'Institut pontifical oriental dans le *Stoudion*, IV (1927), pp. 30-36, 68-88.

sous la forme slave, et une mission de ce même rite, avec embryon de noviciat, a été ouverte en Pologne orientale, à Albertyn. La Congrégation lithuanienne des Clercs réguliers Mariens, qui date de la fin du XVIIe siècle, et a reçu récemment une réorganisation nouvelle, a transféré depuis peu la résidence de son Général à Rome et a accepté bien volontiers de se consacrer d'une manière toute particulière à l'assistance spirituelle des Russes, sous la forme du rite oriental bien entendu. C'est même dans ce but que, au moment où ces lignes paraissent, son Supérieur Général, lui-même du rite oriental, vient d'être revêtu du caractère épiscopal avec le titre d'Olympe. — D'autres Ordres et Congrégations modernes ont de ci et de là quelque membre de rite oriental (1) : il est à présumer que ce mouvement, encore tout à ses débuts, ira s'intensifiant.

La grande difficulté, pour tous ces Instituts jusque là purement latins, sera toujours la présence simultanée, dans le même corps moral et parfois dans la même maison, de sujets appartenant à deux rites différents, donc à deux disciplines assez diverses et surtout à deux mentalités souvent complètement opposées. La solution que semble bien dicter de plus en plus l'expérience se trouve dans la constitution, à échéance plus ou moins longue, de provinces

(1) Les Franciscains viennent d'entrer résolument dans cette voie. Comme il était juste, l'habit a été modifié pour correspondre aux exigences de la discipline orientale. La tunique brune est le *podriasnik* du clergé orthodoxe, la *rjasa* est noire, la *kalimavka* de forme monastique. Le caractère franciscain est attesté suffisamment par la corde qui est restée sans changement. Le premier membre du nouveau rameau exerce actuellement le ministère en Jugoslavie ; d'autres se préparent à le suivre. — Si nous sommes bien renseignés, quelques Pères Oblats de Marie Immaculée seraient passés au rite byzantin sous la forme ruthène pour s'occuper des colonies de l'Ouest canadien ; un Père des Missions Africaines de Lyon, du rite alexandrin (copte), se trouverait en Egypte. Un Père des Missionnaires d'Afrique (Père Blancs) a inauguré à Jérusalem, avec beaucoup d'abnégation, le système de l'*adaptation complète*, qui sera exposé plus oin.

ou de rameaux exclusivement orientaux. Mais c'est là un point qui n'est pas de notre compétence et qu'il aura suffi d'indiquer.

(A suivre.) CIRILLO KOROLEVSKIJ.

« *Un septième et grave obstacle à la diffusion de la religion catholique a été l'esprit de controverse, tant dans le sujet que dans la manière... Cependant la controverse n'est tout au plus que de la théologie polémique, et la théologie polémique est simplement, sinon entièrement, destructive. Or, à détruire on n'élève rien. Tout au plus peut-on nettoyer ainsi des décombres un emplacement pour rendre possible d'y bâtir ensuite. Encore la théologie positive enlèverait ces décombres sans en avoir l'air. La clarté d'un exposé porte son évidence en elle-même... La grande majorité des hommes arrivent à une conviction, non pas tant à force de raisonner, que par une intuition nette de la vérité. Il y a deux manières de prouver une thèse. La première consiste à montrer que toute autre conception répugne ; c'est la façon polémique et destructive. L'autre à montrer que la vraie conception est évidente. C'est l'exposé positif. L'avantage de cette méthode réside dans le fait qu'on réfute ainsi un adversaire sans faire mention de lui ni de ses assertions. C'est la manière pacifique et conciliatrice. On ne saurait douter de l'exactitude de cette remarque faite par le fondateur des Quakers* : « *En discutant j'ai soin de ne pas provoquer mon antagoniste, car aussi longtemps qu'il reste calme, tout ce qu'il y a en lui de grâce divine est de mon côté* »...

Cardinal MANNING, *Hindrances to the Spread of the Catholic Church in England* ; PURCELL, *Life*, II, 789-790.

« Pour l'unité de l'Église » (1)

Irénikon n'a pas encore eu l'occasion de signaler à ses lecteurs l'ouvrage considérable que le R. P. Pribilla, S. J., a consacré, il y a plus d'un an déjà, au problème de l'unité chrétienne. L'importance qu'attachent nos frères séparés (2), y compris les milieux orthodoxes (3), à ce travail d'un théologien catholique, comme d'ailleurs la valeur intrinsèque de l'étude elle-même, nous invitent à ne pas nous contenter des cadres étroits d'un simple compte rendu pour le présenter à nos lecteurs. Nous voudrions, dans cet article, donner une brève analyse de l'ouvrage, en indiquer les conclusions principales et comparer celles-ci aux positions défendues dans cette revue depuis cinq ans. Nous nous arrêterons surtout à trois points : le jugement que porte le R. P. Pribilla sur la conférence de Lausanne ; le commentaire qu'il donne de l'encyclique *Mortalium animos* ; les méthodes qu'il propose pour le travail unioniste catholique.

* * *

Le R. P. Pribilla a accumulé dans son volume les résultats d'un grand labeur. La bibliographie, qu'il eut été facile à l'auteur d'allonger, y est volontairement réduite au minimum. Mais les citations, qui abondent dans ce livre, nous donnent une idée de l'étendue des lectures auxquelles s'est astreint son auteur. Le tout est ordonné avec beaucoup

(1) MAX PRIBILLA, S. J. *Um kirchliche Einheit. Stockholm, Lausanne, Rom. Geschichtlich-theologische Darstellung der neueren Einigungsbesnrebugen.* (Veröffentlichung des Katholischen Akademikerverbandes.) Fribourg en Brisgau, Herder, 1929 ; in 8, XII-332 p. M. 8,50, rel. 10.

(2) Voir *Irénikon*, VII, 1930, 481-483.

(3) Voir *Put*, 1930, nº 23. (cf. p. 603 de ce fascicule.)

d'art. Parfois les citations, d'origine en général très disparate et d'inégale valeur, apparaissent choisies et systématisées d'une façon légèrement tendancieuse. On ne saurait méconnaître cependant le désir manifeste d'objectivité, — mieux que cela : de sérénité et de loyauté qui apparaît à chaque page du volume. (1) L'allure générale tranche nettement sur le ton grincheux si insupportable auquel nous ont habitués certains apologistes. Le R. P. Pribilla a vraiment fait œuvre d'historien, tout en jugeant les idées et les faits du point de vue de la théologie catholique. Rarement cette sympathie, qui seule permet de comprendre les hommes et les choses de l'autre bord, lui fait défaut. Alors (comme dans le cas de l'archevêque Söderblom) il lui arrive de ne plus résister à la tentation d'un mot d'esprit, de ne plus apprécier les qualités réelles d'une personnalité qui lui est antipathique. Mais répétons-le : ce sont là des exceptions dans ce livre d'une belle tenue irénique (2).

(1) A titre d'exemples ces quelques phrases : « Il faut le reconnaître : aussi chez les catholiques, qui pourtant sont d'accord en matière de foi, une réunion pareille (à celle de Stockholm) et avec un programme social et politique de même genre, se serait heurtée à de grosses difficultés. Oui, on est forcé de concéder que, dans ce domaine, les protestants ont obtenu sur les catholiques une avance certaine. » (p.104). « On ne saurait méconnaître que pour les participants à la conférence de Stockholm, il ne s'agissait pas de travailler pour la galerie, mais de faire de la besogne utile. Derrière les paroles de tant d'orateurs s'étendait une vie riche en travaux et en sacrifices, qui donnait à leurs discours une valeur morale très élevée.» (p. 110).« Par une fatalité tragique, les catholiques ont collaboré à créer des martyrs protestants et à affermir ainsi pour de longs siècles, dans le monde protestant, la haine et l'aversion contre l'Église catholique. » (p. 134). Pour que les dissidents comprennent Rome « il faut avant tout que les théologiens catholiques parlent aux protèstants (lisons : dissidents) dans un langage qui, par son contenu et sa forme, soit compréhensible pour eux... » (p. 192).

(2) Un exemple encore où, à notre avis, le R. P. Pribilla a manqué d'objectivité. C'est lorsqu'il répond au Prof. Mahling. M. Mahling, dans un discours tenu à Stockholm, avait reproché au moyen âge catholique d'avoir identifié sainteté et vie monastique, d'avoir vu dans les gens du

* * *

Stockholm (*Conference on Life and Work*, 1925), Lausanne

monde « les hommes du compromis, condamnés à s'arrêter éternellement au milieu du chemin. » (p. 132). A quoi le R. P. Pribilla répond en exposant la belle doctrine de S. Thomas d'Aquin sur la perfection, laquelle, d'après le saint Docteur, consiste dans l'accomplissement amoureux des préceptes de Dieu, et non pas dans les vœux évangéliques, et par conséquent est à la portée, voire du devoir de tous les chrétiens. Sur tout cela, à en croire le R. P. Pribilla, « au moyen-âge, comme aujourd'hui, il n'y a pas eu d'obscurité ou de dissension dans l'Église catholique. » A cela je me bornerai d'opposer les quelques extraits d'auteurs catholiques qui suivent et qui appelleraient d'ailleurs une mise au point en sens opposé : « La conséquence de cette indifférence aux actes, sur laquelle saint François de Sales a tant insisté, allait être de mettre la dévotion, c'est-à-dire la vie parfaite, à la portée des mondains... Assurément, saint François de Sales n'a point inventé la vraie doctrine sur ce point. *Cette doctrine n'avait jamais été totalement méconnue dans la chrétienté*. Depuis le XIIIe siècle elle était allée se précisant... M. Georges Goyau le disait récemment : « Au surlendemain de ce Moyen âge qui, sous la plume même de saint Bernard, avait eu l'air quelquefois d'identifier la voie proprement monastique avec la voie du salut, au lendemain des reproches que de ce chef la Réforme protestante avait faits à l'Église romaine, certaines précisions étaient désirables. Après saint Ignace qui, par la fondation même de sa Compagnie, avait prouvé que la vie religieuse n'était pas nécessairement régie par des règles étroites, il convenait de se tourner vers les laïcs et de leur montrer que la perfection pouvait devenir une chose commune et qu'en tous états on pouvait atteindre. »... Quand parut saint François de Sales l'opinion commune tenait toujours pour acquis que la dévotion proprement dite était privilège du cloître... » (FRANCIS VINCENT, *Saint François de Sales Directeur d'âmes*. Paris, 1923 ; p. 191-194.) « Ce qui est bien moderne, et nettement progressiste, c'est la revendication démocratique, au sens le plus catholique du terme, du droit de tous à la sainteté. On avait fait honneur à saint François de Sales, comme d'une invention géniale, d'avoir introduit les personnes du monde dans le sanctuaire de la haute perfection. Le branle ainsi donné a provoqué un mouvement qu'accélère singulièrement, au risque de la rendre parfois précipitée, la propagande mystique et aussi e sentiment très vif de l'égalité devant la loi évangélique. Le *Estote perfecti* adressé, non à une caste, mais à la masse du peuple chrétien, console et encourage ceux qui ne peuvent se retirer dans les cloîtres. Ce n'est pas déprécier les vœux de religion et la pratique des conseils que de mettre en évidence le principe de saint Thomas : *Perfectio est in praeceptis, non in consiliis.* » (LOUIS PEETERS, S. J. *La vie spirituelle est-elle en progrès ? — Nouv. Rev. Théol.*, 57, 1930, 452-453).

(*Conference on Faith and Order*, 1927), Rome (*Mortalium animos*, 1928) : autant de conceptions diverses de l'unité chrétienne. L'auteur consacre à chacune d'elles une partie distincte de son livre. Le tout est précédé d'un chapitre d'introduction, où sont résumés, avec beaucoup de clarté et d'information, les divers efforts tentés en dehors de l'Église catholique en faveur de l'unité chrétienne. Ce chapitre constituera pour le lecteur catholique une excellente introduction à l'étude si complexe des mouvements unionistes.

L'auteur signale dès le début les deux tendances qui dominent tout le mouvement et qui aboutiront respectivement aux conférences de Stockholm et de Lausanne. La première recherche un rapprochement en vue d'une action pratique commune sur le terrain charitable, social et international ; elle s'interdit de toucher aux oppositions doctrinales profondes qui séparent les Églises. La seconde, au contraire, pousse à la discussion des questions de foi et d'organisation ecclésiastique, pour amener ainsi, petit à petit, par des explications mutuelles, un rapprochement religieux et hâter le moment d'une réunion doctrinale et hiérarchique de toutes les communautés chrétiennes. (1)

Puis, nous regrettons que le R. P. Pribilla n'ait pas été plus clair sur deux points importants. Il met sur une seule et même ligne tous les non-catholiques de bonne foi, qu'ils soient orthodoxes, anglicans, luthériens, juifs, musulmans, ou païens. Comme s'il ne fallait pas reconnaître des zones très multiples et très différentes qui rattachent de plus en plus parfaitement ces justes à l'Église visible ; comme si, p. ex., un chrétien orthodoxe ne se trouvait pas dans des conditions de salut tout autres qu'un païen...

Nous aurions aimé aussi plus de développements au sujet de l'uniformité que l'on reproche souvent à l'Église catholique. Pourquoi le R. P. Pribilla n'a-t-il pas abordé, ou tout au moins indiqué, ce grave problème de centralisation et de décentralisation dans l'Église ? Il est évident pourtant que peu de questions sont aussi importantes pour l'avenir de l'union que celles-là. C'est une très réelle lacune dans ce livre si abondant, parfois, sur des questions de détail.

(1) Voir dans *Irénikon*, III, 1927, 216-221, les invitations et les pro-

A la conférence même de Stockholm, au sein du christianisme pratique, deux courants opposés se manifestèrent : l'activisme calviniste, optimiste et entreprenant, des Anglo-Saxons et le passivisme pessimiste des luthériens allemands. C'est le choc de deux types de piété, l'une, plus individualiste et eschatologique, des luthériens ; l'autre d'allure plus sociale et terrestre. Nous sommes en présence de deux conceptions opposées du Royaume de Dieu : d'après les calvinistes, il doit être réalisé, au moins partiellement, dès ici-bas, par une réforme de la société humaine, alors que, d'après les luthériens, d'ordre purement intérieur et spirituel, il ne s'étend pas aux choses de ce siècle définitivement livré au péché.

A cet antagonisme principiel, vinrent s'ajouter à Stockholm les oppositions politiques de l'époque d'après guerre.

A Lausanne, deux tendances également se firent jour. Tandis que Orthodoxes, Vieux-Catholiques et Anglicans insistent sur le caractère institutionnel de l'Église avec ses obligations d'ordre doctrinal, hiérarchique et sacramentel, les autres participants se déclarent partisans d'un christianisme d'allure plus libre, « prophétique », et rejettent toute entrave imposée par des cadres extérieurs déterminés et des formules.

Voilà, en résumé bien entendu, le tableau que nous trace le R. P. Pribilla des tendances maîtresses qui animèrent les deux conférences et qui, par leurs oppositions parfois assez crues, devaient entraver en partie leur plein succès.

* * *

Le R. P. Pribilla n'a pas assisté aux conférences de Stockholm et de Lausanne. Il rassemble les impressions et surtout les critiques d'autrui. Rien n'a passé dans son livre du

grammes des conférences de Stockholm et de Lausanne. Comp. *ibid.*, p. 206-213, 267-273.

souffle religieux, de l'émotion profonde, de l'enthousiasme réel qui animaient, à certaines heures, les participants. L'auteur reste spécialement insensible au spectacle d'une prière en commun, — après tant de siècles de séparation, — de chrétiens non encore unis il est vrai, mais animés cependant d'un même désir de réaliser le vœu suprême du Christ : *Ut sint unum* ! et souffrant profondément des divisions actuelles. Il rapporte à cette occasion des remarques plutôt pénibles (p. 63-65, 164-165, 191). On surprend aussi chez le R. P. Pribilla le souci de circonscrire le nombre et l'importance des orthodoxes présents aux conférences (p. 60-63, 163-164). (1)

Le R. P. Pribilla se montre plutôt sceptique par rapport au succès final des deux conférences. Pour Stockholm il se maintient dans une prudente réserve : seul l'avenir nous permettra de juger de la valeur et de l'utilité de la conférence (p. 107). Pour Lausanne il est moins optimiste encore.

Or, pour juger avec justice de l'œuvre de Lausanne il importe avant tout de bien se rendre compte des visées réelles de ceux qui ont été les premiers promoteurs du mouvement. Le R. P. Pribilla rapporte lui-même, à plusieurs reprises, des déclarations où les *leaders* manifestent clairement combien modérée était leur attente (p. 136, 161, 192 n. 2, 193).

La conférence ne visait pas à réaliser l'Union des Églises. Il lui suffisait de faire avancer d'un pas dans le chemin des rapprochements, les Églises représentées au congrès. Pour porter un jugement équitable sur Lausanne il convient donc de poser exactement la question : « La conférence a-t-elle, oui ou non, contribué utilement à un rapprochement entre chrétiens ? »

Il est très vrai que le R. P. Pribilla fait exactement les

(1) Voir quelques impressions d'un catholique, témoin oculaire, dans *Irénikon*, III, 1927, 418-419.

mêmes réflexions à la p. 193 de son livre. Seulement, à d'autres endroits (par exemple à la p. 199) il semble perdre de vue le problème si bien formulé au début, et de tout l'ensemble des considérations qu'il fait au sujet de la conférence il se dégage une impression générale pessimiste qui nous semble injustifiée. « Au dessus de la conférence de Lausanne, dit-il (p. 195), on pourrait écrire les mots : Trop tôt ! » Trop tôt pour quoi ? pour mettre définitivement, et d'un coup, tous les chrétiens d'accord ? Évidemment ! mais tel n'était pas le but de la conférence. Trop tôt pour se rencontrer et échanger des vues utilement ? Cela n'appert nullement de l'exposé. (1)

Les promoteurs de Lausanne étaient pleinement conscients de ce qu'on n'aboutirait pas à un accord complet et immédiat (qui donc aurait été assez naïf pour le croire ?) et cela au point d'écarter d'avance, et de propos délibéré, du programme de cette première rencontre, les questions les plus difficiles, comme celle du chef de l'Église. Ils savaient pourtant fort bien, ces unionistes, que, sans la solution de ce problème capital, l'union n'est pas possible (p. 154-155), et ils avaient grand soin de le réserver explicitement pour l'avenir. Car à Lausanne on pensait qu'il était de bonne méthode de mettre en avant les questions sur lesquelles on se trouvait être d'accord et d'écarter provisoirement les problèmes plus délicats et plus controversés (p. 156) (2). C'est sur ce point

(1) On constate dans certaines phrases sur Stockholm une méprise semblable ; voir p. 69, 102.

(2) L'idée qui a présidé à la conférence de Lausanne a été exprimée avec beaucoup de clarté et d'éloquence, par l'évêque anglican Brent, président de la Conférence, dans le sermon tenu au service religieux d'ouverture, le 3 août 1927. « Nous sommes invités, disait le noble prélat, à une conférence, non pas à une controverse... La conférence est un instrument de paix, la controverse un instrument de guerre. La conférence tend à l'humiliation de soi-même, la controverse à l'exaltation de soi. La conférence cherche en toute humilité à comprendre le point de vue d'autrui, la controverse prétend imposer aux autres sa propre façon de voir. La conférence se met en quête des points de concordance, la controverse insiste

précis de méthode que M. Brown, à en juger par le passage d'une lettre cité par le R. P. Pribilla (p. 156), prévoit un changement de tactique ; mais rien dans ses paroles ne semble indiquer qu'on regretterait d'avoir invité les divers groupements chrétiens à cette première rencontre qui, en posant publiquement le problème de l'union devant les consciences chrétiennes, ne manquera pas, nous en sommes persuadés, de porter ses fruits.

* * *

L'intérêt principal de ce livre réside peut-être dans le commentaire qu'il contient de l'encyclique *Mortalium animos*.

« Dans l'interprétation de l'encyclique il faut tenir compte de ce que l'intransigeance sur les principes non seulement permet la douceur dans l'application, mais l'exige précisément comme son complément » (p. 236). Telle semble avoir été le principe qui a inspiré le R. P. Pribilla, dont l'interprétation complète et rectifie l'impression laissée dans certains esprits par la lecture de l'encyclique.

Le R. P. Pribilla explique avant tout quelques passages que l'on pourrait aisément mal interpréter. Certains ont

sur les distinctions. La conférence unit dans une recherche commune, la controverse élargit la séparation... Quant aux moyens... il ne faut pas être exclusif et rechercher le rapprochement d'une manière exclusivement sacramentelle, mystique ou intellectuelle... Somme toute, ce ne sont pas les grands problèmes fondamentaux qui nous réservent les grosses difficultés. Ce sont plutôt des questions de périphérie, — le gouvernement ou l'organisation de l'Église. Pour ma part, je préférerai écarter pour le moment cette dernière question complètement battue, plutôt que d'en précipiter la discussion. Nous ne pouvons prétendre qu'elles soient sans importance. Car c'est par son organisation extérieure que l'Église, large comme le monde et embrassant tout, tient ensemble dans la plénitude de sa vie organique... Ne serait-il pas possible que, les autres problèmes une fois expédiés, nous soyons amenés tout naturellement à poser les autres, les dernières, comme cela a été le cas, jadis, pour l'Église naissante ? » (cité p. 165-166) — Comparez l'article de M. P. AINSLIE dans *Irénikon*, III, 1927, 214-215.

cru voir percer un blâme, voire de l'ironie, dans l'énumération des motifs qui, d'après l'encyclique, inspirent les « pan-chrétiens » (1). Le R. P. Pribilla a très bien remarqué que le Pape, tout au contraire, apprécie à leur juste valeur les nobles sentiments qui animent les unionistes pan-chrétiens. « Le Pape ne nie point que ces tendances soient l'expression d'un désir de collaboration, de paix, d'unité et de fraternité entre tous les chrétiens ; mais il veut empêcher que sous la séduction de cet amour et de cette fraternité universelle, dont la valeur et le bon droit ne doivent pas être constestés, on estompe les doctrines fondamentales de la foi catholique ou qu'on leur porte préjudice ». (p. 221).

Voici un autre passage de l'encyclique souvent mal compris : « *Le corps mystique du Christ, c'est-à-dire l'Église,* étant un et harmonieusement articulé à l'instar du corps physique, il est absurde d'affirmer que le corps mystique peut se composer de membres séparés et disjoints ; *quiconque ne lui est pas uni,* n'en est pas le membre et *n'est pas uni au chef qui est le Christ. Dans cette unique Église du Christ, personne ne subsiste, personne ne demeure,* à moins de reconnaître et d'accepter avec obéissance l'autorité et la puissance de Pierre et de ses successeurs légitimes ». (2)

« Ces paroles, dit le R. P. Pribilla, il faut les entendre, conformément à la définition du code de Droit Canon (c.87), dans ce sens que personne n'est pleinement membre, (membre jouissant de tous les droits) de l'Église visible du Christ, sans être en communion extérieure avec le Siège apostolique. Ceux-là cependant qui, par une ignorance non coupable, sont extérieurement séparés de l'Église, n'en peuvent pas moins être en union avec le Christ par la grâce, parce que *voto* (c'est-à-dire, par leur *désir* d'obéir à tout ce que le Christ a commandé) ils appartiennent à l'âme

(1) Voir le passage dans le texte de *Mortalium animos* publié par *Irénikon,* IV, 1928, 17-19.

(2) *Irénikon,* IV, 1928, 27-28.

de l'Église. » (p. 224). Cette explication, tout étudiant catholique en théologie l'aurait donnée ; si nous tenons à la reproduire ici, c'est à cause de l'obscurité que revêt souvent aux yeux des profanes — catholiques ou dissidents, — le langage de la théologie catholique.

L'encyclique rejette la distinction entre dogmes « fondamentaux » et « non-fondamentaux » : « C'est pourquoi tous les vrais disciples du Christ accordent la même foi au dogme de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, que, par exemple, au mystère de l'auguste Trinité, et de même ils n'accordent pas une autre foi à l'Incarnation de Notre-Seigneur qu'au magistère infaillible du Pontife romain »(1).

Par cette déclaration, qui pourrait choquer au premier abord, l'encyclique, dit le R. P. Pribilla, « ne fait qu'inculquer une doctrine familière aux théologiens catholiques, d'après laquelle le motif formel de la foi (qui est l'autorité du Dieu révélateur) s'étend également à toutes et à chacune des vérités révélées par Dieu. Par là l'encyclique n'entend nullement méconnaître l'énorme différence qui existe, au point de vue de la vie religieuse subjective, entre la négation de l'Immaculée Conception et la négation de la divinité du Christ. Il est vrai que dans les deux cas il y a déviation de la foi orthodoxe ; mais, dans la dernière hypothèse, cette déviation a une portée autrement grande et revêt un caractère bien plus fatal. En d'autres mots : l'encyclique rejette la distinction entre dogmes fondamentaux et non-fondamentaux, dans ce sens, qu'il faudrait accepter les uns et que l'on pourrait rejeter les autres. Mais elle n'entend aucunement nier qu'il peut y avoir, et qu'il existe souvent, entre les divers dogmes, une relation de principe et de conséquence, de germe et de développement. De même elle ne nie pas qu'à côté des vérités révélées indiscutables, il existe des opinions et des explications théologiques qui

(1) *Irénikon*, IV, 1928, 26.

ne revêtent pas un caractère obligatoire pour les fidèles. Enfin, elle ne veut pas affirmer par là que la connaissance de tous les dogmes est également nécessaire pour le salut, sans qu'il y ait des différences de degré dans cette nécessité pour les divers dogmes, puisqu'aussi bien il y a, à côté de la foi explicite, la « foi implicite », si antipathique aux protestants, qui suffit en beaucoup de choses » (p. 225-226).

Le grand motif qui a dicté à l'Église catholique son abstention à l'égard des conférences de Stockholm et de Lausanne, fut le danger de l'indifférentisme et du modernisme. « Toutes les tentatives d'union qui émanent du côté protestant ou orthodoxe, pense le R. P. Pribilla, sont basées sur cette supposition, explicite ou tacite, que l'unique et vraie Église du Christ n'existe plus dans sa pureté et infaillibilité, ou que, du moins, elle est devenue inconnaissable ; que toutes les Églises existantes sont des Églises partielles qui ont sauvé des fragments seulement de la vérité chrétienne ; que l'unique et vraie Église est encore à chercher » (p. 226). Pareille base est inacceptable pour l'Église catholique : « Toujours celle-ci a maintenu la prétention d'être, elle, l'Église du Christ et d'avoir constamment gardé cette propriété, malgré les nombreuses misères qui se rencontrent aussi dans son histoire, du fait de l'imperfection humaine » (p. 227).

« A cela on pourrait objecter qu'à pareille difficulté l'Église catholique eut pu parer par la conduite habile et pleine de tact de ses délégués, ou encore par une déclaration nette de principes. — Seulement le gouvernement ecclésiastique ne s'aventure pas à faire des expériences dangereuses qui pourraient entraîner un obscurcissement de ses positions dogmatiques et juridiques. Le savant qui se livre à ses recherches et l'apôtre qui poursuit le bien des âmes, peuvent accepter bien des hypothèses et faire abstraction de bien de choses (*abstrahentium non est mendacium*), pour arriver plus sûrement à leurs fins. Mais l'autorité suprême

de l'Église, dans l'expression officielle de son attitude, évite pareilles adaptations méthodiques, par peur de laisser se produire des confusions ou des obscurcissements au sujet de ses doctrines et exigences » (p. 227-228).

Le P. Pribilla attire l'attention sur le fait que l'encyclique *Mortalium animos* ne s'adresse pas aux non-catholiques.(1) « A ce point de vue la distinction délicate de Benoît XV garde ses droits, après comme avant l'encyclique ; ce pape, tout en déclinant l'invitation de participer à la *Conference on Faith and Order*, faisait remarquer en même temps qu'il ne voulait d'aucune façon blâmer le Congrès projeté pour ceux-là qui ne sont pas en communion avec le Siège de Pierre ; qu'au contraire il faisait des vœux sincères et priait pour que — si le Congrès se réalisait, — ses participants découvrent la lumière et se réunissent de nouveau au chef visible de l'Église. (2) Aussi l'encyclique ne contient-elle aucune invitation, à l'adresse des catholiques, à combattre les tendances unionistes qui ont vu le jour en dehors de leurs rangs, aussi longtemps qu'elles se limitent aux milieux non-catholiques. Ce serait d'ailleurs, de la part des catholiques, une politique bien étroite et sotte, que d'aller combattre un mouvement chrétien dont les présuppositions, il est vrai, reposent hors du champ dogmatique du catholicisme, mais dont le programme cependant n'implique aucune hostilité à l'égard de l'Église catholique et dont personne, en ce moment, ne peut prévoir avec certitude le développement ultérieur ». (p. 233) (3)

(1) Comp. *Irénikon*, V, 1928, 83.

(2) Voir la réponse de Benoît XV à l'invitation de la Commision préparatoire de la Conférence de Lausanne : *Irénikon*, III, 1927, 273.

(3) Voici les principes qui ont dicté l'attitude du R. P. Pribilla lui-même : « Les mouvements de Stockholm et de Lausanne n'auraient pas pris des proportions aussi mondiales et n'auraient pas rencontré l'adhésion de tant d'hommes nobles, si des forces et des tendances d'une réelle valeur n'étaient à l'œuvre en eux. Nous avons déjà au cours de cette enquête, à côté de toutes les critiques que nous imposait notre point de vue ca-

Le R. P. Pribilla fait aussi remarquer à cet endroit, puis-

tholique, attiré l'attention à plusieurs reprises sur ces valeurs. Car ce n'est que l'évidence même que l'attitude des catholiques, à l'égard des dits mouvements ne peut se borner à la critique et à l'abstention, mais qu'elle doit s'appliquer à dégager du mélange des suppositions ou des tendances fausses ce qu'il y a en eux de positif et à le faire percer victorieusement. Ainsi seulement faisons-nous justice à ces grands mouvements ; ainsi seulement notre critique sera constructive et féconde ; ainsi seulement agissons-nous d'une manière vraiment catholique et suivons-nous les recommandations de l'Évangile et des saints. Car tout ce qui est vrai et bon, nous devons l'accepter avec empressement (Phil. 48) ; nous devons tout éprouver, et garder ce qui est bon (I Thess.5^{21}) et être persuadés que toute vérité et tout bien, peu importe qui l'a dit ou qui le pratique, vient en dernière analyse du Saint-Esprit (*Verum, a quocumque dicitur, est a Spiritu Sancto.* S. THOMAS AQ.). » (p. 240).

Ces mêmes principes *Irénikon* les a énoncés et mis en pratique dès l'époque même où la Conférence de Lausanne tenait ses assises. Qu'il nous suffise de rappeler ici quelques passages : « Quand on voit passer devant ses yeux l'image de toute cette prodigieuse activité des non-catholiques, comment alors ne pas confesser le peu de sympathie que nous avons montré jusqu'à présent pour tous ces efforts... Serait-ce vraiment se compromettre que de témoigner à nos frères dans le Christ quelque chose au moins de cet empressement de cœur qui est si réel et si ardent dès qu'il est question des hindous bouddhistes ou des tribus zoulous païennes ? » Voir *Irénikon*, III, 1927, 208.) — « Sans doute, il nous serait impossible, à nous catholiques, d'être d'accord avec bien des propositions émises par cette Conférence (de Stockholm), mais est-ce vraiment une raison suffisante pour critiquer acerbement ou même pour congédier d'un sourire de pitié l'intérêt et la sympathie que devrait susciter la tentative de ces chrétiens sincères et de bonne volonté qui essayent de mieux se connaître, se comprendre et s'aimer? On ne peut nier que la Conférence de Stockholm a rapproché les intelligences et les cœurs en vue du grand idéal de l'Union» (*ibid.*, p.210). « On a énormément écrit et on a parlé plus encore de ces Conférences unionistes ... Presque toujours des réserves et des critiques se sont seules fait entendre : on hausse les épaules, on souligne les chances de faillite de projets semblables, on n'ose pas sympathiser. Pourquoi donc ne pas reconnaître ce qu'il y a de foncièrement bon, d'admirable dans cette imposante multitude d'hommes, pieux et savants pour la plupart, qui, dans un siècle comme le nôtre, s'unissent pour la méditation et la prière... Tout en professant nos croyances catholiques, quel est l'homme qui refuserait son profond respect à de telles convictions, qui voudrait insinuer que ces âmes, toutes palpitantes qu'elles sont du souffle du Saint-Esprit qui passe, ne consacrent pas le meilleur de leurs forces, et cela dans toute la

que la question a été soulevée, que l'encyclique *Mortalium animos* ne jouit pas de l'infaillibilité, si ce n'est en tant qu'elle propose, sur l'organisation et l'unité de l'Église, une doctrine de foi appartenant depuis longtemps au dépôt dogmatique de l'Église.

Enfin, nous retrouvons chez le R. P. Pribilla une considération importante, faite par *Irénikon* dès le lendemain de la parution de l'encyclique, et sur laquelle la revue est revenue plus d'une fois (1). « L'encyclique se borne en somme, conformément au but qu'elle poursuit, à exposer les raisons dogmatiques pour lesquelles l'Église catholique ne connaît qu'une route vers l'unité religieuse. A la question de savoir de quelle façon l'on peut et l'on doit persuader les dissidents de la vérité de la foi catholique, l'encyclique, si on fait abstraction de l'invitation à la prière, ne donne aucune réponse. Pour cela il faut s'en remettre à la grâce de

mesure dont ils sont capables, à la seule et unique préoccupation qui importe : réaliser en eux-mêmes et dans le prochain la volonté souveraine de Jésus-Christ. Si, comme catholiques, nous jouissons du bienfait inestimable de posséder dans la paix de la conscience la certitude de la vérité, nous ne devons pas être insensibles devant les âmes qui recherchent cette même foi dans toute sa plénitude... » (*ibid.*, p. 213). « Devons-nous fermer les yeux sur ces tendances, sous prétexte que les organisations qui y travaillent n'ont point encore donné les fruits proportionnels au déploiement considérable de leurs énergies ? Devons-nous montrer une telle impatience, un zèle si mal éclairé que nos frères s'en effrayent ?... Notre attitude de froideur est constante, hélas ! Elle est comparable à l'indifférence de ceux qui, « assis sur le rivage, verraient quelque homme se débattre contre les flots montants, et qui, sans souci des souffrances d'autrui, refuseraient tout geste pour porter secours »... (*ibid.*, p. 270). Nous, qui aimons à suivre le Saint-Père et réaliser tous ses désirs, inspirons-nous de ces belles pensées (réponse de Benoît XV à l'invitation que lui avait adressée le Comité préparatoire de la Conférence de Lausanne) : sachons nous intéresser aux efforts, tentatives et espoirs de ceux qui cherchent de tout cœur la vérité du Christ ; accordons-leur volontiers le secours de la prière, afin qu'ils trouvent ; ne marchandons point notre sympathie ; ouvrons à tous ceux qui frappent, ils le font si timidement ! » (*ibid.*, p. 273).

(1) *Irénikon*, V, 1928, 86 sv. ; VII, 1930, 512.

Dieu ; et ce que le concours humain peut pour amener la vraie unité de l'Église, c'est là l'affaire de la prudence et de la charité apostoliques, pour lesquels il existe bien des normes générales, mais non pas un programme arrêté jusque dans les détails. Dans ce domaine, nous autres, catholiques, nous avons, nous aussi, la faculté et le devoir de rechercher des voies et des moyens pour nous rendre les coopérateurs habiles de la grâce divine ou pour éviter en tout cas de lui préparer des obstacles. »

« Au nombre de ces moyens il faut compter sans doute l'exposé de la doctrine catholique. C'est l'objectif principal d'une encyclique papale que de proclamer *urbi et orbi*, en toute franchise, ces principes catholiques. Mais l'expérience de la vie montre que même l'exposé le plus lucide de la doctrine catholique ne suffit pas lui-même, en bien des cas, ni même dans la plupart, à amener les dissidents à la conversion. Les anglicans auxquels le cardinal Patrizi exposait dans le temps, avec lucidité, la doctrine catholique sur l'unité de l'Église, ne se sont pas faits catholiques pour la plus grande majorité. Pour aboutir à une conversion il faut, en dehors du secours indispensable de la grâce divine que certaines conditions psychologiques se trouvent être vérifiées, et c'est la tâche des catholiques de collaborer de leur mieux à réaliser ces conditions préalables » (p.235-236).

* * *

Quelles sont les méthodes unionistes prônées par le R. P. Pribilla ? Il distingue l'union dans le domaine de l'action pratique et l'union dans la foi. Nous résumerons très brièvement ce qu'il dit sur le premier point, pour nous arrêter plus longuement au second.

Il ne faudrait pas interpréter le refus de Rome de participer à l'œuvre de Stockholm dans ce sens qu'il serait défendu aux catholiques de collaborer avec les dissidents à la solution

des problèmes sociaux, politiques et internationaux. Ce refus est lié intimement à l'aspect religieux que revêtait le Congrès de Stockholm, et au danger d'un interconfessionnalisme qui répugne au dogme catholique. A la question de savoir si, et comment, une collaboration pratique des diverses confessions serait possible et recommandable, le péril de l'interconfessionnalisme étant une fois écarté, l'encyclique ne répond pas. Mais elle semble bien, affirme le R. P. Pribilla, envisager avec sympathie pareille entente.

L'auteur se demande cependant si les *leaders* du mouvement de Stockholm se contenteraient d'une collaboration purement pratique qui ne serait pas dirigée *ex professo* vers une réunion hiérarchique et cultuelle. (p. 263-264). Pour sa part il semble incliner plutôt vers une collaboration plus étendue, groupant non seulement tous les chrétiens, mais encore des incroyants et les adhérents à d'autres religions que le christianisme, et cela, sur la base de la morale naturelle et en union avec l'organisme existant de la Société de Nations. (p. 246-251). A l'objection qu'il se fait à lui-même que pareille sclution laisserait improductives les forces morales spécifiquement chrétiennes de l'Évangile, il ne répond, à notre avis du moins, que d'une manière inadéquate. Il nous semble que les chrétiens, même séparés, ont cependant un idéal commun à faire fructifier et un témoignage à rendre au monde. Le R. P. Pribilla reconnaît d'ailleurs lui-même le poids de pareil témoignage (p. 31, 113), la nécessité de ne pas attendre la restauration de l'unité dans la foi pour collaborer sur le terrain social et international (p. 112-113), et la grande utilité de cette pratique en commun de la charité pour amener, petit a petit, à un rapprochement aussi dans les questions religieuses (p. 113).

Plus important pour nous, est le programme tracé par le R. P. Pribilla au travail unioniste catholique dans le domaine proprement confessionnel. Le R. P. Pribilla con-

damne à bon droit toutes les tentatives d'union qui seraient basées sur des équivoques ou un syncrétisme superficiel (279-282). Il revendique aussi, pour l'Église catholique, le droit à la propagande (274-277). En effet, « le prosélytisme s'impose à ceux qui ont conscience de posséder la vérité. » (1)

Mais le R. P. Pribilla va plus loin et semble rejeter du point de vue de la théologie catholique toute réunion en groupe, toute réconciliation hiérarchique entre les Églises. Voici ce qu'il écrit : « Une conférence comme celle de Lausanne démontre pleinement que les Églises particulières tiennent fermement à leurs positions isolées et à leurs doctrines propres, et que, pratiquement, dans le domaine de la foi, elles font preuve d'une raideur toute semblable à celle qu'elles reprochent à l'Église catholique. Le chemin vers l'union passera donc difficilement par les Églises particulières. — Mais il peut y conduire et y conduira bien par la conscience des individus. Toute la mentalité moderne concorde avec ceci. Surtout le Protestantisme a isolé la conscience individuelle et l'a émancipée de l'autorité de l'Église. Mais, par le fait même, les Églises protestantes se sont privées du droit de décider quoi que ce soit, en matière de foi, au nom de leurs adhérents individuels. Il faut donc bien laisser à chaque conscience individuelle le soin de rechercher et de trouver sa propre voie vers le Christ et vers son Église. L'individualisme qui, depuis le temps de la Réforme, a obtenu un empire toujours plus grand sur les esprits, s'oppose à tout arrangement et engagement collectif en matière de foi ; il semble donc bien, au moins pour ce qui regarde le protestantisme, que le

(1) *Irénikon*, V, 1928, 488-489 ; VII, 1930, 386. Le R. P. Pribilla, après avoir rappelé ce principe, semble s'étonner que les orthodoxes puissent encore s'indigner du prosélytisme et la « concurrence » des autres Églises. Le phénomène, cependant, est universel et on constate la même véhémente indignation dans les pays catholiques où se fait sentir la propagande protestante, méthodiste ou autre.

temps de l'union par Église soit passé définitivement. *Ainsi donc la suite des événements vient corroborer à son tour le point de vue catholique, qu'une union de la chrétienté n'est possible que par la voie des conversions individuelles.* » (p.199-200. — Nous soulignons.)

La conclusion qu'on vient de lire, ne nous semble pas juste. Il nous paraît inexact que l'expérience ait montré la méthode des conversions individuelles comme l'unique voie vers l'unité chrétienne. Et surtout, il n'est pas vrai que cette façon de concevoir l'apostolat unioniste constitue « le point de vue catholique ».

Nous ne suivrons pas le R. P. Pribilla dans ses considérations théoriques sur l'individualisme moderne et sur le droit qu'auraient perdu les Églises protestantes à parler au nom de leurs adhérents. Nous ne discuterons pas avec lui la question de savoir s'il est d'une bonne méthode de négliger les derniers restes du principe d'autorité et du sentiment hiérarchique chez ceux qu'il faut amener à un christianisme où l'autorité hiérarchique tient une place prédominante. Soyons pratiques, et bornons-nous à constater un fait d'expérience commune et quotidienne : dans le domaine religieux, autant et plus peut-être que dans le domaine politique, la grande masse humaine, *the man in the street* comme on dit Outre-Manche, même dans notre monde occidental moderne, et bien plus encore en Orient, se laisse guider par l'autorité. Si donc l'unité chrétienne doit se faire un jour, il semble, humainement parlant, que ce ne sera pas sans un rapprochement des hiérarchies ecclésiastiques.

D'ailleurs l'histoire est là, qui montre que les schismes et les réunions se sont fait dans le passé par voie d'autorité et par groupes. Il serait difficile, croyons-nous, de trouver une Église importante qui aurait fait retour à l'Église-mère par des simples conversions individuelles. Et si un retour en groupe semble infiniment lointain, un simple coup d'œil sur les tableaux statistiques où sont mises en regard les

chiffres des passages individuels, *dans les deux sens*, d'une Église à une autre, montre combien lointaine serait une unité chrétienne qui devrait se faire uniquement par des conversions particulières. (1)

Le R. P. Pribilla reconnaîtra sans doute la justesse de ces remarques, puisqu'il ajoute lui-même en note au passage incriminé : « Certes, il faudra bien donner raison au cardinal Mercier quand il dit qu'en plus du soin pour gagner les individus, nous ne pouvons pas complètement négliger l'action sur les groupements ecclésiastiques des dissidents (1). Quand nous réussissons à acquérir de l'influence sur leurs personnalités dirigeantes, — même dans les choses religieuses la plupart des hommes se laissent guider par l'autorité, — il est vrai que nous n'arriverons guère, semble-t-il, à opérer des passages de collectivités entières, mais, peut-être, nous pourrons quand même détruire bien des préjugés et ouvrir ainsi la voie à une réunion future. » (p. 200, note 2.)

Ici donc le R. P. Pribilla semble renconnaître l'utilité d'un apostolat dirigé, non plus à provoquer des conversions individuelles, mais à agir sur les *leaders* des Églises dissidentes, en vue d'une réunion hiérarchique future. Pourquoi a-t-il donc exclu dans le texte même de son livre, dans sa

(1) On s'étonne parfois de certaines impatiences. Parce que l'apostolat de rapprochement en vue de l'unité chrétienne est un travail de siècles, parce que, tout à ses débuts encore, il lui arrive de chercher parfois ses voies, certains se croient autorisés à parler de « rêves utopiques de théoriciens incorrigibles. » Et quoi ? voilà quatre siècles que des centaines et des milliers de missionnaires se sacrifient à l'évangélisation de l'Inde, et pour aboutir à quoi ? C'est à peine si un pour cent des indigènes a embrassé le catholicisme (Streit, 1929, donne 3.327.091 catholiques, contre 320.667.808 païens) ; et aujourd'hui encore, après quatre siècles d'évangélisation, l'on discute et l'on découvre les méthodes d'apostolat missionnaire... Motif de désespérer ? Pas plus dans l'effort missionnaire, que dans le travail pour l'Union ! Il nous suffit de faire une besogne utile ; le succès, « tempora et momenta » sont dans les mains de Dieu.

(2) Sur l'opinion du cardinal Mercier, voir : *Irénikon*, II, 1927, [77]-[79] ; VII, 1930, 388-390, etc.

conclusion finale, pareille méthode d'apostolat unioniste ?

Il nous semble en effet que l'idée indiquée dans cette note, est d'une importance tellement primordiale pour tout l'apostolat unioniste qu'il convenait d'en tenir compte dans le corps même du livre, où elle aurait eu droit à des développements proportionnés, plutôt que de la noyer dans une note au bas d'une page.

Mais ce qui a de quoi nous étonner davantage, c'est d'entendre le R. P. Pribilla proclamer comme « *le point de vue catholique* » qu' « une union de la chrétienté n'est possible que par la voie des conversions individuelles. » Où donc l'Église catholique a-t-elle exprimé ainsi « son point de vue » ? Serait-ce par hasard à Lyon, à Florence, lors de la réconciliation de l'Angleterre sous Marie Tudor, à Brest-Litovsk, ou lors des tentatives d'union avec l'Église bulgare (en 1860) ?

Est-ce que le cardinal Rampolla se serait donc trompé lorsqu'il écrivit à Lord Halifax : « Et tout d'abord, permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas exact qu'à Rome on se borne à désirer des conversions individuelles, ne voulant pas l'union en corps : il est vrai seulement qu'on ne veut pas d'entraves aux conversions individuelles, dont le succès est plus proche et plus facile, tandis que l'on s'occupe de l'union en corps. » (1) Est-ce que le cardinal Mercier aurait manqué de sens catholique lorsqu'il écrivit : « Mais vous jugez que nous nous y prenons mal pour dénouer cette situation : notre méthode de travail est, selon vous, maladroite ; l'expérience vous a appris qu'il faut renoncer à agir sur les collectivités ; il ne faut viser que les individus. — De quel droit limitez-vous l'action de la divine Miséricorde ? Agissez, tant que vous le pouvez, sur les individus ; éclairez, de votre mieux, chacune des âmes que Dieu met sur votre chemin, priez

(1) S. É. le cardinal Rampolla à Lord Halifax, 24 août 1896. Voir Viscount Halifax, *Leo XIII and Anglican Orders*. Londres, 1912. p. 51.

pour elle, dévouez-vous à elle, parfait ; nul ne pourrait songer à vous en blâmer. Mais, qu'est-ce qui vous autorise à écarter les collectivités ? C'est votre exclusivisme qui est condamnable. » (1)

Il serait cruel d'insister davantage sur ce qui, vraisemblablement, n'a dû être après tout qu'un *lapsus calami* de la part du R. P. Pribilla. Si nous avons tenu à le relever ici, c'est que sur ce point précis et important de l'apostolat unioniste catholique tant de fausses idées ont cours parmi les catholiques comme parmi nos frères séparés, et qu'il est de la plus haute importance d'étouffer dans son origine même tout ce qui, dans ce domaine, pourrait faire surgir, ou contribuer à développer des malentendus. Contentons-nous de renvoyer sur cette question aux exposés lucides de dom Lambert Beauduin (2).

Le R. P. Pribilla a lui-même magnifiquement exposé cette méthode de rapprochement irénique qui seule, en ce moment, peut contribuer de façon utile à préparer une réunion sans doute très lointaine encore. Mais si le but est lointain, il est urgent par contre de saisir l'heure de la Providence et de profiter des dispositions pacifiques actuelles avant qu'elles ne passent, pour inaugurer « ce travail d'approche qui consiste à « clarifier l'atmosphère », ainsi que s'expriment nos amis anglicans, c'est-à-dire à dissiper les malentendus, à se libérer de part et d'autre de ses préjugés, à rétablir la vérité historique. » (3)

(1) *Irénikon*, II, 1927, [77].
(2) *Irénikon*, V, 1928, 481-492 ; VII, 1930, 388-392.
(3) Cardinal Mercier, *Irénikon*, II, 1927, [88].

L'*Osservatore Romano* commentait ainsi ces belles paroles du cardinal : « Il s'est développé les derniers temps un nouveau et très noble apostolat, dirigé vers la collectivité plus que vers les individus : l'apostolat pour l'uni fication des Églises. Cet idéal n'est pas chimérique, comme d'aucuns le pensent, qui voudraient que l'on continuât sur la route des conversions individuelles, et qui sont convaincus de l'impossibilité d'agir sur la grande masse. Son Éminence le cardinal Mercier, dans sa lettre sur les *Conversa-*

Ce sont sans doute les plus belles pages de ce livre, si beau à tant de points de vue, que celles où le R. P. Pribilla expose dans quel esprit il convient de travailler à ce rapprochement des esprits et des cœurs. Nous avons tenu à en publier ici-même de larges extraits (1) et nos lecteurs seront heureux de retrouver sous la plume du jésuite allemand ce même programme d'apostolat irénique qu'ils ont vu exposé si souvent dans cette revue depuis cinq ans.

Le R. P. Pribilla entrevoit trois possibilités de communication et d'échanges d'idées avec nos frères séparés.

Ce sont d'abord *les publications savantes*, mises au point et discussions scientifiques par écrit. La méthode a ses écueils et ses limites.« Aussi comprend-on aisément pourquoi, dans ces derniers temps plus qu'auparavant, on ait eu recours au moyen des *conversations privées et orales*. La parole parlée a une action immédiate, où *l'ethos* et le *pathos* de la personnalité s'expriment pleinement... Dans une conversation orale il est aisé de mettre au point les malentendus, qui, autrement, traînent en longueur ; elle permet de répondre immédiatement à des objections et des questions, et à ces objections et ces questions précisément, auxquelles tiennent davantage les participants. De plus, on peut, dans une conversation, faire sans scrupule des concessions et donner des explications dont la mise par écrit constituerait peut-être une grave faute de prudence ou de tact. Des conver-

tions de Malines disait : « De quel droit limitez-vous etc. (le passage cité par nous p. 572). C'est votre exclusivisme qui est condamnable. » Seule, l'Église catholique garde la vérité intégrale ; mais nous ne pouvons nier les ressources de vitalité chrétienne que, grâce à la prière, à l'Écriture Sainte, aux sacrements, aux bonnes œuvres, possèdent certaines Églises séparées. En niant systématiquement ces Églises, on risque d'ignorer la « part du Christ » qui se trouve en elles. Il est évident que l'action sur la masse ne donne pas des résultats rapides, tangibles, que l'on peut obtenir chez les individus ; et on ne peut prévoir si le succès couronnera cette action. Mais pour semer est-il nécessaire d'avoir la certitude de récolter ? » (10 septembre 1925.)

(1) Voir p. 513 et suiv.

sations confidentielles, conduites de part et d'autre avec sincérité, si elles ne dissiperont pas d'un coup les oppositions doctrinales, uniront cependant les cœurs dans le respect et l'affection. Ainsi arrivera-t-on à une détente confessionnelle, et à des rapports mutuels qui s'harmonisent avec l'esprit chrétien. Bref, on ne saurait contester les avantages positifs, théoriques et pratiques, des conversations privées » (p. 297-298). Et le R. P. Pribilla de rappeler à ce propos les paroles bien connues du cardinal Rampolla et du cardinal Mercier.

L'auteur insiste sur l'intérêt qu'il y a à restreindre le nombre de ceux qui prendraient part à pareils échanges de vue. L'expérience des conférences mondiales a prouvé qu'il est souverainement important qu'il y ait « un nombre croissant de personnalités chrétiennes privées qui, disséminées un peu partout, par dessus les mers et les continents, d'Église à Église et de peuple à peuple, apprennent à se connaître personnellement, se rencontrent les yeux dans les yeux, personnellement et régulièrement, restent en relations continues et se font progresser les uns les autres. » (1)

N'y a-t-il pas, enfin, un troisième moyen d'échanger des vues : les *rencontres officielles* dans le genre des *conférences mondiales* ? Laissons ici la parole au R. P. Pribilla lui-même.

« Même du côté catholique, la crainte a été exprimée, de façon prudente et dans la meilleure intention, que par l'abstention des catholiques, on ait, d'une part, laissé passer une occasion excellente de faire valoir le point de vue catholique, et, d'autre part, créé le danger que le grand mouvement pour l'union ne se développe par la suite contre l'Église catholique...

« Les décisions ecclésiastiques exigent que les catholiques ne favorisent et ne soutiennent aucune autre union chrétienne que le retour des dissidents à l'Église catholique ; qu'ils

(1) *Deissmann*, cité par le R. P. Pribilla, p. 299.

omettent par conséquent tout ce qui pourrait entraver ou rendre plus difficile cette solution du problème de l'union. Le maintien de sa prétention dogmatique à être la seule vraie Église du Christ, détermine de même le cercle le plus étroit, qu'en tout état de choses l'Église catholique veut garantir contre tout danger. Au delà de ce cercle il n'y a plus de positions imposées par le dogme ; là commence le domaine plus large des mesures d'ordre disciplinaire et tactique, en vue d'arriver à une entente avec les dissidents. Ici il n'est pas possible d'arrêter une fois pour toutes et dans un sens unique l'attitude de l'Église catholique et des catholiques.

« L'histoire est là d'ailleurs pour nous prouver que tel moyen, rejeté ou défendu par l'Église à un moment donné, fut utilisé ou permis par elle, comme vraiment adapté au but, à d'autres moments et dans des circonstances différentes.

« Pour ce qui est de l'avenir, bien des voies s'ouvrent devant l'Église dans son travail pour la réunion des dissidents. Elle peut les inviter elle-même à des congrès communs et des conférences pour l'union, ou bien se rencontrer avec eux sur un terrain *neutre*. Elle ne récuse même pas, en toute hypothèse, des discussions religieuses publiques avec les dissidents... Ce qui fut, un jour, un moyen mauvais, en peut devenir un bon dans d'autres circonstances.

« Enfin l'Église peut, à l'avenir comme dans le passé, recourir au moyen extraordinaire d'un concile général et y inviter les dissidents, pour promouvoir ainsi l'union des Églises...

« Une grande organisation qui embrasse le monde, comme l'Église catholique, est enclin, de par sa nature même, à continuer sa marche dans les voies qu'elle a suivies jusque là dans l'histoire et à emprunter à son passé les exemples pour son attitude future. A ce conservatisme justifié elle allie cependant une merveilleuse puissance d'adaptation aux cadres mouvants des temps ; et puisqu'elle a la promesse de

l'assistance du Christ pour tous les temps, nous pouvons avoir la ferme confiance, que, s'adaptant à toutes les circonstances, elle saura rencontrer les besoins nouveaux sur des routes nouvelles. » (p. 301-304).

Arrêtons ici ces citations déjà trop longues et restons sur cette impression de confiance inébranlable dans la vitalité et la souplesse de l'Église.

Cette simple analyse aura suffi, croyons-nous, à mettre en lumière l'intérêt puissant que présente cet ouvrage. Il est un signe des temps nouveaux et remplit d'espérance tout ami de l'union et d'un rapprochement entre chrétiens. Nous avons tâché d'en dégager les pensées maîtresses, mais il nous a été impossible de donner une idée de la richesse d'information, de la valeur documentaire de ce livre, bourré de faits, de noms et de dates. A ce point de vue rien ne saurait remplacer l'étude du volume lui-même. Nous sommes heureux de pouvoir le recommander à nos lecteurs comme nous avons été heureux de trouver l'éminent auteur d'accord avec les idées iréniques que cette revue ne cesse de propager.

Dom G. Laporta.

La pénitence dans le rit byzantin selon les livres liturgiques paléoslaves.

I. — Avant-propos et instruction sur ce que doit être un père spirituel, et comment il doit parler librement a ceux qui viennent chez lui.

Celui qui reçoit les pensées des hommes doit être un modèle de toutes les vertus : tempérant, humble, faisant le bien, priant Dieu à toute heure, afin qu'Il lui donne une parole de sagesse pour corriger ceux qui viennent à lui. Et tout d'abord, il doit lui-même jeûner le mercredi et le vendredi pendant toute l'année, comme le prescrivent les saints canons, afin que ce qu'il pratique lui-même, il puisse ordonner aux autres de l'accomplir. Car s'il est lui-même ignorant, intempérant et voluptueux, comment peut-il enseigner les vertus aux autres ? Et, d'autre part, quel insensé peut l'écouter dans les choses qu'il dit, le voyant déréglé et ivrogne, alors qu'il enseigne aux autres de ne pas s'enivrer, ou de pratiquer quelque autre vertu qu'il ne sait pas pratiquer lui-même ? Car les yeux sont plus sûrs que les oreilles, dit la divine Écriture. Ainsi, veille sur toi-même, ô Père spirituel, car si une des brebis périt à cause de ta négligence, c'est de tes mains qu'on l'exigera. Car, dit l'Écriture, maudit celui qui fait l'œuvre du Seigneur avec négligence. Et Basile le Grand dit : Veille à ne pas craindre l'homme dans sa chute, afin de ne pas livrer le Fils de Dieu aux mains des indignes, afin de ne pas avoir peur d'un des puissants de la terre, et de ne pas donner la communion, fût-ce même à celui qui porte le diadème. Car les saints canons ne permettent pas aux indignes de communier, puisqu'ils sont considérés comme des païens. S'ils ne se convertissent pas, malheur à eux et à ceux qui les com-

munient ! Gardant ces préceptes, et d'autres semblables, et, avant tout, conservant intacts les dogmes de l'Église, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent. Que si quelqu'un ose recevoir des confidences et des confessions sans les feuilles d'autorisation de l'évêque du lieu, celui-là encourra le châtiment légal, comme transgresseur des divins canons ; car non seulement il se perd lui-même, mais ceux qui se sont confessés à lui ne se sont pas confessés. Et rien de ce qu'il a lié ou délié n'est fait, d'après le sixième canon du concile de Carthage, et le quarante-troisième du même concile.

2. — Rite de la confession. — Prières préparatoires.

Le père spirituel amène celui qui veut se confesser, mais seul, et non à deux ou à trois, devant l'icone de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la tête découverte. Et il dit les prières préparatoires. (1)

Puis : Seigneur, ayez pitié (12 *fois*).

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Venez, adorons Dieu, notre Roi.

Venez, adorons, et prosternons-nous devant le Christ, Dieu notre Roi.

Venez, adorons, et prosternons-nous devant le Christ lui-même, Dieu notre Roi.

Puis le psaume 50 : Miserere, *et le tropaire suivant du 6e ton* :

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous ; car, dépourvus de toute justification, pécheurs, nous Vous offrons cette prière comme à notre Maître : ayez pitié de nous.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit.

Seigneur ayez pitié de nous, car en Vous nous nous

(1) Voir le texte de ces prières : *Irénikon*, VI, 1929, 398-399.

sommes confiés ; ne Vous emportez pas contre nous, et ne Vous souvenez pas de nos iniquités, mais protégez-nous maintenant encore, parce que Vous êtes miséricordieux, et délivrez-nous de nos ennemis : car Vous êtes notre Dieu, et nous sommes votre peuple, tous nous sommes l'œuvre de vos mains, et nous invoquons votre nom.

Maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Ouvrez-nous les portes de la miséricorde, ô bénie Mère de Dieu ; qu'espérant en vous nous ne périssions pas, mais que par vous nous soyons délivrés des maux, car vous êtes le salut du peuple chrétien.

Seigneur, ayez pitié (40 *fois*).

Prions le Seigneur.

Dieu, notre Sauveur, qui par votre prophète Nathan avez accordé le pardon de ses péchés à David pénitent, et qui avez reçu la prière de Manassès contrit, recevez aussi, selon votre amour habituel pour les hommes, votre serviteur N., se repentant des péchés qu'il a commis, lui remettant tout ce qu'il a fait, pardonnant les péchés, et surpassant les iniquités. Car Vous avez dit, ô Seigneur : « Je ne désire pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive », et qu'il faut pardonner septante fois sept fois les péchés. Car tout comme votre grandeur est incomparable, votre miséricorde elle aussi est sans bornes. Car si Vous tenez compte des iniquités,qui subsistera ? Car Vous êtes le Dieu des pénitents, et nous Vous adressons la louange, Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Prions le Seigneur.

Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, Pasteur et Agneau qui effacez les péchés du monde, qui avez remis leur dette aux deux débiteurs, et qui avez accordé le pardon de ses fautes à la pécheresse, Vous-même, Seigneur, déliez, remettez, pardonnez les péchés, les iniquités, les fautes, volontaires et involontaires, conscientes ou inconscientes,

par transgression ou désobéissance, commis par vos serviteurs présents. Et si, porteurs d'une chair humaine, et vivant dans le monde, ils ont été trompés par le démon, en paroles ou en actions, consciemment ou inconsciemment, ou s'ils ont méprisé la parole d'un prêtre, ou s'ils ont été sous la malédiction d'un prêtre, ou s'ils sont tombés sous leur propre anathème, ou s'ils sont liés par un serment, Vous-même Seigneur comme un Maître bon et clément, daignez absoudre d'un mot vos serviteurs que voici, en leur remettant selon votre grande miséricorde leur propre anathème et leur serment. Oui, Seigneur, ami des hommes, écoutez-nous qui prions votre bonté pour vos serviteurs que voici, et, dans votre grande miséricorde oubliez tous leurs péchés, commuez leurs peines éternelles. Car Vous avez dit, Seigneur : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux ». Car Vous êtes seul sans péché et nous Vous adressons la louange, Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen

3. — Rite de la confession. — Interrogatoire du pénitent.

Puis il lui dit :

Voici, mon enfant, que le Christ est présent d'une manière invisible, recevant ta confession. N'aie pas honte, et ne crains pas, et ne me cache rien ; mais dis sans hésiter tout ce que tu as fait, afin que tu reçoives la rémission de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici devant nous son icone ; moi je ne suis que témoin, afin de témoigner devant lui de tout ce que tu diras. Mais si tu me caches quelque chose, tu auras un double péché. Veille donc, puisque tu es venu dans une clinique, à ne pas en sortir sans être guéri.

Et alors il le questionne avec soin, l'une chose après

l'autre ; et il attend jusqu'à ce qu'il réponde à chaque demande. Et tout d'abord il l'interroge sur la foi, disant :

Dis-moi, mon enfant : crois-tu ce que transmet et enseigne l'Église catholique et apostolique, qui a été plantée en Orient, et s'y est développée, et qui de l'Orient s'est dispersée dans l'Univers entier, et qui en Orient reste immuable et infaillible jusqu'à ce jour ; et ne doutes-tu pas de quelque enseignement ?

Et s'il croit d'une façon orthodoxe et ne doute pas, qu'il récite le symbole de foi :

Je crois en un seul Dieu...

Et quand il l'a terminé, le prêtre le questionne :

Dis-moi, mon enfant : n'as-tu pas été hérétique ou apostat ? N'allais-tu pas avec eux, fréquentant leurs réunions, écoutant leurs enseignements, ou lisant leurs livres ? N'aimes-tu pas quelque chose de ce monde plus que ton Créateur ? N'as-tu pas fait un faux témoignage ? N'as-tu pas transgressé un vœu fait à Dieu ? N'as-tu pas tourné les divines Écritures en dérision ?

Dic mihi fili : num virginitatem tuam masturbatione corrupisti ? Num masturbationem facis ? Dic mihi, num sodomiam peregisti cum alio, an alius tecum ? Numquid cum femina peccasti, et quot fuerunt cum quibus copulam habuisti, et quales fuerunt illae feminae, num liberae an conjugatae ? Nam qui copulatur conjugatae adulter est, et similiter mulier conjugata quae copulatur alieno adultera vocatur.

Et pergit interrogando circa incestum :

Dic mihi fili, num copulam habuisti cum aliqua persona ex tua familia vel cum socru tua ? Hi sunt actus qui vocantur incestus. Dic mihi, num copulam habuisti cum animali, sive cum volucri ? Nonne copulam habuisti cum uxore tua contra naturam, vel dum adhuc nonnisi desponsata erat ? An etiam ante desponsationem copulam habuisti cum ea ? Nonne copulam habuisti cum corpore

alterius speciei ? Hoc enim severius prohibetur quam fornicatio.

Dis-moi, mon enfant, n'as-tu pas tué un homme, volontairement ou involontairement ? Dis-moi, mon enfant, n'as-tu pas volé quelque chose, et n'as-tu pas juré pour cela ; ou un autre n'a-t-il pas volé, et toi ne l'as-tu pas accepté ?

Et s'il a volé quelque chose, qu'il le rende, et quand il l'aura rendu, qu'il aille chez l'évêque pour recevoir le pardon, et accomplir sa pénitence. Mais s'il n'a pas fait de serment, qu'il accomplisse seulement, si possible, la pénitence de voleur.

Dis-moi, mon enfant : n'as-tu pas juré, et comment as-tu juré, volontairement ou involontairement et par nécessité ? N'as-tu pas livré un faible entre les mains d'un puissant ? N'as-tu pas trompé quelqu'un, ou frustré dans le commerce, ou en quelque autre chose ?

Et s'il a trompé, ou trompe, qu'il le paie.

Dis-moi, mon enfant, n'as-tu pas fait de la sorcellerie ? ou versé de la cire ou du plomb en exerçant la magie ? N'as-tu pas amené un magicien dans ta maison, et ne t'a-t-il pas soumis à des sortilèges ? Ne fais-tu pas toi-même de la magie, ou ne l'as-tu pas faite autrefois ou, as-tu fait de la magie au détriment de quelqu'un ? N'as-tu pas lié les animaux pour que le loup ne les dévore pas ? Ou ne t'es-tu pas livré, et ne t'a-t-on pas lié ? N'as-tu point lié un mari et une femme, ou n'as-tu pas pratiqué un autre lien de maladie ? Ne portes-tu pas un talisman d'herbes ?

Et s'il se trouve qu'il a fait quelqu'une de ces choses, ou que d'autres les lui ont faites, il est interdit pendant six ans, comme les canons l'ordonnent. Mais quelqu'un qui fait ces choses par métier, qu'il soit interdit comme un assassin, c'est-à-dire vingt ans, comme le dit S. Basile. Et dis encore :

Dis-moi, mon enfant : n'as-tu pas fait des reproches à tes parents, ou à un prêtre, ou à un moine, ou à n'importe quel

autre homme ? N'as-tu pas d'inimitié envers quelqu'un, et, en ce cas, fais l'amitié. Car si tu as de l'inimitié envers quelqu'un, ou de l'envie, tes dons et tes prières ne sont pas agréables à Dieu, ni rien de ce que tu fais pour Dieu n'est agréable. Dis-moi, mon enfant: n'as-tu point mangé la chair d'un animal mort, ou du sang, ou des animaux étouffés, ou ce qui avait été ravi par le loup, ou quelque chose d'entamé par un oiseau ? Ne t'es-tu point souillé de quelqu'autre des choses interdites par les saints canons ? ou, pendant le saint carême, ou le mercredi ou le vendredi, par de la viande ou du laitage ? N'as-tu point livré un homme à Satan ? Ou as-tu fait quelque blâme ou quelque reproche contre la foi ou la loi ? Ou as-tu dit quelque injure, ou as-tu maudit un homme ? N'as-tu point dit un mensonge ou juré faussement ? N'es-tu pas orgueilleux, et ne t'enivres-tu pas, et à cause de cela ne perds-tu pas ton âme et ton corps ?

Et il lui rappelle d'autres péchés mortels ; l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gloutonnerie, la colère, la paresse, et tous les péchés qui sont engendrés par ces sept mères, avec toute sorte de questions intelligentes, d'après la différence des personnes, et posant les questions en conséquence ; car il faut questionner autrement un clerc, et autrement un simple fidèle ; autrement un moine, et autrement un séculier ; autrement un jeune homme et autrement un vieillard.

Recommandation :

A partir de ce moment tu dois te garder de tout cela, car tu es baptisé d'un second baptême, selon le sacrement chrétien. Puisses-tu, Dieu aidant, faire un heureux début ; et surtout ne t'en moques pas en retournant aux mêmes choses, afin de ne pas devenir un objet de risée pour les hommes, car ces choses ne conviennent pas aux chrétiens. Mais que Dieu t'aide par sa grâce à vivre dans l'honnêteté, la justice et la piété.

Pendant que tu lui diras tout cela, tu le questionneras avec

soin, et lui, de son côté, découvrira sans honte tout ce qui le concerne.

4. — RITE DE LA CONFESSION. — ABSOLUTION.

Et tu lui diras : Incline-toi.

Alors celui qui se confesse incline la tête, et le père spirituel dit la prière suivante :

Prions le Seigneur.

Seigneur Dieu, salut de vos serviteurs, miséricordieux, généreux et patient, qui regrettez nos fautes, ne voulant pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, Vous-même, ayez pitié maintenant de votre serviteur N., et donnez-lui la manière de faire pénitence, le pardon de ses péchés et l'absolution, lui pardonnant tout péché volontaire ou involontaire ; réconciliez-le et unissez-le à votre sainte Église par le Christ Jésus Notre-Seigneur, avec lequel Vous revient la puissance et la magnificence, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Et après la prière, le prêtre absout le pénitent prosterné en formulant ainsi l'acte du sacrement de pénitence :

Que Notre Seigneur et Dieu Jésus-Christ, par la bienveillance et la munificence de son amour pour les hommes, te pardonne, mon enfant N., tous tes péchés ; et moi, prêtre indigne, par son pouvoir qui m'est donné, je te pardonne, et je t'absous de tous tes péchés, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

Et en prononçant la fin de l'absolution, le prêtre trace de la main droite un signe de croix sur le pénitent.

Il dit aussi :

Il est vraiment digne de te louer, ô Mère de Dieu, toujours bienheureuse et toute sans tache et Mère de Notre Dieu. Plus honorable que les Chérubins, et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins, toi qui as engendré sans corruption Dieu le Verbe, et qui es réellement Mère de Dieu, nous te glorifions.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Et le renvoi.

5. — Rite de la confession. — La pénitence.

Alors il lui donne une pénitence selon son péché. S'il a beaucoup de péchés, qu'il lui donne une plus grande pénitence, c'est-à-dire qui dure plusieurs années ; celles-ci le délient aussi d'autres choses.

Et il lui dit :

Mon enfant, les canons divins et sacrés ordonnent que durant autant d'années tu ne communies pas aux divins mystères, et que tu boives seulement l'eau de la grande bénédiction. (1) Et si tu t'abstiens de la sainte Communion, tes péchés te sont pardonnés ; mais si tu passes outre, et communies, tu seras un second Judas. Cependant, si tu tombes mortellement malade, alors communie. Mais si tu guéris, soumets-toi de nouveau pour le temps fixé, et ajoutes-y convenablement une autre pénitence à accomplir encore, à cause de la Communion, afin de compenser la mesure.

6. — Instructions complémentaires.

1° *Au sujet de la pénitence.*

Remarque encore ceci :

Aussitôt que quelqu'un abandonne le péché, il reçoit une pénitence, selon la 39e Règle de Basile le Grand. Tant qu'il commet le péché, il ne lui est pas tenu compte de son abstention de la Communion. Mais si ensuite (après sa conversion) il s'abstient de nouveau pour un temps de la Communion, et qu'il retombe de nouveau dans le péché, il reprendra de nouveau sa pénitence au début.

(1) Le texte porte : *agiasmu velikulu* (τοῦ μεγάλου ἁγιασμοῦ). Le rituel ajoute ces mots en note : *l'eau de la sainte Épiphanie.* Il s'agit de la bénédiction solennelle de l'eau qui a lieu le 6 janvier.

Mais s'il lui arrive de tomber dans un autre péché avant d'avoir accompli sa pénitence, il faut considérer quelle est la durée la plus longue, celle du temps de pénitence non encore accomplie, ou celle déjà abrégée, c'est-à-dire qui a eu lieu. Et celle qui est la plus longue, il l'accomplira.

Que si de nouveau, après le malheur du péché, il s'abstient un temps de la Communion, soit de sa propre initiative, soit sur le conseil d'un père spirituel, ce temps lui sera compté comme pénitence.

Remarque encore ceci :

S'il se rencontre un homme pieux et qui offre de faire un certain nombre de prostrations par jour, selon sa force, remets-lui une année. Et s'il jeûne le mercredi et le vendredi, selon les saints canons, remets-lui encore une autre année. Et s'il veut s'abstenir le lundi de viande, de nouveau remets-lui une autre année ; pour le laitage et les œufs encore une. Et de même s'il fait quelque bonne œuvre, remets-lui encore une autre année. Et si cet homme est âgé de moins de trente ans, remets-lui encore une autre année. Et s'il est âgé de moins de vingt ans il est interdit moins longtemps. Mais s'il ne veut rien de ce qui précède, qu'il accomplisse en entier les années fixées.

Remarque encore ceci :

Si quelqu'un après avoir péché veut être moine, qu'il accomplisse les deux tiers des années. Et s'il veut aller dans une communauté, délie-le de la moitié des années. Mais s'il tombe après avoir fait sa profession, qu'il accomplisse en entier les années prescrites.

2° *Au sujet des femmes.*

Interrogandae sunt feminae : num forte portet herbas ne filios habeat, aut vulvam laverit ne concipiat, aut herbas manducaverit, aut saturata fuerit et abortum infantis voluntarie provocaverit. Quod si reperta fuerit aliquid horum fecisse et abortum voluntarium provocasse, homicida est, et interdicta est ut homicida. Sed si abortum

pueri sui passa est praeter voluntatem, ob aliquam necessitatem, per annum ne communicet.

Et celle qui porte des herbes, qu'elle cesse et qu'elle soit interdite pour six ans, selon le soixantième canon du concile in Trullo. De même celles qui lient leurs enfants ou les animaux de soies ou de bandages, ou qui s'adonnent à la magie.

Si vero herbam aut aliquid aliud manducaverit, aut vulvam suam veneno infecerit, et idcirco non genuerit filios, interdicatur ut homicida. Si maleficia adhibuerit ut sciret quemnam infantem paritura esset, vel ut res ignotas disceret, ne communicet per sex annos, juxta sexagesimum canonem sexti concilii. Deinde etiam interroget eam circa alia peccata : fornicationem, maleficia, pollutionem, homicidium, furtum, sicut pro viris, et praesertim num forte cum viro suo copulam habuerit contra naturam. Et si aliquem ad fornicationem sollicitaverit, et ipsa interdicta sit ut fornicaria.

3º *Comment le père spirituel doit instruire ceux qui se confessent à lui.*

Le dixième canon du premier concile de Nicée, et le deuxième canon du concile d'Ancyre, de même que le cinquième et aussi le sixième, laissent aux évêques le pouvoir d'augmenter ou de diminuer les interdits pour ceux qui montrent clairement une contrition soit plus ardente, soit plus paresseuse. Qu'il soit tenu compte de leur vie antérieure et subséquente, s'ils vivent d'une façon chaste ou relâchée, ou paresseuse, et qu'ainsi la condescendance soit mesurée. Mais s'ils tiennent absolument à leurs habitudes, et veulent servir leurs voluptés charnelles plutôt que le Seigneur, et s'ils n'acceptent pas la vie selon l'Évangile, nous n'avons rien de commun avec eux. Car nous avons appris à entendre à propos des hommes insoumis et contradicteurs : En sauvant, sauve ta propre âme.

Matthieu, 40e partie, chapitre 7 (1).

Aux jours du très saint Luc, un évêque avait donné une absolution écrite, après un temps très court, à un soldat qui avait commis un meurtre volontaire, et, étant accusé devant le Concile, il produisit le canon qui donne aux évêques le pouvoir de prolonger ou d'abréger l'interdit des pénitents. Mais il dut entendre que cela fut concédé aux évêques, mais non pour user d'une condescendance sans discernement et exagérée, et qu'il ne faut pas lier avec un fil d'araignée ce qui doit être lié par trois chaînes. Alors le concile soumit le soldat à la peine canonique, et condamna l'évêque à la suspense de la Liturgie pour un certain temps.

4° *Prière pour relever d'un interdit.*

Seigneur compatissant, bon, et ami des hommes, qui, dans votre libéralité, avez envoyé dans le monde votre Fils unique pour déchirer l'écrit des péchés, pour défaire les liens de ceux qui étaient garrottés par le péché, et pour annoncer la libération aux prisonniers, — ô Maître, délivrez par votre bonté, votre serviteur (servante) N. des liens dans lesquels il (elle) se trouve, et donnez-lui de s'approcher de votre grandeur en tout temps et en tout lieu, et de Vous demander avec confiance et avec une conscience pure votre grande miséricorde. Car Vous êtes un Dieu miséricordieux et ami des hommes, et à Vous nous rendons gloire, Père, et Fils, et Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

D. P. O.

(1) MATTHIEU BLASTARES. *Syntagma Canonum. P. G.*, 145, c. 21.

Chronique de l'orthodoxie russe.

Pour comprendre les luttes des deux dernières années.

Comme on le sait, depuis 1928 et surtout pendant les derniers dix-huit mois, toutes les ressources du parti communiste ont été mobilisées en vue d'une attaque formidable, définitive, contre toute religion. Pour bien comprendre la raison et les méthodes de cette attaque, il faut se rendre compte du développement général des affaires dans l'Union Soviétique, et des vicissitudes de l'effort bolchévique tendant à en faire au plus vite un État consciemment et effectivement communiste. La persécution est une des formes de cet effort, et elle suit tous les zigzags de la politique du parti.

A. — 1917-1923.

Quand les quelques fanatiques communistes (ils n'étaient que 50.000 environ) eurent saisi Pétrograd et Moscou et gagné les paysans en les incitant à s'emparer des terres, ils instituèrent la *Terreur rouge* pour étouffer toute opposition. De là, entre autres horreurs, la sanglante persécution du clergé dans les deux premières années. A cette première phase succéda une certaine accalmie ; les bolchéviques avaient besoin d'organiser un peu le pays et de créer des relations commerciales avec l'étranger ; de plus, il ne fallait pas trop s'aliéner les paysans orthodoxes. La persécution devint plus occulte, moins directe. Mais l'effort pour réorganiser la vie économique sur une base communiste amena l'épouvantable famine de 1921-22. Lenin fut obligé à réintroduire dans une certaine mesure la propriété et le commerce privé. Cette « Nouvelle Politique Économique » (le « *Nep* »), étant un renoncement partiel à l'avance communiste, il la contrebalança aux yeux des extrémistes en redoublant la persécution religieu-

se, qui prit surtout la forme de procès secrets et publics contre les chefs religieux, ccupables de « contre-révolution » et de schismes suscités au sein de l'Église orthodoxe. C'est l'époque de 1922-23 : Église vivante et autres mouvements de même genre ; exécution du métropolite Benjamin de Pétrograd ; procès contre Mgr Cieplak, Mgr Budkiewicz et le patriarche Tichon. Mais les protestations venues de l'étranger eurent leur effet. Mgr Budkiewicz fut fusillé ; cependant la condamnation de Mgr Cieplak n'eut pas de suite et l'on renonça à juger le Patriarche. En même temps Lenin fut frappé de paralysie et mourut.

B. — 1924-1928.

La politique du parti communiste, et avec elle l'action antireligieuse, entra alors dans une nouvelle phase. Pendant plusieurs années les chefs communistes luttèrent entre eux pour la succession du dictateur Lenin. En attendant, on s'occupa du commerce, et le « *Nep* » arriva à rétablir une certaine mesure, très réduite, de bien-être matériel. La persécution religieuse continua, mais d'une manière moins violente et moins ouverte. Le gouvernement appuya les Rénovateurs, successeurs de l'Église vivante, contre la hiérachie tichonienne ; mais leur succès fut éphémère. La législation soviétique, la propagande, l'école furent utilisées pour réduire la vie religieuse au minimum. Ça et là des prêtres disparaissaient, des églises et d'autres bâtiments ecclésiastiques étaient séquestrés. Renonçant aux procès éclatants, les bolchéviques réduisaient peu à peu l'épiscopat orthodoxe. Mais ce qu'ils désiraient avant tout était une déclaration officielle de loyalisme vis-à-vis de leur régime. Le métropolite Pierre, *locum tenens* du trône patriarcal depuis la mort du patriarche Tichon (1925), fut enlevé après quelques mois pour l'avoir refusée. Le métropolite Serge prit sa succession. Après plusieurs efforts infructueux pour créer de nouveaux

schismes dans l'Église, le Guépéou exigea cette déclaration du métropolite Serge, et arrêta tant d'évêques, y compris le métropolite lui-même, que celui-ci finit par la faire en juillet 1927. De là sortit une « légalisation » de la hiérachie tichonienne, impliquant des changements considérables dans la composition de l'épiscopat,

Malgré toutes ces vexations, cette période, vue d'aujourd'hui, semble avoir été un temps de prospérité relative pour la religion en Russie. Le communisme militant était en recul, il y avait de quoi manger, une littérature ecclésiastique plus ou moins légale pouvait circuler. Malgré la concurrence des Rénovateurs, la réduction de l'épiscopat, devenue extrême à un certain moment, et l'impossibilité pour lui de se réunir, l'Église orthodoxe tenait bon. Dans le peuple on remarqua un certain renouveau religieux, ou plutôt un certain retour de courage et de confiance dans les conditions de vie meilleures, créées par la Nouvelle Politique Économique.

Mais en 1928 les luttes intestines dans la parti communiste aboutirent à la dictature définitive du soldat géorgien Stalin, initiateur de la fameuse « *pjatiletka* », le plan quinquennal de communisation, qui doit produire, en 1933, une Russie purement marxienne dans sa vie économique et civile, et purement athée dans sa culture. Le redoublement de persécution qui a suscité les protestations du monde civilisé est une des manifestations de ce fiévreux effort pour réaliser enfin le rêve des premiers révolutionnaires, après l'arrêt temporaire de 1923-28. Il fallait industrialiser rapidement le pays, communiser la campagne, « liquider l'analphabétisme » (ce qui implique l'instruction non seulement areligieuse, mais antireligieuse), et *abolir toute religion*. Il en sortirait un État purement communiste, ennemi de Dieu, riche et puissant, capable de conquérir et de communiser le monde entier. Le côté antireligieux de ce prodigieux programme fut confié à la *Ligue des Athées militants* (appuyée bien entendu par le Guépéou) — ligue soi-disant privée, fondée en avril 1925,

et qui avait pu se développer jusqu'à concentrer en elle toute la propagande athée.

C. — 1929.

Le travail du plan quinquennal commença surtout avec la suppression de tout commerce privé dans les villes, et par la construction de nouvelles usines.

Ce n'est qu'en 1929 que l'on s'appliqua sérieusement à la « collectivisation » de l'agriculture, et avec elle la « liquidation des préjugés religieux » prit enfin les énormes proportions que l'on connaît.

En un congrès du mois de juin 1929, les tendances les plus extrêmes eurent le dessus dans la Ligue des sans-Dieu militants. En conjonction avec le Guépéou, elle se mit à enlever les cloches, à fermer les églises, à chasser les prêtres. Il y eut de nombreuses arrestations et vexations de tout genre. La propagande devint plus furieuse, les profanations plus audacieuses. Tout cet élan de la *pjatiletka* antireligieuse fut masqué autant que possible sous les dehors d'un mouvement populaire: protestations en masse, pétitions pour la fermeture des églises signées par l'unanimité ou la majorité de la population locale, apostasies ouvertes de la part d'anciens croyants, et ainsi de suite. On sait par quelles méthodes ces « manifestations de la volonté du peuple » sont produites dans le pays des Soviets. La grande arme fut dès lors la *pjatiletka* économique appliquée à la campagne. Pour la première fois depuis la prise des terres par les paysans en 1917-18, en dehors d'efforts plutôt sporadiques faits en 1920-22, un mouvement sérieux fut lancé pour collectiviser l'agriculture par la fondation forcée de *kolchozy* (fermes collectives), en supprimant la propriété terrienne privée en faveur de l'agriculture socialiste. Cette branche du plan quinquennal aida puissamment à la *pjatiletka* athée. On s'efforça de créer un mouvement « spontané » vers la collectivisation parmi les paysans plus pauvres ; la séques-

tration des biens des paysans les menaçait de faim, et cette menace fut utilisée pour les forcer à adhérer à contre-cœur au mouvement antireligieux pour la fermeture des églises, en signant les nombreuses pétitions etc. que leur présentaient, avec une importunité acharnée, des bandes de *bezbožniki* fanatiques. La tactique semble avoir réussi assez souvent. Le *kolchoz* impliquait le plus souvent l'abandon de la religion, et il fallait choisir, pour soi et pour les siens, entre la vie et la mort. De plus, la nouvelle organisation de l'agriculture, introduite sur une large échelle, permit aux autorités soviétiques d'exclure du *kolchoz* le clergé et tous ceux dont elles craignaient l'influence religieuse ; privés de tout, ils devinrent automatiquement les ennemis désespérés et actifs de la politique communiste, de véritables contre-révolutionnaires. Ce fait fut largement exploité, et fournit une excuse d'ordre politique à d'innombrables arrestations, vexations, séquestrations, etc., en même temps qu'un puissant argument pour les propagandistes antireligieux. Le « pope » et tous ceux qui voulaient rester fidèles à la religion furent identifiés avec les ennemis du *kolchoz*, les saboteurs, les « *kulaki* » (1), et dans beaucoup de cas, cette identification ne manquait pas de fondement.

D'ailleurs, dans les villes aussi, la persécution et la propagande redoublèrent d'intensité. La menace de désœuvrement, de faim ou d'emprisonnement fut exploitée pour extorquer des signatures antireligieuses. En même temps, la désorganisation de la vie économique causée par la collectivisation intense de toutes ses branches, et par les formidables dépenses qu'exige la *pjatiletka* industrielle, ruinaient rapidement la condition matérielle du pays. Il devint évident qu'on devait s'attendre à un retour per-

(1) Le « *kulak* » (littéralement « poing ») est le paysan « riche », dont la petite ferme est prospère, et contre lequel le mouvement collectiviste s'efforce de soulever les paysans « moyens » (*seredujaki*) et « pauvres » (*bedujaki*). On lui enlève sa ferme, et il est exclu du nouveau *kolchoz*.

manent aux incroyables privations des premières années du régime communiste. On commençait à manquer comme jadis, des nécessités élémentaires de la vie. Le nouveau mouvement de communisme acharné amena avec lui une intensification progressive de la Terreur rouge, qui écrasait toute opposition et forçait la malheureuse population à accepter l'épouvantable avenir qu'on lui préparait.

Telle était la situation vers la fin de 1929, quand les protestations de l'étranger contre la persécution commencèrent à se multiplier. En Russie l'on sentait que le pays allait au devant d'un désastre apocalyptique dans tous les domaines de la vie. Cette chute vers l'abîme ne s'est pas ralentie en 1930. Mais la politique du parti a subi certains heurts et certains développements qu'il faut comprendre si l'on veut situer les faits religieux et antireligieux de cette dernière année dans le cadre général du plan quinquennal.

D. — 1930.

Les privations de l'hiver 1929-1930 furent terribles. En même temps la Terreur rouge grandissait, et avec elle la collectivisation acharnée de la campagne, et les arrestations de clergé. La fermeture des églises, dont il y eut plus de 600 cas en 1929, prenait, à la campagne comme dans les villes, des proportions gigantesques. Dans certaines régions, la bonne moitié des temples fut supprimée en quelques mois, Comme toujours, la persécution atteignait, non seulement les orthodoxes, mais toutes les religions : catholiques, sectes, juifs, mahométans, bouddhistes. On proposait de fermer absolument tous les bâtiments religieux encore utilisés à Moscou (1). On s'efforçait souvent d'obtenir le consentement des populations par l'agitation et la pression, mais le mouvement lancé par le S. V. B. (Ligue des sans-Dieu militants) prit sur une très grande ligne la forme de simples mesures

(1) *Bezbožnik*, 16 févr. ; *Bezbožnik u Stanka*, 1930, n° 4.

administratives sollicitées par lui des autorités locales et centrales, sans aucune référence aux « désirs » du peuple. Toute la presse soviétique fut remplie d'articles et de nouvelles sur ces succès sur le « front antireligieux ».

Et puis, tout à coup, il se produisit un certain relâchement au mois de mars. Plusieurs facteurs contribuèrent à ce résultat. La protestation mondiale, surtout celle du Saint-Siège, le 2 février, ne pouvait pas être négligée. Les excès des *bezbožniki* extrémistes amenèrent une réaction dans le S. V. B. lui-même, où beaucoup de gens plus clairvoyants avaient toujours soutenu que ces attaques violentes ne faisaient qu'augmenter la détestation populaire, et qu'il fallait plutôt travailler en profondeur, par la propagande et par l'école. Les négations officielles de la réalité de la persécution, arrachées au métropolite Serge (mi-février) et à d'autres chefs religieux, eurent aussi un certain effet bienfaisant, complétant d'une manière étrange, mais efficace, l'impression produite sur le parti communiste par les protestations mondiales auxquelles elles s'opposaient. Enfin, la lutte autour de la *pjatiletka* économique donna lieu à des crises au sein de parti communiste. La collectivisation de la campagne était allée trop vite, trop loin et trop fort ; devant l'opposition croissante des paysans, il fallait la ralentir, et réfréner le zèle des extrémistes. Stalin donna de nouvelles directions dans la presse officielle (la seule, d'ailleurs, qui existe) sous forme d'articles, dont le principal, intitulé *Le vertige du succès* (du 2 mars), contenait entre autres choses une désapprobation ironique de ceux qui commençaient la collectivisation des terres « par l'enlèvement des cloches ». Puis, le 15 mars, parut une circulaire du Comité central défendant la clôture forcée des églises. La frénésie antireligieuse nuisait à la politique économique et sociale autant qu'au succès positif de l'athéisme, et les directeurs du S. V. B. suivirent la réaction générale du parti en désavouant le zèle impatient et imprévoyant des « gens

de gauche » (1). La presse soviétique commença graduellement à ne plus parler de l'offensive antireligieuse ; ses cris de guerre et de triomphe avaient fourni trop d'informations à l'étranger sur la théorie et la pratique de cette persécution. Pendant plusieurs mois les « opportunistes de droite » levèrent la tête dans le parti communiste et préconisèrent une réaction salutaire sur toute la ligne. Ces nouvelles directions, et l'atmosphère générale de réaction qu'elles produisirent, eurent certaines répercussions sur le terrain religieux ; la fermeture administrative des temples fut suspendue, quelques-uns se rouvrirent, un assez grand nombre de prêtres furent libérés.

Cependant la communisation des villages, pour être ralentie, continua toujours, avec tout ce qu'elle impliquait pour les fidèles. Stalin lutta contre la nouvelle « déclination à droite » qu'avait suscitée sa protestation contre les « écarts à gauche ». Au XVIe Congrès du parti communiste (juin-juillet), cet habile manieur d'assemblées étrangla l'opposition de droite, et sous forme de « Ligue générale du parti », il réchauffa de nouveau la mégalomanie chancelante : le plan quinquennal sera réalisé en *quatre* ans ; développement de l'industrie sur la vaste échelle prévue, collectivisation complète de la campagne toute entière, « liquidation » totale de la classe des *kulaki*, instruction universelle, etc., etc. ; toutes les énergies chancelantes de l'énorme pays doivent être concentrées dans un effort surhumain en vue de cette folle utopie. Bien entendu, le travail antireligieux y est compris. Une des résolutions du Congrès est de « renforcer et développer les succès considérables obtenus dans la libération des masses de l'influence réactionnaire de la religion... Bien organiser et intensifier la propagande

(1) Voir surtout un discours de Jaroslavskij, chef de la Ligue, du 20 mars (*Bezbožnik*, 25-30 mars) : « Les larmes des paysannes, si elles pleurent en masse, peuvent aussi être un facteur politique. »

antireligieuse » (1). Mais il faut remarquer qu'on ne mentionne ici que la propagande ; rien sur la campagne pour la fermeture des églises, lancée par le S.V.B. La lutte à l'intérieur du parti, et l'expérience de la dernière année qui a démontré la difficulté de mener l'attaque antireligieuse dans toute son intensité en même temps que la communisation économique et sociale, semblent avoir inspiré une modération relative dans ce domaine à ceux qui persistent à engouffrer le malheureux pays dans l'abîme de misère que lui prépare « *la pjatiletka en quatre ans* ». Les journaux ne parlent plus du tout de la religion ; sans doute ils s'abstiennent délibérément d'attirer l'attention sur la persécution qui sévit toujours, mais certainement avec une moindre violence. La presse se borne actuellement à suivre avec anxiété et grand bruit le développement de l'industrie et de l'agriculture communistes, à exciter le zèle des ouvriers et dénoncer les désertions. Elle accorde aussi beaucoup d'attention à la crise économique à l'étranger et au succès du communisme chez nous qui en est un résultat partiel.

Le fait est que l'USSR descend rapidement vers une nouvelle impasse économique. Le pays est affamé, l'argent soviétique est de plus en plus dénué de valeur. La campagne « collectivisée » a produit, comme autrefois, une moisson insuffisante, et le peu de blé qu'il y a est envoyé en grande partie à l'étranger, avec toutes sortes d'autres produits qui manquent sérieusement en Russie, dans un fol effort pour bouleverser les marchés mondiaux (ces produits sont vendus à des prix illusoires qui constituent une grosse perte pour les soviets) et préparer ainsi la révolution. On manque affreusement de toutes les nécessités de la vie : nourriture, vêtements, savon, médicaments, combustibles, etc. Avec cela, les sévices du Guépéou s'intensifient de jour en jour. La lutte intestine entre la « droite » et la « gauche » continue

(1) *Komsomolskaja Pravda*, 18 juillet.

dans le parti communiste. Le dictateur Stalin a voulu mener jusqu'au bout la réalisation du communisme intégral ; et il tient bon, écrasant toute opposition, entassant misère sur misère. Même la population ouvrière est profondément découragée, errant d'usine en usine à la recherche d'un endroit où l'on peut au moins trouver de quoi se nourrir, abandonnant les usines et les fabriques. Les descriptions de l'état du pays, données par des étrangers qui l'ont visité récemment, sont pleines d'épouvante ; la période de 1923-28 n'était rien en comparaison de ce qui est aujourd'hui. Déjà c'est la famine, la ruine, le désespoir, et voici que l'hiver commence. La lutte pour l'existence absorbe tout. Beaucoup se persuadent que c'est la fin du monde...

C'est sur ce fond d'horreur qu'il faut situer les événements d'ordre religieux (et antireligieux) dans la Russie soviétique, aujourd'hui et dans l'avenir prochain.

Hiéromoine DAVID.

« *Nous espérons fermement que les saintes résolutions de pareils Congrès aideront puissamment à effacer beaucoup de doutes et d'erreurs, parfois monstrueuses, qui ont pris racine dans le public sur tout ce qui touche à l'histoire et à la vie religieuse de l'Orient.* »

(S. S. PIE XI, Lettre *A dilecto filio, Acta Ap. Sed., XVI*, 1924, 326-327.).

Revue des revues.

Les revues catholiques sont marquées du signe *.

PUT, organe de la pensée religieuse russe.

N° 22, 1930, *juin*.

S. Četverikov. — L'Eucharistie, centre de la vie chrétienne. (p. 3).

Conférence faite au congrès de Pečory (cfr. Chronique, 1930, 23) et, vu son importance, reprise par *Put*. Elle indique à l'*intelligencija* russe un nouveau chemin vers la vérité, chemin non plus rationaliste, mais spirituel et vivant ; voie que fut le Christ dans sa vie terrestre, et qu'est maintenant son Église, société théandrique et sanctifiante. Le centre en est l'Eucharistie en tant que sacrifice véritablement collectif et universel (*sobornyj*), et en tant que sacrement faisant vivre chaque individu de la vie du Christ. Le P. Č. apporte cependant des réserves à la communion fréquente : il veut qu'elle soit une fête sensible pour l'âme, et non une routine ; que le communiant s'y prépare par une retraite et par une confession, toujours requise pour la réception du sacrement. Une discipline relâchée aurait l'effet d'insensibiliser la conscience. L'A. requiert du communiant une compréhension profonde du mystère et exprime le désir de voir dans les paroisses des communions mensuelles générales, à l'instar des anglicans.

A. Karpov. — A. M. Bucharev (archimandrite Théodore). (*à suivre.*) (p. 24).

J. Hofstetter. — La lutte contre Dieu. (p. 52).

L'article a comme sous-titre : *En quoi consiste la gloire de Jacob et le bon droit de Job*. Les deux Patriarches n'abdiquèrent pas leur raison et conscience devant les jugements de Dieu (quoique Job fût, au gré de l'A., trop vite satisfait du retour de l'ancienne prospérité qui ne lui rendit pas ses enfants *eodem numero*, insensibilité stupéfiante et enveloppée d'obscurité non encore éclaircie). Dieu d'ailleurs ne demande pas aux hommes une soumission hypocrite. L'homme moderne en tirera une conclusion our son attitude devant le problème de la mort, en apparence insensé.

M. Kurdjumov. — L'orthodoxie et le bolchévisme. (p. 67).

L'A. a une foi enthousiaste en la mission de l'Église orthodoxe russe qui se transfigure dans les souffrances et qui apportera une vérité nouvelle, la manière dont elle combat le bolchévisme dans les *âmes*, manière vraiment théandrique, avec l'arme de la force de l'Esprit. « La voie de l'Église orthodoxe est peu et difficilement compréhensible au monde ; c'est une voie de la mansuétude calme au milieu de possédés, une voie de patience rejetant toute aide d'une force humaine et terrestre ». Les croisades et le sang ne sont pas du domaine de l'orthodoxie, ils sont propres à l'Islam et à la chrétienté occidentale malade.

L'Église russe a repris ses vraies traditions apostoliques au concile panrusse, 1917-18, après avoir passé par des corruptions extrinsèques. Si le peuple russe n'avait pas été vraiment *théophore*, portant dans son cœur l'idéal monastique de vie parfaite, il serait tombé comme les peuples d'Occident, dans l'indifférence religieuse, danger qu'il a évité, car même les bolchévistes sont encore religieux dans leur fanatisme athée. C'est ce germe impérissable, fortifié, non plus émotionnel seulement, mais entré dans la conscience et l'esprit créateur, amenant une adhésion totale à l'orthodoxie, qui remplit M. K. d'espoir et de fierté. Sans vouloir et surtout prétendre détromper l'A., on pourrait mettre un point d'interrogation à ses conceptions optimistes sur l'attitude *théandrique* de l'Église orthodoxe devant l'offensive athée.

Une lettre de Russie à N. A. Berdjaev. (p. 93).

Un « de profundis » d'un intellectuel revenu à l'Église orthodoxe à travers la tourmente révolutionnaire. D'abord surtout ritualiste, il spiritualise ensuite sa conception de l'Église chrétienne comprise comme liberté et création. C'est cette affinité intellectuelle avec M. Berdjaev qui détermina l'A. à écrire sa lettre.

L. Šestov. — V. V. Rozanov. (p. 97).

Rozanov combattait le Dieu chrétien qui lui semblait trop peu métaphysique (miracles). Curieuse opposition à Dostoevskij, luttant pour le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob contre le Dieu abstrait des philosophes, lutte dont il n'est pas venu à bout, sans pourtant non plus se laisser vaincre. R. accepta l'abstraction, le « mur » que D. voulait abattre, et tua Dieu ainsi. Ce qu'on ne peut reprocher à R. c'est la passivité, la résignation ; il cherchait éperdument, et c'est bien cela ce que Dieu désire.

J. Menšikov. — L'Ame des choses. (p. 104).

D'un style qui s'efforce d'être nerveux et suggestif, l'A. fait l'apologie d'un « américanisme » sain, créateur de richesses matérielles, sans en devenir l'esclave.

V. Zěnkovskij. — Le congrès d'Athènes. (p. 116).

L'orthodoxie ressent violemment un manque d'adaptation aux exigences de la vie moderne. La Y. M. C. A. lui apporte une aide fraternelle dans son travail parmi la jeunesse. Cependant le principe interconfessionnel de l'Association pourrait être un danger. Afin de dissiper les appréhensions, les représentants des deux partis se réunirent à Athènes (cfr. Chronique, 1930, 89), réunion *chrétienne* et non de pure courtoisie, très apte aussi à ruiner les défiances, « ce fut une grâce de Dieu pour nous tous ». Les résolutions prises prévoient des noyaux confessionnels dans la Y. M. C. A. en pays orthodoxes (et que M. Z. désirerait voir se modeler sur le *Mouvement* soumis à la hiérarchie), mais ne précisent pas leur organisation.

L'A. finit par regretter que les autorités de l'Église orthodoxe ne puissent se rassembler pour dire leur mot vraiment orthodoxe en face de la culture moderne. Faut-il se rapprocher de l'Occident (et la conférence en est un essai) ou rompre avec lui ? La jeunesse ne suivrait pas son Église dans cette dernière voie, et d'ailleurs le rapprochement avec l'Occident (et ce sont surtout les organisations protestantes qui sont intéressantes, « les organisations catholiques nous sont toujours restées étrangères parce qu'elles avaient en vue non l'aide à nous apporter dans notre travail religieux avec la jeunesse, mais la conversion de celle-ci au catholicisme ») ne serait pas seulement fructueux; vu l'expérience des Occidentaux, mais promouvrait un triomphe de l'orthodoxie dans les milieux du mouvement œcuménique par le pacifique « témoignage de la vérité », il ferait mieux apparaître aussi; aux yeux des orthodoxes mêmes, la grandeur de leur Église.

N° 23, 1930, août.

B. Vyšeslavcev. — L'éthique de la sublimation comme moyen de surmonter le moralisme. (p. 3).

La *loi*, au lieu d'aider l'homme à lutter contre le péché, lui rend le combat plus ardu en réveillant en lui les forces obscures du subconscient (la contradiction irrationnelle p. ex.), lequel cependant, ne se limite pas à l'instinct sexuel seul, comme le voudrait Freud. L'A. préfère l'appeler du nom platonicien de *eros* — tendance vers la béatitude. On peut la ublimer en la dirigeant vers la béatitude vraie. Pour le chrétien la force de sublimation est l'amour du Christ vivant.

A. Karpov. — A. M. Bucharev (archimandrite Théodore). (*suite et fin.*) (p. 24).

Étrange figure du XIXe s. russe (1824-1871). Pour être libre de christia-

niser le monde à sa façon, B. quitte le froc monastique et les ordres (dégradation qu'il appelle sa *kenosis*). Le point central de sa doctrine est la seconde naissance de l'homme dans le Christ (pour aller jusqu'au bout de son christocentrisme il se marie). En gnoséologie B. base son ontologisme sur l'union hypostatique ; il écrit un commentaire sur l'Apocalypse qui fut le commencement de ses démêlés avec les autorités eclésiastiques. Incompris, vilipendé, B. meurt dans la misère.

M. K. concède volontiers que B. fut un utopiste ; mais revendique à cet utopisme le nom de chrétien, en tant qu'il est basé, non sur l'ignorance de la déchéance de l'homme, mais sur la confiance illimitée « en la force salvatrice de l'Agneau ».

R. Pletnev. — Dostoevskij et l'Evangile. (*à suivre*) (p. 48.)

S. Troickij. — Pourquoi on ferme les églises en Russie. (p. 69).

N. Berdjaev. — Orient et Occident. (p. 97).

Brillante conférence où l'éminent philosophe a pu, dans un domaine qui lui est familier, faire valoir la puissance de son talent.

D'abord M. B. s'oppose aux termes faciles d'*Orient* et d'*Occident* : dans l'un comme dans l'autre il y a multiplicité de cultures. Et cependant cette généralisation a sa raison d'être : l'Occident (tel qu'il existe depuis la Renaissance) peut se caractériser par le culte de la forme, par la satisfaction de l'acquis, il est le domaine de la culture particulariste mais à présent universelle. L'Orient ne croit pas à la valeur de la forme, aime l'absence de détermination toujours déficiente, il est le domaine de la révélation, Dieu y a parlé aux hommes. « De là l'antipathie du type spirituel russe pour le formalisme et le juridisme en culture, pour l'autorité dans la vie religieuse, pour le rationalisme dans la pensée, pour la prééminence de l'organisation extérieure sur la vie organique intérieure.»

L'A. se tourne ensuite vers la Russie, qui a toujours passionément aimé l'Occident tout en en détestant la civilisation bourgeoise et athée. Les penseurs russes font le procès de la civilisation (et on touche ici à la tragédie des Gogol, Tolstoj et Dostoevskij) qui leur paraît nécrosante, et désirent créer une vraie vie, une vie transfigurée selon l'Evangile. « La culture russe (Weltschmerz), dans sesœuvres les plus considérables, cherche la vérité de la vie, son sens religieux et veut passer à l'action religieuse ». Et plus loin : « Dans la littérature russe du XIX[e] s. se fait entendre comme un cri au sujet du destin tragique de l'homme sur terre, un défi à Dieu et la recherche du Royaume de Dieu où la larme de l'enfant sera séchée ». Ce sont des échos du livre de Job qu'on trouve dans les écrits russes et non les éléments du classicisme et du romantisme de l'Occident, qui a oublié la Bible et Jérusalem, « de l'Occident satisfait de lui-même et étouffant l'Esprit, » terre de l'individualisme égoïste qui dépersonnalise. En Russie l'individualisme est honni, mais le penchant collectiviste amène d'une

façon paradoxale à la puissance de la personnalité, tout le problème russe pouvant se résumer dans la tragédie de la personne humaine.

Et comment expliquer alors, se demande M. B., le régime communiste niveleur par excellence? Il s'explique par la confusion facile chez le peuple russe entre le Christ et l'Antéchrist. La doctrine marxiste venue d'Occident a été poussée à son extrême et a montré les abîmes vers lesquels se dirige la civilisation occidentale.

Devant le danger de barbarie, l'Orient et l'Occident chrétiens doivent se liguer contre l'Orient et l'Occident athées. A cet effet ils ont à sortir de leur isolement (et l'Occident surtout doit cesser de considérer l'Orient comme un objet d'expérience et d'exploitation) non pour se fusionner dans un cosmopolitisme stérile et superficiel, mais pour se compléter, s'unir dans la vérité chrétienne universelle.

N. Arsenjev. — De la signification religieuse du *Mouvement de la jeunesse* dans l'Allemagne contemporaine. (p. 97).

Le *Mouvement* vise a régénérer la nation par la régénération de l'individu, laquelle se fera au moyen du retour à la Nature, à la tradition populaire et nationale. Dans ce naturalisme apparaissent des éléments religieux et même chrétiens, la fausse spiritualité luthérienne (condamnation du monde, peur de la vie) fait place à plus d'optimisme (vie éternelle, résurrection de la chair) et à un désir de communion fraternelle dans l'amour. Ceci n'est qu'une ébauche de l'idée de l'Église, mais ébauche qui pourra devenir une riche moisson pour l'Église orthodoxe. Celle-ci fera preuve dans son travail de beaucoup de prudence, de discrétion et de délicatesse.

Livres nouveaux. — (p. 120).

Un compte rendu du Professeur V. Zěnkovskij du livre du R. P. Max Pribilla, S. J., *Um kirchliche Einheit* : *Stockholm, Lausanne, Rome*. M. Z. rend hommage à l'objectivité relative de l'A. et stigmatise la position catholique, de triomphe du formalisme juridique, dénué de toute souffrance à la vue de la désunion du monde chrétien, imposant la soumission. Les orthodoxes par contre souffrent de la séparation ; forts de leur vérité ils ne craignent pas les rencontres avec les hétérodoxes, témoignent de leur Église et adoptent volontiers ce qu'il y a de bien chez autrui. Nous nous contenterons d'opposer à ces assertions l'impression que ces lignes, au lieu de souffrance prétendue, manifestent plutôt une satisfaction tirée de la position de l'Église orthodoxe, telle qu'elle a été vue par M. Z.

VĚSTNIK. — Le Messager.

Organe du Mouvement des étudiants russes chrétiens.

V, 1930, *mai* (n° 5).

Le premier mai met en honneur les problèmes sociaux dont le *Mouvement* s'occupe depuis un certain temps. Le socialisme est une hérésie du christianisme ; celui-ci peut donner la vraie solution de la question sociale. Le *Mouvement* doit la chercher dans l'orthodoxie et puiser les forces au calice eucharistique.

S. Četverikov. — De la place de l'Ancien Testament dans le christianisme. (p. 3).

Le problème de l'Ancien Testament se pose d'une façon assez aiguë dans la société orthodoxe, sous l'influence de l'ignorance religieuse, de l'antisémitisme et de la critique moderniste. L'A. cherche la vraie réponse, aux objections parfois bien plaisantes, dans le Nouveau Testament, les Pères de l'Église et la Liturgie.

N. Klepinin. — Le travail social aux Etats-Unis. (p. 7).

J. Smolič. — L'union ecclésiastique de 1596. (p. 10).

Réédition de vieux clichés sur l'union de Brest dans lesquels l'Église catholique apparaît sans nuance aucune comme le loup dévorant les brebis.

N. Z. — Les persécutions religieuses en Russie et les chrétiens anglais. (p. 18).

L'indifférence des chrétiens anglais devant les événements de Russie s'explique aisément par une ignorance du régime communiste actuel et du régime tsariste ancien, taxé de barbarie ; il faut ajouter à cette explication la sympathie générale pour les réformes sociales, et encore les erreurs d'information. On doit être satisfait du peu qu'il y a et tâcher d'améliorer l'information. Le pouvoir communiste en Russie amènera ainsi graduellement au rapprochement entre chrétiens occidentaux et orientaux depuis trop longtemps étrangers les uns aux autres.

G. Turuchanskij. — Comment furent tués les évêques Hermogène de Tobolsk, Andronique de Perm, Basile de Čeznigov et leurs compagnons. (p. 20).

Là où on lutte contre Dieu. (p. 23).

Boîte à lettres. (p. 27).

Un correspondant exprime sa satisfaction de ce que le *Mouvement* ne se limite pas aux cercles d'études mais entreprend une action de bienfaisance.

Un autre se plaint de voir les églises bien remplies mais l'amour du prochain négligé.

V, 1930, *juin* (nº 6).

Article traitant du « jour de la culture russe » que depuis quelques années l'émigration fêtait aux environs du 8 juin, anniversaire de la naissance de Puškin (1799), et que maintenant un groupe d'orthodoxes voudrait fixer au 15 juillet, la Saint-Vladimir (cfr. Chronique, 1930, 79). La revue défend l'ancienne position qui répondait bien à toute la culture russe (et non seulement à la culture ecclésiastique) c'est précisément elle qu'on étouffe en Russie en tant que russe « s'alimentant à l'intégrité de la tradition nationale », et que le *Mouvement* doit défendre. Or il n'y a pas d'homme plus représentatif d'elle que Puškin, chaque Russe pouvant reconnaître chez lui quelque chose de soi-même.

U. Zěnkovskij. — Au sujet de la question dite « œcuménique ». (p. 3).

Le mouvement « œcuménique » est le résultat d'une poussée dans le monde protestant à la recherche du principe ecclésiastique. Cependant l'amour ne peut à lui seul instituer une Église, et les orthodoxes éprouvent très fort cette lacune, le manque d'unité doctrinale, aux conférences interconfessionnelles. Si les moyens du mouvement œcuménique sont fautifs, son but cependant n'en reste pas moins vrai et il faut y travailler non seulement par la prière, mais aussi par l'action concrète.

Dr. L. Liperovskij. — Que tous soient uns. (p. 7).

Article traitant également du mouvement œcuménique. Si le *Mouvement des étudiants* maintient sa structure strictement confessionnelle et sacramentelle devant l'Y. M. C. A. interconfessionnelle, laquelle pourtant commence à comprendre la force des dogmes et des sacrements, il ne doit pas pour cela se désintéresser du rapprochement avec les autres chrétiens. L'A. en trace le programme : « l'union de prière à la liturgie des catéchumènes, étude réciproque et consciencieuse des différences confessionnelles et l'activité sociale ». Celle-ci est nécessaire pour développer l'amour du prochain ; quant à l'effort de compréhension doctrinale, il portera surtout à rechercher ce qui unit ; les orthodoxes et catholiques auraient ainsi en commun le Credo et les sept sacrements.

F. Pjarov. — La conférence d'Athènes. (p. 10).

Il s'agit encore une fois des relations de l'orthodoxie et de l'Y. M. C. A.. La conférence d'Athènes a étudié la question de l'aide apportée par cette organisation à la jeunesse orthodoxe. Dans les Balkans celle-ci est envahie

de positivisme, de nationalisme païen, il y a un gouffre qui se creuse entre elle et le peuple, la famille se détruit rapidement. L'Y. M. C. A. pourrait y remédier en abandonnant par rapport aux orthodoxes ses principes interconfessionnels et en organisant, sur une base tout à fait orthodoxe, des cercles pour l'approfondissement de la vie spirituelle, des groupes d'études (histoire ecclésiastique et apologétique), des conférences et retraites.

A la même conférence fut soulevée le problème de l'action laïque dans l'enseignement orthodoxe. M. P. en est un partisan convaincu, vu que les laïcs sont un élément *actif* dans l'Église orthodoxe, étrangère à tout cléricalisme.

Afin d'arriver à bout du travail énorme esquissé, un organe « interorthodoxe » serait très nécessaire. On n'a pas réussi à s'entendre là-dessus.

Pero. — L'Église orthodoxe en Lithuanie. (p. 16).

L'A. (pseudonyme) brosse le tableau des persécutions endurées par l'orthodoxie en Lithuanie. Le parti catholique (chrétien-démocrate) au pouvoir, confisque les temples orthodoxes non seulement pour en faire des églises catholiques mais aussi pour les convertir en théâtres, bibliothèques etc. Ces agissements seraient injustes, car les mesures spoliatrices du gouvernement russe en 1830-63 envers l'Église catholique auraient eu pour but la défense contre les menées révolutionnaires des catholiques, tandis que maintenant la population orthodoxe se montrerait loyale envers l'État lithuanien.

N. Fedorov. — Nos problèmes. (p. 17).

Devant la mort de la vie chrétienne, « notre but est de préparer et d'élever la jeunesse à la vie éternelle et de l'aider dans la mesure de nos forces à gravir le chemin terrestre. A cette fin les travailleurs eux-mêmes doivent être animés d'idéal chrétien et ne pas se limiter à un « christianisme du temple » trop fréquent parmi les orthodoxes.

Là où on lutte contre Dieu. (p. 20).

La vie du *Mouvement*. (p. 25).

Boîte à lettres. (p. 27).

Certains correspondants, protestent contre la place que l'orthodoxie accorde à l'Ancien Testament dans sa liturgie. La réponse dévoile dans cet antisémitisme lui-même une persistance de l'esprit de l'ancienne loi.

Livres nouveaux. (p. 30).

Les filleuls du *Mouvement*. (p. 31).

Il s'agit de vieillards russes logés dans un hospice à Šipka (Bulgarie),

localité célèbre depuis la guerre russo-turque de 1877-78. Leur profonde misère doit éveiller la compassion du *Mouvement*.

V, 1930, *juillet* (nº 7).

Nouveau plaidoyer en faveur du mouvement œcuménique. Y participer n'est pas trahir l'orthodoxie comme quelques-uns le pensent ; au contraire, le rapprochement avec le christianisme occidental, est ce que l'émigration russe peut faire de meilleur pour son Église, laquelle est actuellement trop limitée géographiquement et culturellement. (L'article pose même la question si un concile panorthodoxe pourrait être considéré comme œcuménique. Cette limitation cependant, affirme-t-il, ne se répercute pas sur la vie dogmatique, mystique et liturgique de l'orthodoxie). Il s'agirait de rechercher en Occident la tradition apostolique qui y vivait au temps des Benoît, Léon et Grégoire, nonobstant les différences accidentelles d'alors comme de maintenant. L'Occident lui-même est travaillé par le même souci de compréhension. « Rome, fière de l'intégrité de sa vérité reste, bien entendu, étrangère à ces tendances ou bien les comprend à sa façon, la façon de l'union (unija).» Mais l'anglicanisme a des dispositions excellentes. L'article finit par constater les avantages d'une réunion anglo-orthodoxe pour les deux parties. « Seules les recherches d'union basées sur un besoin spirituel réciproque, sont sincères et fertiles. »

Nous regrettons que cet esprit œcuménique les amis du *Mouvement* l'apportent moins ouvert à l'étude des questions catholiques, et semblent vouloir se limiter à des redites de formules malheureuses.

S. Četverikov. — L'œcuménisme et l'unité de l'Eglise. (p. 3).

L'œcuménisme est décidément à l'ordre du jour dans le *Mouvement*. C'est le tour du P. Četverikov d'en parler pour exprimer son point de vue de prêtre orthodoxe. A l'encontre des protestants les orthodoxes ne doutent pas de la vérité chrétienne absolue et ne veulent pas la réduire à un minimum acceptable pour tous ; ils ne conçoivent pas non plus l'union sans unité de foi et sont quelque peu méfiants à l'égard d'un organe administratif central des Églises fédérées. Mais l'A. ne désespère pas du succès final du mouvement qui viendra en son temps « Amen, venez Seigneur Jésus ».

S. Bulgakov. — Le fondement dogmatique de la culture. (p. 8).

L'homme composé d'esprit et de matière, est un animal « piitique » un créateur, un collaborateur de Dieu. Son activité est la *culture*. Le péché vient rompre l'harmonie et en vinculant l'esprit, détourne l'homme vers les activités matérielles (civilisation). Ainsi le monde antique inféodé au péché n'aurait connu que la civilisation. Le judaïsme possesseur d'une

culture l'aurait limitée à lui-même. C'est le christianisme qui donne à la culture sa vraie signification : la divinisation de l'homme et l'humanisation du monde. Parmi les confessions chrétiennes l'orthodoxie seule, par sa liberté essentielle, permet une activité sanctificatrice, le protestantisme dégénère en moralisme, et le catholicisme en cléricalisme formaliste.

Le congrès de culture orthodoxe. (p. 12).

C. Serežnikov. — « Le lieu saint » en histoire et la critique historique. (p. 16).

M. S. qui semble avoir une religieuse confiance dans la *Science*, regrette que, d'une part, l'orthodoxie en Russie d'avant la révolution, n'éprouvant pas le besoin de se défendre avait dû produire bien peu d'ouvrages qui puissent se mesurer avec la critique du protestantisme libéral et que, d'autre part, même actuellement, la religion, comme « sacrosainte », est soustraite chez beaucoup d'orthodoxes à toute inspection critique.

G. F. répond à M. S. L'histoire empirique ne doit pas aveugler le chercheur au point qu'il ne voit plus la métahistoire contenue dans la Révélation et la « conscience dogmatique de l'Église ». (Un exemple curieux est donné à l'appui : les miracles de l'Évangile contestés par la Science positiviste, sont remis en honneur par la métapsychique.) Le vrai historien est celui qui fait part dans ses recherches à une réalité visible seulement à certains G. F. venge également la littérature théologique russe prérévolutionnaire de sa prétendue insignifiance.

N. Klepinin. — Le travail social aux États-Unis. (p. 22).

S. Bulgakov. — Au sujet de deux lettres.

De nouveaux échos de l'article sur le socialisme (cfr. *Irénikon*, VII, 1930, 202).

V, 1930, *août-septembre* (n° 8-9).

Quelques mots d'introduction au sujet des congrès du *Mouvement* qui ont habituellement lieu en automne. Ils se passent le plus souvent dans une atmosphère intensément liturgique et dans un enthousiasme religieux ; c'est une force mais aussi une faiblesse, les résultats concrets étant minimes. Les sujets discutés devront dorénavant avoir un intérêt actuel et des conséquences pratiques. Autrement les congrès seront plutôt des retraites ou d'agréables vacances que ce qu'ils sont censés d'être et doivent être pour le bien commun. Le congrès général de septembre traitera du problème de la division du monde chrétien que les membres du *Mouvement* ressentent avec douleur.

E. Skobcova. — Au sujet des *fous pour le Christ*. (p. 3.)

L'A. se demande pourquoi ce genre de sainteté est quasi limité au Nord de la Russie du XIVe, XVe, XVIe siècles. Après avoir étudié cette ascèse chez les représentants les plus célèbres, et lui avoir découvert des préoccupations apostoliques (leçon de mépris pour le monde et absence de tout aristocratisme moral qui pourrait rebuter les faibles), Mme S. la trouve tout à fait connaturelle à la Russie du Nord de cette époque, travaillée d'ambitions de conquête chrétienne du siècle(Moscou-IIIe Rome).

S. Orlov. — La musique ecclésiastique en Russie. (*à suivre*). (p. 13).

C. Serežnikov. — A propos de la science et de la philosophie religieuse. (p. 21).

La discussion avec M. Zĕnkovskij continue(cfr. *Irénikon*, VII,1930, 466). M. S. qualifie la science religieuse d'aprioriste. Une vraie science ne peut être religieuse, le problème de Dieu n'ayant aucune répercussion sur son domaine ; il n'y a que la science faite par des personnes religieuses ou non. Quant à la philosophie, M. S. n'admet d'autre méthode sérieuse que le doute méthodique incompatible avec la foi.

La foi s'imposerait à l'expérience religieuse, affirme M. Z. Mais qu'est-ce qui peut en prouver l'objectivité, riposte l'A.; ainsi nous avons l'évidence subjective de notre libre arbitre, ce qui n'empêche guère les discussions à ce sujet. Tous les dogmes seraient-ils expérimentés et de façon semblable, dans la négative cela pourrait déterminer une adhésion inégale et devenir contraire à l'orthodoxie. L'expérience enfin n'est plus une foi, laquelle est identifiée par M. S. avec l'incertitude.

V. Zĕnkovskij. — L'idée de la science religieuse. (p. 26).

L'A. distingue trois thèses chez M. Serežnikov : possibilité d'une science religieuse, d'une philosophie religieuse et objectivité de l'expérience religieuse. La réponse envisage le premier problème.

Ce ne sont guère les rapports de la science et de la religion qui ont amené les persécutions religieuses en Russie, de caractère beaucoup moins spéculatif. Cependant ces rapports sont en effet une question actuelle dans le *Mouvement* qui se pose pour but la christianisation du monde. M. Z. concède qu'une *discipline* scientifique peut rester étrangère à Dieu, mais une *science*, étroitement liée avec la *Weltanschauung* du savant, ne peut faire de même. La science athée, prétendue pure,— préjugé qu'il faut détruire,— ne l'est pas plus que la science déiste.

On ne peut pas non plus affirmer que la religion vincule le chercheur et l'A. cite à l'appui les grands hommes de science catholiques : Pascal, Pasteur. Mendel.

Les deux autres problèmes seront envisagés plus tard.

U. K. — Quoi de plus ? (p. 33).

L'A. désire que la vague de protestation contre les persécutions religieuses en Russie, ait une heureuse répercussion sur le *Mouvement*, qu'elle le conduise du domaine des conversations pieuses et des amusements honnêtes sur la voie d'un apostolat sérieux. Ainsi il serait très utile à chaque membre de posséder quelques notions d'apologétique. Inutiles, peut-être à lui personnellement, elles lui permettraient de faire du bien dans un milieu pétri de préjugés contre la religion.

Là où on lutte contre Dieu.

La vie du *Mouvement*. (p. 39).

La conférence des fédérations chrétiennes d'étudiants en Pologne. (p. 45).

Le travail de l'association des jeunes filles. (p. 46).

Boîte à lettres. (p. 48).

VOSKRESNOIE ČTENIE.

VII, 1930, 9 *février*, (n° 6).

G. Grabbe. — Les anglicans et l'Eglise orthodoxe. (*suite et fin*).

L'A. commence par noter avec satisfaction les succès de l'orthodoxie en Occident, chez les anglicans surtout ; ce sont les fruits des nombreux martyrs de Russie et d'Asie mineure. Cependant tout n'est pas satisfaisant dans ces relations anglo-orthodoxes. Les théologiens orthodoxes trop peu pénétrés de l'esprit de leur Église se montrent tolérants sur des points erronés de la doctrine des anglicans, l'ecclésiologie par exemple, tolérance qui peut être et qui a été interprétée comme indifférence dogmatique donnant prise à « l'œcuménisme ». Une autre erreur de la position des orthodoxes est de croire la communion anglicane héteroclite une Église, de désirer la réunion *en corps* et de négliger ainsi les conversions individuelles.

Les relations anglo-orthodoxes se résument donc en un rapprochement purement extérieur, n'amenant pas de vraie adhésion à l'Église orthodoxe en tant que véritable Église. L'A. compare cette situation avec la rigueur de l'Église romaine qui ne laisse pas place aux équivoques et suscite par là une vague de conversions retentissantes.

K. N. — Dans le camp ennemi.

La première partie de l'article est consacré à montrer comment le pro-

vincialisme polonais est venu, lors de l'union de Brest et maintenant aussi, contrecarrer les visées universalistes et sages des Papes.

La seconde partie fait une polémique ironique avec l'évêque de Pinsk, Mgr Lozinski, auteur d'une lettre à la population orthodoxe de son diocèse (cfr. *Irénikon*, VII, 1930, 216) et d'autres personnalités catholiques. L'argumentation utilise surtout la psychologie du paysan orthodoxe.

Revue de la presse.

On continue à discuter l'affaire de la revendication des temples. La thèse orthodoxe est appuyée d'un canon de l'Église orientale d'après lequel les bâtiments ecclésiastiques appartiennent aux fidèles. Les persécutions de l'orthodoxie pourraient également être préjudiciables à la bonne cause en favorisant l'ignorance religieuse et l'accroissement des sectes.

VII, 1930, 2 *mars* (nº 9)

G. R. — Deux mondes.

L'A. oppose la lettre d'un curé orthodoxe à Mgr Lozinski, au sujet des procès ecclésiastiques, et la réponse de la curie épiscopale. D'une part ce serait le langage du cœur, brisé par l'injustice, et de l'autre, le discours impassible de la froide raison ramenant toute la situation à la lettre de la loi.

K. N. — Sur le chemin de l'erreur.

L'Union a fait du tort à l'État polonais au XVIIe s., et l'histoire se répétera si l'on persiste à vouloir détacher de force les populations orthodoxes de leur religion. Rien au contraire ne pourra autant consolider le pays qu'une politique confessionnelle libérale.

VII, 1930, 9 *mars* (nº 10)

K. N. — Les nouvelles voies de Rome.

La lettre pontificale au sujet des persécutions religieuses en Russie inaugure une nouvelle politique après l'échec de la conférence de Gênes et des voyages de Mgr d'Herbigny en Russie.

VII, 1930, 16 *mars* (nº 11).

K. N. — Quand donc ?

Nouvelle opposition de la modération romaine à l'activisme polonais. La lettre pontificale équivaut à une trêve devant l'ennemi commun tandis

que les catholiques polonais, armés d'une justice littérale, arrachent le corps à l'âme, les temples à la population orthodoxe.

Revue de presse.

Les catholiques revendiquent les temples anciennement uniates, et les uniates eux-mêmes, par l'organe du métropolite Szepticki, se déclarent étrangers à la manœuvre.

VII, 1930, 23 *mars* (nº 12).

K. N. — Le zèle destructeur.

Article traitant d'une question brûlante de l'Église orthodoxe de Pologne — la convocation d'un concile. L'opposition voudrait en faire un événement révolutionnaire remettant en question les bases constitutionnelles elles-mêmes. L'A, défend l'autocéphalie, approuvée par l'autorité des Patriarches orientaux et celle du vénérable métropolite Antoine (Chrapovickij), et se range énergiquement du côté de la hiérarchie constituée ; elle seule peut rendre le concile légitime et efficace, le Christ lui ayant confié la sauvegarde de la foi. Les doctrines subversives se réclament du concile panrusse de 1917-18. Celui-ci, en effet, a proclamé la libération de l'Église du joug gouvernemental,mais pour l'abandonner aussitôt à la démagogie des laïcs. Le patriarcat institué n'a été qu'un simulacre de monarchie ecclésiastique, n'ayant rien de commun avec le patriarcat historique. Ce n'est donc pas sur cet exemple qu'il faut s'orienter, mais plutôt revenir aux conceptions traditionnelles.

VII, 1930, 30 *mars* (nº 13).

Higoumène Séraphim.— La colonne de l'orthodoxie contemporaine.

La maladie grave du patriarche Damien de Jérusalem, « mère des Églises », inspire à l'A. quelques lignes de respectueuse sympathie. Inébranlable dans son orthodoxie, le patriarche Damien arrête le patriarche Tichon dans sa funeste tentative d'introduction du nouveau style dans le calendrier ecclésiastique russe. Parmi d'autres mérites du vénérable prélat sont citées sa foi en la sainteté de feu l'empereur Nicolas II, et sa généreuse aide aux religieux russes de Terre sainte.

VII, 1930, 6 *avril.* (nº 14).

Benefaktov. — A propos de l'article du Protopresbytre Teodorovič.

Le vrai danger est le démocratisme conciliaire inspiré par le protestan-

tisme, il est en train de ruiner l'orthodoxie pour en faire une « conciliodoxie ». En effet, l'admission au concile de laïcs, avec voix décisive, les ferait juges des évêques. Ceux-ci ne conserveraient plus de leur trois pouvoirs que celui d'ordre. L'A. exhorte de revenir à l'ecclésiologie traditionnelle des premiers siècles.

VII, 1930, 13 *avril* (nº 15).

J. Gardner. — Le sens mystique des matines du samedi saint.

La cérémonie de l'épitaphion du samedi saint, d'origine plus moderne, a attiré l'attention des fidèles et leur a fait croire que l'office commémorait l'enterrement du Christ.

En réalité, cet événement constitue le sujet des vêpres du vendredi saint, tandis que l'étude des hymes du samedi et des commentaires anciens met en lumière l'idée de l'attente de la résurrection devant le tombeau scellé. « Comme il est important de pénétrer dans les chants eux-mêmes avec lesquels l'Église, enseignée par l'Esprit-Saint, nous conduit sur le chemin de la contemplation du grand mystère de Dieu et nous en fait participants ! Gloire à notre Dieu ».

Revue de la Presse.

Une lettre du Japon vient apporter; au sujet des procès ecclésiastiques, de nouvelles diatribes contre le St. Siège auquel le Christ pourrait reprocher, comme à Pierre; des pensées terrestres. Au Japon les orthodoxes seraient en bonnes relations avec toutes les autres confessions, à l'exclusion des catholiques, qu'on s'abstiendrait même de saluer.

VII, 1930, 27 *avril* (nº 17).

Appel en faveur des prisonniers de Solovki.

Le métropolite Denys se souvient des malheureux à l'occasion de la joie pascale et demande aux orthodoxes de leur faire une part dans leur charité durant la grande fête.

A. Damaskin. — La laure de l'Assomption de Počaev. (*suite et fin*).

Devant le danger catholique, le *locum tenens* de la célèbre laure en retrace l'histoire. Le point central du récit, quoique l'A. semble dire le contraire, apparaît la période uniate du XVIIIe s. brossée en sinistre tableau. Les Basiliens s'introduisent de force dans le monastère et y amènent des coutumes inouïes jusqu'alors : la viande est permise ; on jeûne le samedi ; les carêmes orientaux sont modelés sur ceux de l'Église latine ; on

établit des autels ouverts et la pratique des messes basses ; les reliques de S. Job, un des réformateurs de la laure, sont soustraites à la vénération des fidèles. Les uniates ne parviennent pas à s'opposer au culte de l'image miraculeuse de la Sainte Vierge et sont même obligés de la couronner.

Enfin en 1831, l'âge d'or revient. Les Basiliens, chassés du monastère, en détruisent les archives et beaucoup de trésors. Les autorités orthodoxes sont accueillies à bras ouverts par la population. Le reste de l'article commémore avec reconnaissance les dons luxueux qui sont depuis lors venus enrichir la forteresse de l'orthodoxie en Pologne, où se passent des scènes d'enthousiasme religieux que l'A. n'a vu nulle part chez les catholiques, à l'exception toutefois du pélerinage de Czenstochowa.

K. N. — Sur le chemin de l'erreur.

Les persécutions de l'orthodoxie ont toujours été funestes à la Pologne.

Revue de la presse.

Nouvelle opposition du catholicisme de Rome au catholicisme polonais. A Rome on condamne le principe nationaliste dans les missions et c'est le nationalisme qui guide les catholiques polonais. C'est ceux-ci qui ont d'ailleurs tué l'union au XVIe siècle.

Benefaktov. — Les inquisiteurs contemporains.

Continuation de la discussion au sujet de la participation des laïcs au futur concile de l'Église orthodoxe de Pologne. Les libéralisants s'arrogent tout gratuitement une prétendue autorité et accusent avec désinvolture leurs adversaires de manquer de charité.

J. Peretruchin. — Sur la voie ferme.

Mêmes préoccupations que plus haut. La similitude de l'Église orthodoxe de Pologne avec l'ancienne Église russe impériale, que les adversaires du régime actuel veulent combattre au futur concile, n'est qu'extérieure. Les libéraux sont-ils encore orthodoxes et ne sont-ce pas plutôt des ennemis cachés qui veulent saper l'orthodoxie ?

VII, 1930, 4 *mai*. (nº 18).

G. Grabbe. — La vraie sobornost. (*suite et fin*).

Le terme *sobornaia* (catholique) du symbole rend excellemment l'original grec signifiant universalité tant dans l'espace et le temps, que dans la doctrine, par opposition au particularisme hérétique (ceci contre les détracteurs catholiques du terme qui n'en auraient guère compris le sens

subtil : Gagarin, P. Deubner). La doctrine orthodoxe n'est pas confiée à une hiérarchie enseignante mais au peuple des fidèles, parce que l'infaillibilité est inséparable de la sainteté. La vérité se manifeste d'elle-même, elle est « faite des jugements dictés à chaque chrétien par sa propre conscience », respectueuse de la tradition apostolique. Toute autorité en matière de foi est une simplification pratique (telle serait l'ecclésiologie catholique) de la complexité vivante, la suppression du devoir inaliénable de chaque chrétien de juger sa croyance. La suppression du pouvoir dogmatique de la hiérarchie, étant faite et pour éviter les menées subversives des libéraux en vue du concile en Pologne, M. G. revendique pour la hiérarchie, en empruntant toujours fidèlement la voie de Chomjakov, le pouvoir gouvernemental et s'oppose à l'admission des laïcs au concile pour les empêcher de devenir juges des évêques.

L'A. désire garder le juste milieu entre les conceptions autoritaire et libérale de l'Église et déclare se séparer du modernisme de l'Académie théologique de Paris. Serait-ce à cause d'un manque de subtilité de notre part ou par suite de l'exiguité de l'exposé, mais il nous est difficile de percevoir la différence essentielle de l'ecclésiologie *ad mentem Chomjakovi* de l'A. de celle du P. Bulgakov.

VII, 1930, 18 *mai* (nº 20).

K. N. — Sur le seuil d'une porte ouverte.

L'A. commente toujours encore les relations entre le catholicisme et l'orthodoxie. Contre un historien polonais, il désire démontrer la réalité historique des persécutions de la population orthodoxe qu'on forçait d'obéir à une hiérarchie uniate. Et actuellement les terres orientales de la Pologne sont à nouveau déclarées domaine des missions ; « rien d'autre n'en a jusqu'à présent résulté que des faits hideux, l'implantation frauduleuse de l'Union et des scandales ». Glanons quelques phrases caractéristiques des convictions « monotones » de K. N. « L'Église orthodoxe comprenait et comprend que le catholicisme est son ennemi mortel, mais jamais elle ne fut elle-même ennemie du catholicisme », « l'orthodoxie est moins une religion qu'un état d'âme », tel aurait été le christianisme des Apôtres qui ne connaissait pas de dogmes mais seulement la vie avec le Christ.

VII, 1930, 25 *mai* (nº 21).

G. R. — La réponse d'un prêtre orthodoxe à l'évêque Lozinskij.

L'A. publie une seconde lettre du curé orthodoxe Želĕsnjakovič à Mgr Lozinski (cfr. supra nº 9), pour montrer avec évidence quel est le côté animé de sentiments chrétiens. Le P. Z. exprime d'abord l'injure ressentie devant

le message d'un évêque catholique à des fidèles orthodoxes lesquels ne lui sont pas soumis. Ne serait-ce pas là le sentiment des catholiques, si un évêque orthodoxe se permettait la même indélicatesse ? L'impuissance de l'Église orthodoxe en Pologne n'est pas une raison suffisante pour permettre cette injure. Les orthodoxes sont convaincus de la vérité de leur Eglise autant que les catholiques, ils ne s'en livrent pas plus pour cela à un prosélytisme déréglé et ne monopolisent pas non plus le salut pour eux-mêmes. Suivent des considérations entre l'esprit et la lettre de la loi, et la lettre finit en affirmant que le rapprochement n'est pas possible tant que S. Josaphat reste canonisé dans l'Église catholique. Aucune réponse n'aurait suivi. G. R. trouve le silence naturel devant la force péremptoire des arguments et doute même que le clergé catholique ait pu en comprendre la véritable portée, car « ... la soumission au souverain temporel, Pape de Rome, est pour lui l'alpha et l'omega de la foi, dérobant à ses yeux toute la profondeur et la beauté de la piété chrétienne ».

Nous répétons ces assertions à titre de curiosité documentaire. Elle détruira les illusions de ceux qui pourraient croire que les chrétiens séparés ne se refusent plus entre eux la dignité de chrétien et l'estime due à un honnête homme.

N. Kulakov. — La nouvelle école.

S. Jean le Théologien (l'Évangéliste) est le patron de l'école qui formera des orthodoxes doux, joyeux et humbles.

VII, 1930, 1 *juin* (nº 22 .

K. N. — Sur le seuil d'une porte ouverte.

Nouveaux commentaires sur les relations des catholiques et des orthodoxes. La Pologne n'a guère d'intérêt à persécuter l'orthodoxie *universelle*. Cependant (et nous y voyons une contradiction à ce qui précède) tout effort pour lui arracher la culture russe et lui imposer la culture latine est voué à l'échec. On ne retourne pas en arrière dans l'histoire. Les tentatives contemporaines d'union sont démoralisantes, « l'union, qui signifie principe de concorde et d'amour, devient dans les conditions de notre époque, de notre vie, un élément de confusion et de désordre ».

L'ancienne Union visait dans son action la hiérarchie, la nouvelle s'efforce, en désespoir de cause, de toucher le simple peuple. L'A. oppose cette position à l'attitude irénique du professeur M. Zdiechowski qui désire ardemment l'union dans le sens le plus vraiment catholique, sans croire pour cela à l'efficacité de la contrainte. « La conversation profonde, riche et importante du prince G. Trubeckoj (décédé en janvier dernier, C. L.) avec le professeur M. Zdiechowski, de deux hommes de foi différente mais unis dans la compréhension de l'esprit chrétien et dans le

respect de la culture, de deux hommes conscients de la grande valeur de l'Église à notre époque, cette conversation est interrompue par le catholicisme militant qui attaque avec ténacité l'Église orthodoxe et son peuple. »

Il nous est impossible de nuancer les expressions de K. N. vraisemblablement exagérées et violentes ; cependant son opposition des deux méthodes, (est-elle concrétement justifiée par les faits ?) ne peut qu'éveiller en théorie de vives sympathies.

Revue de la presse.

Nouvelles affirmations, basées sur l'histoire, de l'antagonisme du catholicisme aux intérêts nationaux de la Pologne.

VII, 1930, 8 *juin*, (nº 23).

K. N. — Le chemin de la vérité et de l'amour.

Le rescrit du gouvernement polonais au métropolite Denys, pour la convocation d'un concile, est l'inauguration d'une nouvelle politique pacifique envers l'Église orthodoxe.

VII, 1930, 15 *juin* (24-25).

Revue de la presse.

Le V. Č. récolte avec satisfaction les écrits de journalistes polonais décriant les nouveaux procédés *russophiles* de l'Union (rit oriental), qui attiseraient les sentiments antipolonais des minorités. D'un autre côté l'Union est souvent décriée pour la qualité morale de ses protagonistes. « D'elle-même la nouvelle Union, indépendamment de ses propriétés nationales, apparaît comme une sorte de monstre moral *sui generis*, de tout côté repoussant,aussi bien du point de vue de ses propagandistes cherchés parmi les déchets du clergé orthodoxe, que de celui de ses méthodes faites d'hypocrisie, de mensonge et de feinte ». C'est en un mot une « imitation de l'orthodoxie » pour tromper les simples. L'A. s'indigne surtout de ce que les autorités ecclésiastiques catholiques, tout en poursuivant les apostats du catholicisme pour port de la soutane, se permettent de « costumer » leurs missionnaires en prêtres orthodoxes.

VII, 1930, 29 *juin* (nº 26).

Vladimir Kulakov. — Les béatitudes évangéliques.

Ce sont les vraies voies pour atteindre le bonheur sur terre, la possession de Dieu en son cœur, et la béatitude dans la vie future ineffable.

VII, 1930, 6 *juillet* (nº 28).

K. N. — Les yeux fermés.

Le farouche polémiste saisit un procès entre l'évêché de Pinsk et un marchand juif pour signaler de nouveau le danger du catholicisme militant pour les intérêts nationaux de la Pologne.

VII, 1930, 20 *juillet* (nº 30)

Semen Vitjazevskij. — Le danger de l'Union.

Ces lignes sont destinées à signaler aux orthodoxes les dangers de l'Union, stade provisoire et trompeur pour amener à la latinisation intégrale de l'orthodoxie. L'A. cite des exemples. Nous en citons certains à notre tour, en lui laissant la responsabilité de leur exactitude. Ainsi, depuis une trentaine d'années, les uniates de Galicie fêteraient de moins en moins *le voile de la sainte Vierge* (1er octobre) pour porter leur dévotion sur la fête du Sacré-Cœur « étrangère au rit oriental » ; on distribuerait la communion sous une seule espèce en dehors de la messe et même pendant ; beaucoup de fêtes de saints moines de Kiev, anciennement observées, auraient été supprimées.

Revue de la presse.

Réponse à un article du P. Urban, S. J., voulant expliquer les doléances fastidieuses de l'orthodoxie polonaise par la perte de sa situation anciennement *privilégiée*. Ce serait le catholicisme qui jouirait maintenant de privilèges indus en Pologne au lieu d'un primat d'honneur, naturel en pays catholique, et qui se livrerait à un fanatisme farouche envers l'orthodoxie.

VII, 1930, 27 *juillet* (nº 31).

Revue de la presse.

Toujours à propos de l'article du P. Urban, on affirme que l'orthodoxie polonaise ne proteste guère contre la liberté de conscience qui permet une propagande uniate au milieu des populations orthodoxes. « Nous protestons contre l'attitude indigne et odieuse de l'Église catholique envers l'orthodoxie, contre les duperies et les contraintes de la propagande catholique, contre l'humiliation du nom de chrétien. Cette propagande est opposée à la propagande orthodoxe irréprochable en Subcarpathie et Galicie. Les orthodoxes auraient cependant tout autant de droit de réclamer des temples anciennement orthodoxes, la cathédrale de Lvov par exemple. A lire ces lignes on s'étonne que l'A. n'aperçoive pas lui-même

qu' à noircir en gros tout ce qui est catholique, il infirme ses propres arguments.

VII, 1930, 3 *août* (nº 32).

Revue de la presse. — Les suites inévitables.

La propagande (le V. Č. fait une réserve sur l'appropriation de ce terme civilisé à son objet) de l'Union chez les orthodoxes était, jusqu'à présent; aux mains du clergé polonais. Les autorités romaines auraient décidé un changement de tactique devant les piètres résultats : le nouvel évêque de rite slave, Mgr Bučys, est lithuanien. La presse nationaliste polonaise a manifesté son mécontentement. Le V. Č. croit pouvoir en renforcer sa thèse sur l'antipolonisme de la « Néo-union ».

VII, 1930, 10 *août* (nº 33).

Revue de la Presse.

Il s'agit de citations du *Ruskij bolos* de Lvov (organe russophile) qui envisagent les destinées éventuelles du catholicisme en Russie. Il y serait inacceptable à cause de son intolérance. « Dans le catholicisme contemporain il y a trop peu de christianisme et trop de politique, pour qu'il puisse avoir du succès en Russie. En outre, quoique l'orthodoxie cède devant le catholicisme quant à son organisation, elle le dépasse infiniment quant à la culture spirituelle. Il n'est donc pas permis de douter que l'orthodoxie résistera à la concurrence catholique ». Le catholicisme ne sera digne d'entrer en compétition avec l'orthodoxie qu'après s'être purifié et régénéré.

La compréhension et les bons rapports, sans même parler d'amitié, sont encore lointains entre orthodoxes et catholiques dans les régions de leur inimitié séculaire

---

VII, 1930, 17 *août* (nº 34).

D'où cela vient-il ?

Le 26 juin dernier, le métropolite Serge a adressé une lettre au métropolite Denys, à l'occasion du concile, pour demander à l'Église orthodoxe de Pologne de renoncer à son autocéphalie usurpée. Le V. Č. venge la légitimité de l'autocéphalie reconnue par les patriarches orientaux, ainsi que l'honneur de la hiérarchie accusée d'ambition et de servilité envers le gouvernement polonais. On rétorque l'argument en mettant en doute la canonicité du pouvoir de Mgr Serge et en l'accusant de perfidie à vouloir semer la zizanie dans l'Église orthodoxe de Pologne.

Revue de la presse.

Relevons-y un curieux passage de la lettre du métropolite Serge : la hiérarchie orthodoxe de Pologne court le danger, après sa séparation de l'Église-mère, de tomber dans le chemin de Rome.

VII, 1930, 27 *août* (nº 35).

Un appel du métropolite Denys en faveur des monastères russes de l'Athos. La collecte se fera le 1er octobre, fête du voile de la sainte Vierge, dont l'Athos est le domaine terrestre.

VĚSTNIK ZAPADNO-EUROPEJSKOJ EPARCHII

Le messager de l'Église russe à l'étranger.

1930, *mars* (nº 3).

Message archiépiscopal.

Voir Chronique, 1930, 78.

Discours du métropolite Euloge pour le 175e anniversaire de l'Université de Moscou.

Le métropolite Euloge insiste sur le lien qui unissait l'Université à à l'orthodoxie, et se repercutait sur toute la culture russe. Le fronton du bâtiment portait l'inscription : « la lumière du Christ illumine tous ».

S. Bulgakov. — Prince G. N. Trubeckoj.

« Le prince G. N. a incarné en soi une haute figure de laïc ecclésiastique dans toute la plénitude et toute la responsabilité de cette vocation ecclésiastique. » Cette vocation est difficile à définir en théologie, elle oscille entre des exrrêmes la passivité ou le démocratisme, son élément essentiel est la responsabilité inaliénable, même en faveur de la hiérarchie, mais qui n'exclut pas pour cela le respect et l'obéissance envers celle-ci.

Hiéroschymomoine A. — Le grand carême au Mont-Athos.

Le carême est l'époque propice pour méditer l'économie du salut. Notons que, tout comme le veut S. Benoît, les moines reçoivent des livres spéciaux et s'imposent avec la bénédiction du supérieur des pénitences surrérogatoires. Le moine est obligé de réciter l'office de carême à l'heure voulue, à quelque travail qu'il soit occupé. Le dernier dimanche avant la sainte quarantaine, se pratique la touchante coutume d'implorer le pardon les uns aux autres : on visite l'ossuaire, les infirmeries, le starec directeur.

Celui-ci aussi entre pour quelques moments dans la cellule de ses pénitents et leur fait parfois la grande joie de boire chez eux un peu de thé avant la rigueur du jeûne. L'absolution sacramentelle est donnée à tous les pénitents par le supérieur, après leur confession aux directeurs respectifs. L'A. regrette que dans les monastères de Russie les traditions et austérités athonites ne se soient pas conservées aussi pures. La lettre finit par un impressionnant « Sauve-toi » !

Hiéroschymomoine A. — Le dimanche des rameaux au Mont-Athos.

Cérémonies incomparables que l'A. ne se rappelle avoir vu nulle part ailleurs au cours de ses pèlerinages.

M. Kurdjumov. — Les déracinés. (*suite et fin*).

L'A. continue (cfr. *Irénikon*, VII, 1930, 219) à opposer l'Église orthodoxe de Russie et celle de l'émigration : d'un côté, c'est l'union dans l'idéal du martyr et la vraie tradition ; de l'autre, prétentions à l'authenticité et désunion des cœurs dans une union matérielle.

1930, *avril* (nº 4).

Evêque Benjamin. — Pâques la belle.

La joie de Pâques, l'avant-goût de la vie éternelle, « un état enfantin et paradisiaque », se traduit en tout : l'âme et le corps exultent (l'A. ressent cette jubilation rien qu'à écrire l'article), le temple ruisselle de lumières et de couleurs rayonnantes, la musique est dans un rythme saccadé et rapide, sautillant, au détriment même des paroles, mais ce n'est pas elles qui importent alors. Il ne faut gâter la joie de personne dans cette nuit bénie et laisser chacun se réjouir de la façon qui lui convient le mieux.

V. Perovskij. — Pour le saint jour de Pâques.

Satisfaction devant la célébration commune, en 1930, de la fête de Pâques dans le monde chrétien désuni, et désir que cela devienne la règle. A cette fin sont proposées différentes combinaisons.

P. Kovalevskij. — L'Eglise orthodoxe du Japon.

La ferveur des orthodoxes japonais en a poussé un grand nombre à sacrifier leurs dernières ressources pour la reconstruction de leur cathédrale. (cfr. Chronique, 1930, 87).

1930, *mai* (nº 5).

Le buts de la presse ecclésiastique.

On désire améliorer *Le Messager*, composé jusqu'à présent d'une façon quelque peu hybride — chronique officielle et articles d'occasion, — et ceci en le dotant d'études systématiques sur les Églises chrétiennes d'Occident (l'Église catholique surtout, qui tâche par son organisation « quasi étatique », d'accaparer la foi du peuple russe), et d'une bibliographie.

Les discours du sénateur V. V. Bogdanovič.

Discours prononcé, le 12 mars dernier, à la diète polonaise pour flétrir la façon indigne dont l'Église orthodoxe est traitée en Pologne. Le brusque dénouement — les de procès revendication des temples orthodoxes, — est préférable à une paix factice ; toutefois cette persécution est pire que celle d'U. R. S. S., le nombre de temples orthodoxes fermés y étant de 20 % au lieu de 40 % en Pologne. Une telle situation rend bien délicate pour celle-ci toute adhésion aux protestations mondiales.

1930, *juin-juillet* (nº 6-7).

Prince Putjatin. — L'icone de Notre-Dame de Vladimir.

L'A. voudrait par ces lignes ranimer des traditions religieuses nationales qui se perdent.

E. Kovalevskij. — Le pouvoir des évêques et la Sobornost.

Conférence faite à la *confraternité de Photius*, à l'occasion du douzième anniversaire de l'élection du patriarche Tichon. Le conférencier veut compléter la *sobornost* (une des propriétés de l'Église) par celle d'apostolicité qui inclut le pouvoir des évêques. Un évêque, pour être vrai, doit posséder les mêmes marques que l'Église : l'unité, la sainteté, la catholicité. Les évêques de l'Église catholique romaine n'auraient pas l'intégrité du pouvoir, car la catholicité leur manque (l'union avec les évêques orientaux ; nous ne commentons pas ce jugement qui se recommande assez par lui-même),ces évêques de la hiérarchie de Karlov y manqueraient d'unité, n'ayant pas de peuple fidèle. C'est à cette marque que (vu son importance apologétique en l'occurrence) M. K. s'arrête. L'unité c'est l'union de l'évêque avec son Église (époux et épouse) basée sur la confiance réciproque, sur une vraie foi. (Et l'A. donne une idée singulière de sa pistologie : « La vraie foi est quand il n'existe pas de données externes suffisantes, pour croire »). Tels furent les grands évêques : Marc d'Ephèse et le patriarche Tichon proclamé confesseur par l'Orient *sobornyj*.

T. A. — **La vie spirituelle de l'émigration vue par une revue polonaise.**

Commentaire sur un article polonais de M. U. Vilinskij. Les jugements de T. A. sur le catholicisme russe répètent les vieux refrains qui se contentent de voir les laides apparences humaines, hélas, parfois réelles, et ne veulent pas les dépasser pour atteindre une atmosphère plus sereine. « L'A. passe ensuite à la question du catholicisme russe, la question la plus douloureuse de la propagande romaine qui ne permettra jamais de bonne entente entre Rome et l'Église orthodoxe ». L'Union serait une quadrature du cercle et ne ferait qu'éveiller la haine la plus tenace chez le peuple russe, « que Rome a toujours envisagé comme un morceau succulent, bon à prendre tantôt par la force et tantôt, quand cela devient impossible, par la flatterie. »

L'Alsace. (*à suivre.*)

CERKOVNYJA VĚDOMOSTI.

VIII, 1929, *juillet-décembre* (176-187).

Message du Président du synode de l'étranger, Antoine, métropolite de Kiev et de Galič, à la population orthodoxe de l'Extrême Orient.

A l'occasion de l'incursion bolchévique en Mandchourie, le métropolite Antoine invite les orthodoxes à ne pas épargner leur vie pour le salut de la patrie et de la foi.

Lettre de l'archevêque (actuellement métropolite) Antoine à un prêtre sur l'apprentissage de la prière.

Un pénitent se plaint à l'Archevêque d'avoir perdu tout goût sensible à la prière. La réponse recommande de ne point s'en troubler, car « Dieu rejette ceux seulement qui le rejettent eux-mêmes, » la souffrance causée par une sécheresse spirituelle est déjà un bon signe. La sécheresse peut être une tentation permise par Dieu ou bien la conséquence d'une faute réelle de l'homme : péché oublié ou disposition mauvaise acceptée dans l'âme. Il ne faut pas combattre la sécheresse en forçant le sentiment, mais en accomplissant de bonnes œuvres : pèlerinages, aumône, mais surtout bonne confession.

Sermon du protopresbytre S. Orlov, recteur de l'Église orthodoxe russe de Genève, le jour de la Saint-Nicolas, 6-19 décembre 1924.

Nicolas, comme l'indique son nom, a *vaincu* à travers les temps les peu-

ples orthodoxes par la force de son amour. Le peuple russe garde un profond respect pour un tel amour, sans pouvoir toujours le réaliser lui-même ; ce n'est pas parfait, mais déjà quelque chose ; en effet quel âge d'or s'établirait sur terre si tout le monde était animé du même sentiment.

IX, 1930, *janvier* (188-189).

Métropolite Antoine. — La nouvelle glorification nationale du saint prince Vladimir, l'égal des Apôtres.

Le culte de saint Vladimir s'est développé en Russie de haut en bas, car le simple peuple ne voyait rien d'extraordinaire à cette vie modeste et aimante, fréquemment observée d'ailleurs dans le milieu populaire, et se laissait plutôt fasciner par les grands exploits de martyrs. A l'heure présente, quand le champ social demande un intense labeur chrétien, il est tout indiqué de raviver le modèle du pieux prince.

M. B. — L'Église et la politique.

L'A. voudrait prouver que la position du métropolite Antoine envers Moscou est la bonne. Supposer que le patriarche Tichon aurait pu agir autrement équivaut à en injurier la sainte mémoire.

Les mérites du métropolite Euloge envers le catholicisme.

L'article polonais de M. V. Vilinskij, dont nous donnons plus haut une appréciation dans le camp « eulogien », donne l'occasion à l'organe de Mgr Antoine d'ironiser sur les relations amicales du métropolite Euloge avec les hétérodoxes, et les catholiques entre autres. Rapports du *Mouvement* des étudiants russes avec Amay(?), Olmuc ; les cours d'hagiographie catholique de M. Maritain à un auditoire orthodoxe de Paris.

IX, 1930, *mars* (190-191).

Le salut pascal du Président du Synode de l'Eglise orthodoxe russe à l'étranger, au troupeau orthodoxe russe en exil.

Page qui appelle les fidèles à s'adonner à la joie pascale, prémices de la vie éternelle, et non à la gourmandise.

Prône de S. G. l'évêque Séraphim.

L'administrateur des paroisses orthodoxes russes en Bulgarie expose, à l'occasion d'une vêture, le point de vue orthodoxe sur la virginité, à qui

est donnée la contemplation des mystères divins. « La Russie était appelée sainte parce qu'elle avait pour fondement spirituel principal une quantité innombrable de monastères et qu'elle vivait sous la direction de saints moines. » L'évêque rappela la prophétie du Zosime de Dostoevskij, que le salut de la Russie viendra des monastères. L'allocution, après avoir montré la beauté de la « similitude angélique », en trace pour finir les aspérités.

Un propagandiste du nouveau style russe.

On raconte une curieuse histoire dans une lettre du Mont-Athos adressée au métropolite Antoine. Un émissaire du patriarcat roumain visite le *skit* moldave de la Sainte montagne et y recommande le nouveau style. Les moines saisissent l'hôte importun, lui tondent les cheveux et la barbe (marque d'ignominie) et le renvoient hors du monastère en habits laïcs. Une seconde tentative éventuelle de perversion sera suivie de l'anathème au patriarche Miron.

IX, 1930, 1 *avril* (192).

Métropolite Antoine. — Mes brefs souvenirs sur la personne de Sa Sainteté le patriarche Démétrius.

Le métropolite Antoine trace un sympathique portrait du défunt Patriarche de Serbie, fait de modestie, de justice et de vigilance pour la pureté des canons orthodoxes (opposition au deuxième mariage des prêtres, au mariage des jeunes moines, au nouveau calendrier et au calcul grégorien de Pâques.).

N. Jastrebov. — Souvenirs sur Jean de Cronstadt.

Notes prises sur le vif par un témoin immédiat du célèbre thaumaturge. On lit avec intérêt des anecdotes pittoresques et souvent édifiantes.

IX, 1930, 15 avril (193).

Hiéromoine Jean (Maximovič).

Lignes dédiées au nouveau patriarche serbe Mgr Barnabé qui fut pendant la Grande guerre l'hôte du métropolite Antoine, alors archevêque de Charkov.

IX, 1930, *mai* (194-195).

Message du métropolite Antoine aux Russes de Russie et de l'émigration.

L'exemple des Machabées doit montrer aux vrais Russes le chemin du martyre pour le salut de la patrie et de la foi. L'A. a dû lui-même quitter le champ d'honneur (en Russie) contre son gré, contraint à l'exil par les bandes ukrainiennes de Petljura.

L'arrivée de Sa Sainteté le patriarche Barnabé à Karlovcy.

Nous glanons quelques détails sur la participation des catholiques à la joie de leurs frères orthodoxes. L'Église catholique s'associa à la sonnerie des cloches. Le Patriarche pénètra dans le temple et fut complimenté par le Curé. Dans sa réponse le chef de l'Église orthodoxe de Serbie exprima son amour pour tous les Yougoslaves et commenta le travail commun du clergé catholique et orthodoxe : le service dévoué de Dieu.

CHLĔB NELESNYI.

Cette petite revue sympathique, dont les lignes respirent souvent l'atmophère, qualités et lacunes, de la Russie populaire et croyante, est éditée par l'unique monastère russe de l'émigration, Notre-Dame de Kazan à Charbin (Chine), de l'obédience de Karlovcy. L'archimandrite Juvénal, rédacteur, se propose de soutenir l'esprit orthodoxe et national traditionnel parmi les populations russes d'Extrême Orient. Le programme comprend des commentaires sur l'évangile et les épitres, des vies de Saints, des fragments patristiques tirés de la *Philocalie*, des articles de caractère missionnaire, une page pour enfants.

Nous sommes heureux d'échanger notre revue avec celle du monastère de Charbin : il en naîtra, espérons-le, de la compréhension mutuelle et de la sympathie.

IV, 1929, *décembre* (n° 12).

Jusqu'à quand, ô Seigneur ?

Pages documentées dédiées à la tragique incursion des bolchévistes en Mandchourie. On demande des protestations et la reproduction de l'article.

V, 1930, *janvier* (n° 1).

Notes d'un missionnaire.

Polémique avec les Vieux-Ritualistes au sujet de la constitution illicite de leur hiérarchie.

Ap. Ponomarev. — Le triomphe de l'orthodoxie au Japon.

Lignes d'un témoin de la consécration de la cathédrale orthodoxe de Tokio (cfr. Chronique 1930, 87).

Un évêque anglican présent a déclaré n'avoir jamais éprouvé la présence divine avec plus de force.

V, 1930, *février*, (nº 2).

La rencontre (Purification de la sainte Vierge).

L'article établit, contre les sectes, la nécessité des rites pour la sanctification de l'homme.

Notes d'un missionnaire.

Commentaire sur la déclaration du métropolite Serge et de son synode au sujet des Vieux-Ritualistes. (Cfr. *Irénikon*. Chronique, 1929, 75). Le document a raison de prévoir l'abolition des censures édictées contre la mauvaise volonté des schismatiques, mais le tort de Mgr Serge est de l'étendre à tous les Vieux-Ritualistes, au lieu de la réserver aux hommes de bonne volonté seulement.

V, 1930, *mars* (nº 3).

Conseils pour la confession.

On expose les moyens classiques pour faire une bonne confession et éviter les scrupules.

De l'accession aux saints mystères.

Une préparation indigne amène un jugement terrible.

Le bienfait salutaire de la méditation des souffrances et de la mort du Seigneur.

Cette méditation est très efficace pour acquérir l'amour du Christ. La liturgie orthodoxe commémore la passion du Sauveur tous les mercredis et vendredis de l'année.

Les menteurs.

Article dirigé contre les sectes qui enseignent la facilité du salut (« Crois que tu seras sauvé, cela suffit ») et l'inutilité des sacrements.

V, 1930, *avril* (nº 4).

I. Galachov. — La vérité de la Résurrection.

L'A. désire prouver l'historicité de la Résurrection pour donner un fondement raisonnable à la joie pascale et aider ceux qui admirent la doctrine du Christ, sans pouvoir croire au fait central de sa vie terrestre.

La Pâque dans l'ancienne Moscou.

Parmi les réjouissances religieuses de la cour du très pieux et du « très paisible » tsar Alexis Michaïlovič, notons la coutume de visiter prisons et hôpitaux et de proclamer l'amnistie.

La victoire sur la mort, le péché et l'enfer.

Une phrase semble être significative par sa doctrine : « Même aux âmes des pécheurs qui ont fait retour à Dieu avant de quitter cette vie, mais n'ont pas eu le temps de porter des fruits convenables de pénitence, est concédée la faculté de se libérer de l'enfer, où elles ne sont pas introduites, et d'être reçues dans les habitations célestes. »

La fête sereine de la Résurrection du Christ.

Il ne faut pas se limiter à une joie égoïste, sentimentale et profane, mais vouloir réjouir le prochain.

Vox populi — vox Dei.

Il y a un mouvement parmi les orthodoxes de Serbie pour la canonisation de feu l'empereur Nicolas II. Des prodiges sont rapportés. Le Patriarche et synode de Serbie se montrent très prudents.

V, 1930, *mai* (n° 5).

La Rédaction publie, en réponse au mouvement populaire pour la canonisation de Nicolas II, le manifeste impérial de 1913 (trois cents ans de la maison Romanoff) afin de rappeler la sainte mémoire du monarque.

V, 1930, *juin* (n° 6).

Jean de Cronstadt. — Pouvons-nous imiter les Saints ?

Réédition d'un sermon du célèbre thaumaturge. Il y retrace la destinée magnifique du chrétien que la grâce de Dieu permet de réaliser.

L. Vratskij. — Aux questionneurs.

L'A. veut démontrer l'institution divine, pour les prêtres orthodoxes, du port des cheveux longs et de l'habit clérical, que certains novateurs

voudraient faire disparaître. Un prêtre ne doit jamais cacher sa dignité pour ne pas mettre le flambeau sous le boisseau.

V; 1930, *août* (nº 8).

Transfiguration du Seigneur.

Le Thabor actuel se trouve dans le temple, les sacrements, la contemplation. Les anciens Pères sont parvenus à contempler la lumière du Thabor; leurs indignes héritiers doivent tendre au moins à une transfiguration de l'esprit.

N. Voznesenskij. — Lettre ouverte.

Réponse à un article impertinent tâchant de ridiculiser le culte « moujik » de S. Nicolas en Russie, culte qui se serait uniquement développé à cause de la légendaire origine paysanne du Saint. L'A. explique les vraies raisons de cette dévotion, qui admire dans le pontife la fermeté de la foi, l'amour du prochain et des offensés surtout, la miséricorde se continuant encore maintenant dans de nombreux miracles. La biographie tendancieuse a dénaturé la grande figure. Le P. V. tient à tous les détails de la *Vie* traditionnelle et exige une réparation de la part de l'irrespectueux journaliste.

V, 1930, *septembre* (nº 9).

Appel de l'archimandrite Juvénal pour réunir les fonds nécessaires à l'achèvement de l'hôpital du monastère, destiné à recueillir les vieux moines malades qui sont nombreux et aussi des laïcs pauvres. Le bâtiment possédera une chapelle dédiée à Saint Pantaléon, le Guérisseur.

Marguerite K. — Pensées sur l'orthodoxie.

L'A. dans un élan d'amour pour sa foi tâche de définir l'orthodoxie, qui est attaquée de toutes parts et reste silencieuse comme le Christ devant Pilate. C'est d'abord l'humilité. « Ce sentiment humble fait défaut au catholique aussi bien qu'au protestant », les chrétiens occidentaux ont choisi la voie de l'orgueil, de la culture séculière. Les orthodoxes, sans organisation et sans culture, réalisent pourtant la culture supérieure de l'esprit qui se traduit dans le lien d'amour. L'orthodoxie, comme toute perfection, est un moteur immobile, elle attire et se défend sans recourir à des mesures terrestres : « Les orthodoxes sont tout à fait étrangers à la pratique catholique qui admet de capturer de nouveaux convertis avec les moyens de la diplomatie et de la propagande. » L'A. arrive ensuite à caractériser la piété russe par la contemplation, l'humilité, la joie dans le Seigneur, le besoin du sentiment religieux et l'espoir du royaume des

cieux. Cette piété se satisfait surtout dans le temple où « souffle l'Esprit » (symbolisme de l'encensement). On est un peu las des continuelles oppositions, présentées comme irréductibles, entre les sensibilités religieuses de l'Orient idéalisé et de l'Occident défiguré, *sensibilités* plutôt que croyances, et qui devraient, réduites à leurs véritables propositions, enrichir l'humanité de l'Église au lieu de la désunir.

*** KITEŽ.**

IV, 1930, *janvier-mars* (n° 1).

La lettre du Pape Pie XI.

L'appel et la réponse.

Revue du mouvement des protestations mondiales contre les persécutions religieuses en Russie.

A. Vissarionov. — L'ordre de S. Benoît de Nursie.

L'A. donne quelques aperçus prestes de l'ordre bénédictin en appuyant sur le christocentrisme de la spiritualité de S. Benoît.

Adresse aux théologiens orthodoxes.

Le sixième congrès de Velehrad sera consacré à l'étude historique et canonique des conciles œcuméniques. Les organisateurs ont cru bon de demander l'avis de théologiens orthodoxes en leur soumettant un questionnaire qui contient les sujets, les plus controversés. Les périodiques orthodoxes ont refusé la publication du document, qui reçoit l'hospitalité de *Kitež*.

IV, 1930, *avril-juin* (n° 2).

V. Vilinskij. — Le mouvement unioniste contemporain.

L'article a pour but (pourra-t-il l'atteindre dans une revue catholique ?) de dissiper les préventions des Russes orthodoxes contre l'union, que tout vrai chrétien doit désirer. L'A. ne ferme pas les yeux sur les difficultés de l'apostolat, mais n'en perd pas courage. Il met en évidence la sollicitude des Papes pour les rites et cultures de l'Orient et énumère les institutions catholiques qui travaillent au rapprochement. Tout homme de bonne volonté reconnaîtra dans le mouvement unioniste la charité sincère et la conscience de l'universalité de l'Église.

L'auréole du génie.

On compare deux génies : S. Augustin (à l'occasion de son centenaire)

et S. Thomas ; le pénitent gardant encore toujours quelque méfiance à l'égard du monde, et le tout pur chantant la gloire de Dieu dans toutes ses créatures.

*** BLAGOVÊST.** (Bonne nouvelle).

I, 1930, *janvier-mars.*

A nos amis.

L'introduction française à l'organe de l'Église catholique russe (tout au moins de celle de Paris) explique le titre : c'est la bonne nouvelle du retour à l'Église. Le programme de la revue est « l'amour de la vérité, la haine du mensonge, la charité vis-à-vis de toutes les personnes de bonne foi, unies à la fermeté de nos croyances et à l'abandon confiant entre les mains de Dieu et de l'autorité ecclésiastique. » L'instrument d'action est la prière, qui est demandée à tous les lecteurs.

L'introduction russe rappelle que le catholique russe ne doit pas renoncer à sa Patrie, que l'Église lui apprendra à aimer véritablement, ni à aucun dogme de sa foi, ni à son rite propre. La revue ne s'interdit pas la polémique, mais n'aura pas recours aux voies contraires à la charité chrétienne, la vérité se suffisant à elle-même.

Bonne année.

L'A. anonyme rappelle à quelles conditions la nouvelle année pourra devenir vraiment meilleure : la progression dans la pureté du cœur qui se mesure au degré d'obéissance à la hiérarchie ecclésiastique.

Les citations scripturaires sont faites en russe, ce qui choque un peu une oreille « traditionnelle » et coopère à teinter l'article d'une tonalité étrangère.

A. Deubner. — La traduction du mot « Καθολικήν » dans le texte slave du symbole de foi de Nicée-Constantinople.

Voir *Irénikon*, VI, 1929, 805.

G. Maklakov. — Le principe de la « Sobornost » et son application.

L'A. commence par rappeler la définition que ce terme comporte actuellement dans l'orthodoxie (universellement ?) et qui est bien éloignée de celle de Καθολική à l'époque des conciles œcuméniques: il passe ensuite à la démonstration de l'inexistence pratique de la *sobornost* dans l'Église russe ancienne et contemporaine et à l'impossibilité de jamais la réaliser, vu les divergences sur la question du concile œcuménique. En réalité la *sobornost* recouvrirait, tantôt une inféodation au pouvoir temporel ou à l'élément laïc (démocratisme), tantôt une évolution monarchique (gouverne-

ment du métropolite Serge) qui réjouit M. M. car elle rapprocherait l'orthodoxie de l'Église qui seule réalise la vraie *sobornost* — union dans l'amour.

Sans contester la valeur de certaines idées de l'article, nous en aimons moins souvent le ton et surtout nous doutons que la critique théorique et pratique de la *sobornost* moderne soit bien pertinente : les imperfections de l'organisme ecclésiastique peuvent se relever aussi dans l'histoire de l'Église catholique (ce que les polémistes orthodoxes n'ont pas manqué de faire) et le cercle vicieux de *sobornost* — vérité, vérité — *Sobornost*, ne pourra intimider quelqu'un qui se rit des grossièretés rationalistes et se prévaut de l'intuition de son intelligence purifiée par l'ascèse.

N. v. Baumgarten. — Ode de Stad, petite-nièce du pape Léon IX et belle-fille de Jaroslav le Sage.

Mise au point sur les relations de l'Occident catholique avec la Russie du XIe siècle.

Comte Bennigsen. — L'Angleterre.

L'A. décrit la désorganisation de l'Église anglicane qui n'a pas droit à ce nom.

V. Richter. — Le mouvement catholique russe en Pologne.

Après les tableaux pessimistes (pour ne pas dire plus) que le *Voskresnoe Čtenie* donne sur la situation du catholicisme de rit oriental en Pologne (voir les *Revues de presse* plus haut), agréable diversion : les meilleurs orthodoxes se convertissent au catholicisme, l'inimitié confessionnelle n'entame pas les milieux populaires, seul le fanatisme du clergé orthodoxe tâche de la provoquer. Une ombre cependant : difficultés que les catholiques de rit latin font à leurs frères de rit oriental.

L'association de prières des Russes catholiques.

Les membres réciteront des prières pour l'union et communieront à cette intention le premier vendredi du mois.

---

* WEST-OESTLICHER WEG.

III, 1930, *avril-mai* (nº 4-5).

B. Schmitt. — Von dem wahren Kampf gegen die bolschevistische Religionsverfolgung. (p. 73).

Le danger du bolchévisme est d'avoir une doctrine sociale cohérente quoique fausse dans son principe, et de tâcher de la réaliser dans le célèbre plan quinquennal, qui n'est pas nécessairement voué à l'échec ,et

dont le succès, même partiel, pourrait devenir un grand danger pour le monde civilisé.

Le christianisme, intégralement vrai et c'est sa force, doit aussi travailler, pour parer l'attaque, à améliorer les conditions sociales et économiques. Il ne faut pas attendre un saint pour se mettre à la besogne, mais chacun doit développer en lui un esprit héroïque de renoncement. Ce sera le vrai remède contre le bolchévisme, les protestations n'étant qu'un palliatif.

J. B. Aufhauser. — Der Missionsgedanke in seiner praktischen Auswirkung bei den orientalischen christlichen Sonderkirchen. (p. 81).

L'A. explique le faible développement du mouvement missionnaire des Églises orientales séparées par le tempérament oriental, moins actif, et surtout par la domination turque, qui s'étendait sur une grande partie de l'Orient chrétien et en empêchait l'apostolat, soit directement soit indirectement, en opprimant le clergé orthodoxe. La diaspora grecque en Europe et Amérique ne donne pas lieu à une vraie activité missionnaire. Ce qui s'en rapprochait le plus, furent les missions russes en Sibérie et Extrême-Orient qui cependant, elles aussi, avaient pour objet principal le ministère parmi les nationaux orthodoxes. Les missions de Chine atteignirent une certaine prospérité : 40 stations, 21 églises et chapelles, liturgie en langue chinoise, travaux scientifiques du personnel. Mais c'est au Japon que l'orthodoxie russe eut le plus fort rayonnement (clergé indigène, 45.000 Japonais orthodoxes) grâce à la personnalité extraordinaire du premier évêque, Mgr Nicolas.

L'A. espère que l'Église orientale réussira un jour à évangéliser l'Asie dont elle est parente par son tempérament contemplatif.

Die religiöse Unfreiheit in Sowjetrussland (p. 99).

Extraits de l'article de M. Timašev dont on parle à maintes reprises dans la Chronique, 1930, 48-95.

B. Schmitt. — Die Presseerklärung des Metropoliten Sergius und die kirchliche Lage in Sowjetrussland. (p. 103).

A la fin de l'article l'A. réprouve les journaux allemands qui accusent trop vite le métropolite de servilité envers le pouvoir communiste.

Litterarische Umschau. (112).

Umschau. (p. 114).

Nachtrag. (p. 118).

Lignes épiloguant sur l'étude du Dr Pusino (cfr. *Irénikon*, VII, 1930, 469). Elles voudraient que s'accroisse l'intérêt de l'opinion allemande pour la

question russe, et sont optimistes quant à l'avenir du catholicisme en Russie, devant la place que l'Église a pu se faire en Angleterre.

III, 1930, *juin* (nº 6).

E. Belensson. — Zwei Typen der Heiligkeit.

Il s'agit de S. Ignace et de Séraphim de Sarov. Sont mises d'abord en évidence les différences. Chez Ignace le Christ est roi, l'arme du Saint est le glaive évangélique, son ascèse, basée sur la souffrance, est l'action après une courte mais intense préparation ; il appuie sur le principe hiérarchique de l'Église. Chez Séraphim, le Christ est Sauveur, le rayonnement du Saint est fait de paix évangélique, son ascèse est une retraite presque aussi longue que la vie et l'élément principal en est une joie profonde, le charisme met à l'arrière-plan le principe hiérarchique.

Quant aux ressemblances, l'A. cite le culte marial, la sanctification intégrale de la vie, l'emploi des moyens les plus humbles pour obtenir la vie éternelle, la comptabilité spirituelle, l'influence énorme exercée par chacun des Saints dans son Église. L'article se termine par le souhait que les deux grandes figures sortent de leur limitation pour devenir universelles et réaliser concrètement la différence des dons dans l'unité de l'Esprit.

Peter Philippow. — Von der Pionierjugend in Sowjetrussland. (p. 135).

Metropolit Szeptycki von Lemberg ueber polnische Kirchenprozesse. (139).

Umschau. (p. 141).

III, 1930, *juillet-août*, (nº 7-8).

Alexander, Graf Saltykow. — Aus dem Schicksalsbuch der Orthodoxie. (p. 145).

L'article est un nouveau commentaire sur l'étude du Dr Pusino déjà citée (voir plus haut). L'A. se montre très satisfait de l'interprétation que M. P. donne de la religiosité du peuple russe à dominante liturgique, « le but de cette religiosité est d'expérimenter Dieu, non de le comprendre ». Cependant la vraie clé pour pénétrer le problème russe est l'opposition entre l'élément éthnique et national, « sans la compréhension de cette opposition fondamentale il est impossible de rien comprendre à l'histoire russe et surtout à celle de l'Église », laquelle n'a pas encore été écrite d'une façon approfondie. On retrouve ici l'hypothèse préférée de M. S. qui sera

développée ultérieurement. Marquons parmi les autres réserves de l'A., son opinion originale au sujet de l'inimitié russo-polonaise d'origine récente et sans notable influence, semblerait-il, sur l'anticatholicisme de l'orthodoxie russe. La Pologne pourrait donc intervenir avantageusement dans le rapprochement avec Rome.

Anastasia, Prinzessin von Georgien. — Juliane Lazarewski, eine weibliche Heiligengestalt aus dem 18. Jahrhundert. (p. 159).

L'A. voudrait faire aimer cette belle figure d'épouse et de mère — pépin d'or arrachée à la roche aurifère, selon l'expression du Saint-Père. Elle la compare à Sainte Élisabeth de Hongrie.

L. Kobilinski-Ellis. — Ueber die altrussische Heldenepik. (*à suivre*). (p. 163).

Bertram Schmitt. — Metropolit Sergius und die russiche Emigrationskirche. (p. 170).

L'A. approuve la position sage du métropolite Euloge.

Das Zweifingerkreuz. (p. 174).

Extrait d'une traduction allemande de l'autobiographie du protopope Avvakume, un des chefs du schisme russe du XVIIe siècle. Curieuse légende : le signe de croix à trois doigts (actuellement employé chez les chrétiens orientaux) et qui rejeterait le dogme de l'Incarnation affirmé par l'ancienne manière à deux doigts (les deux Natures du Christ), aurait été introduit par le Pape Formose, faute qu'il paya cher après sa mort. Dans le cours du récit les Vieux-Croyants sont fréquemment invités à résister jusqu'au martyre.

D. C. L.

Bibliographie.

G. K. A. Bell. — Documents on Christian Unity. Second Series. Oxford, University Press et Londres, H. Milford, 1930 ; in 12, XII-225 p. Sh. 6.

Tous ceux qui prennent part au mouvement de l'union des Églises voudront comme livre de référence, cette collection de textes dont ils ont appris à apprécier déjà une première série. Ici on trouve enregistré, avec toute la précision et l'impersonnalité d'un barographe, le temps qu'il a fait, en ce domaine, pendant les dix années passées. Les rapports principaux de Lausanne, les déclarations émises à Malines et à Rome, l'activité des Vieux-Catholiques, les rapprochements entre les anglicans et les « Églises libres » d'Angleterre, les efforts pour s'entendre avec les Moraves, les propositions pour l'union aux Indes, — tout cela s'y trouve clairement exposé, permettant le contrôle immédiat et facile.

Dom A. BOLTON.

Gennade Scholarios. — Œuvres complètes. Publiées par L. PETIT, X. A. SIDÉRIDÈS et M. JUGIE. Tome III, Œuvres polémiques. Questions théologiques. Écrits apologétiques. Paris, Bonne Presse, 1930 ; in 4, LII-547 p. avec 1 portrait.

Des trois érudits qui s'étaient consacrés à l'édition des *Œuvres complètes* de Gennade Scholarios, le Père M. Jugie reste à présent le seul. Le tome III des *Œuvres* commence par un délicat hommage à la mémoire de X. A. Sidéridès décédé le 14 août 1929. Ce second vide dans les rangs des savants éditeurs n'a pas arrêté le Père Jugie, qui nous livre avec le même soin un travail de premier ordre.

Est-il besoin de souligner encore la valeur scientifique de l'édition, la sûreté de la lecture du texte, établi d'après les meilleurs manuscrits et souvent d'après les autographes eux-mêmes ? L'introduction indique clairement quel est pour chaque partie le fond premier sur lequel l'éditeur s'est basé, quelles sont les leçons qu'il a contrôlées et quels sont les motifs qui ont orienté son choix. Comme pour les deux premiers tomes, la présentation de l'ouvrage est des plus soignées et des index en rendent la consultation très aisée.

Il y aurait beaucoup à relever pour mettre en relief tout l'intérêt de l'ouvrage au point de vue historique. Contentons-nous de souligner la richesse des renseignements qui concernent l'union des Églises. Gennade Scholarios assista au concile de Florence et il y joua un rôle important. Rentré à Constantinople, il ne tarda pas à prendre place parmi les antiunionistes. Les deux cents premières pages du volume III sont consacrées

à la polémique antilatine de Gennade. Notons certains titres qui présentent un intérêt particulier ; rapport des antiunionistes à l'empereur contre le concile de Florence, daté de 1452 ; deux dialogues sur la procession du Saint-Esprit, qui ouvrent le volume et qui fournissent des éclaircissements théologiques sur la position des unionistes et sur la manière dont Gennade les réfute. Deux petits traités, sous les numéros 6 et 7, montrent l'argumentation patriotique de Gennade ; l'interprétation de saint Augustin est particulièrement suggestive et caractéristique de sa mentalité. La brève apologie des antiunionistes est elle-même très intéressante, elle précise la position de Gennade à Florence, et ajoute des détails sur l'empereur Jean VIII Paléologue. L'appréciation du discours de Bessarion pour l'union, discours prononcé devant l'assemblée des Grecs à Florence, renferme une confession personnelle, où Gennade ne craint pas de manifester qu'un moment donné il pencha, lui aussi, pour l'union avec les Latins. Pourtant, devenu antiunioniste, et après avoir revêtu l'habit monastique, Gennade devait racheter l'attitude d'un instant qui eut pu le faire ranger parmi les partisans de l'union. C'est un danger pour la patrie, disait-il alors, d'abandonner la doctrine traditionnelle sur la procession du Saint-Esprit et de souscrire au décret de Florence. On le voit, les idées de celui qui devait être le premier patriarche créé par Mahomet II, étaient, déjà avant la prise de la ville, mûres pour la tâche qu'il allait avoir à accomplir.

Il serait intéressant de pouvoir nous étendre sur les autres parties du volume : la polémique antibarlaamite, les écrits contre la simonie et contre les juifs, ou sur les écrits scripturaires et théologiques de Gennade. La place nous manque ici pour le faire ; nous espérons pourtant avoir donné une idée du haut intérêt de l'ouvrage pour ceux qui ont à cœur de connaître les questions qui se posent à propos de l'union des Églises.

Hiéromoine Pierre.

T. K. Joseph of Travancore. — Malabar Christians and Their Ancient Documents. Trivandrum, 1929 ; in 12, III-37-IX p., illustré.

La date précise de l'introduction du christianisme dans les Indes est incertaine mais suffisamment primitive pour rendre très intéressante la recherche de ses anciens monuments. La vérification de quelques vieilles reliques est ici poursuivie d'une façon érudite. Signalons en particulier l'existence de la statuette d'un roi du quatrième siècle qui porte des emblèmes chrétiens.

Dom A. Bolton.

Otrovennye razckazy strannika duchovnomu svoemu Otcu. (Contes sincères d'un pèlerin à son Père spirituel.) Rédigés et préfacés par B. P. Vyšeslavceva. Paris, Y. M. C. A. Press, 1930 ; in 12, 180 p.

The Way of a Pilgrim. Translated from the Russian by R. M. French. Londres, Ph. Allan, 1930 ; in 12, 144 p. Sh. 4/9.

Irénikon a publié en 1928 (t. IV, nº 5-7), sous le titre *Récits d'un pèlerin russe,* la première traduction de ce petit livre si suggestif, document unique de l'expérience religieuse d'un membre fervent de l'Églixe orthodoxe, Le succès de cette traduction fut extraordinaire.

Le Rév. French à son tour donne une traduction à l'usage du public anglais, et M. Vyšeslavceva reproduit le texte russe complet tel qu'il l'a trouvé dans l'édition de Kazan, de 1884. Les exemplaires de cette édition étaient devenus fort rares ; il n'en existait, paraît-il, que trois ou quatre en dehors de la Russie. C'est ce qui fait l'intérêt de cette publication nouvelle que l'A. destine au public russe de l'émigration. Contrairement à ce que dit l'A. dans sa Préface, *Irénikon* a publié les récits en entier, mais sans l'appendice intitulé *Les trois clefs pour entrer dans le secret de la prière intérieure.*

Dom TH. BELPAIRE.

A. Petrani. — De relatione juridica inter diversos ritus in ecclesia catholica. Turin-Rome, Marietti, 1930 ; in 8, XI-107 p. L. 6.

On doit être reconnaissant au Dr P. d'avoir recherché et codifié avec un zèle diligent les actes des Pontifes romains se rapportant à l'Orient. Semblable nomenclature est surtout utile au moment où les questions d'union sont agitées avec unanimité, par les diverses confessions chrétiennes. L'A. montre comment la volonté des Papes n'a jamais été de latiniser les chrétientés unies ; les textes qu'il apporte ont une valeur réelle à l'appui de sa thèse, mais peut-être aurait-il bien fait de souligner que, parfois, au cours de l'histoire, les ordres des Souverains Pontifes ne furent pas exécutés et que même les chrétiens unis furent les premiers à vouloir abandonner certaines de leurs pratiques liturgiques et disciplinaires. Pourtant, semblable remarque eût amené l'A. à sortir du point de vue uniquement juridique qu'il a adopté ; elle eut, d'autre part, prévenu certaines objections qui naturellement se présentent à l'esprit. De même, nous aurions aimé lire dans cette étude une affirmation de l'importance capitale, pour les Orientaux unis à Rome, de maintenir toute la pureté de leur rite, sous peine d'éloigner davantage de l'unique bercail les frères séparés.

Remarques, disons-le bien, qui n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage et à l'utilité qu'il présente pour ceux qui veulent travailler au rapprochement de l'Orient et de l'Occident.

Hiéromoine PIERRE.

Eugen N. Trubetzkoy. — Die religiöse Weltanschauung der altrussischen Ikonenmalerei. Herausgegeben und eingeleitet von N. v. Arseniew. Paderborn, F. Schoeningh, 1927 ; in 12, XI-99 p. M. 4.20.

M. N. Arsenjev réunit en un volume deux études du prince E. Trubeckoj écrites pendant la guerre, et les fait précéder d'une préface qui

évoque la noble figure du philosophe orthodoxe. Les amateurs de l'art iconographique russe trouveront dans ce volume un commentaire remarquable des œuvres qu'ils admirent déjà, mais qui prendront à cette lecture un relief nouveau et profond, et feront pénétrer de la superficie esthétique dans le « monde transfiguré » de la cosmologie et anthropologie orthodoxes, philosophie non encore périmée, mais vivant chez les meilleurs représentants de la pensée russe, comme prémice de la résurrection future de leur nation. Il est quasi impossible de résumer cette étude nuancée de l'icone russe qui n'est pas « une image, ni une copie, mais un prototype de l'humanité future, de l'humanité devenue temple de Dieu » (p. 72), sans en détruire la vie cachée qui en fait tout le charme et faire œuvre morte. Citons cependant la conclusion qui parle de la beauté du monde de l'icone au milieu de notre monde de vanité et d'ennui (« la beauté sauvera le monde », disait Dostoevskij) : « Aimons et affirmons la beauté ! En elle s'est incarnée leur (des icones) sens de la vie. Et le peuple aussi, dont la destinée se relie à ce sens, ne périra jamais ». (p. 99).

D. C. L.

Acta Conventus Pragensis pro studiis orientalibus anno MCMXXIX celebrati. Olmutz, Académie de Velehrad, 1930 ; in 8, 259 p. illustré Cč. 38.

Le but de l'assemblée, dont les travaux sont relatés dans ce volume, est indiqué dans une préface liminaire : « Conventus pro studiis orientalibus a Pragensi sectione Apostolatus SS. Cyrilli et Methodii paratus finem primarium sibi proposuit studia œcumenicae unitatis Ecclesiae deliberationibus virorum peritorum omnimode dilucidandi ac inter clerum populumque fidelem in Bohemia et praesertim Pragae, quae est centrum quoddam spirituale omnium Slavorum in Occidente vitam degentium, regionibusque vicinis promovendi. Finis secundarius fuit, solemniter recolere memoriam s. Venceslai Ducis et Martyris, qui ante mille annos tamquam pulcherrimus flos Ecclesiae Christi effloruit in Bohemia cultuque liturgico etiam in ecclesia orientali slavica fruebatur. » (p. 7)

On ne peut qu'applaudir à ces réunions des ouvriers de l'union des Églises. La mise en commun des différentes expériences ne peut avoir pour les uns et les autres que des conséqucenes fort utiles. Le rappel des principes qui doivent guider les catholiques est aussi chose très salutaire. Relevons avec satisfaction quelques rapports ayant pour thème une plus intime compréhension de la mentalité des frères séparés : celui p. ex. du Dr Grivec, *De orientali conceptu Ecclesiae* ; celui du prof. Dr. H. Cichowski, *De fundamento philosophico theologiae orientalium separatorum* ; ou la communication du Père Bourgeois, S. J., *Psychologica Russorum ad occidentalem culturam relatio quomodo influat in eorum conceptum de Ecclesia*. Ce sont là des efforts très méritoires. Peut-être pourtant, pour arriver à un travail plus efficace et à une compréhension mutuelle plus profonde, pourrait-on rappeler l'antique adage : *et audiatur altera pars*. Bien des

esprits gagneraient à ce rapprochement exempt de toute discussion, uniquement inspiré par le désir de connaître mieux. Simple souhait, que nous nous permettons d'exprimer, sans vouloir en rien diminuer le mérite des intéressantes communications contenues dans les *Acta.*

Hiéromoine PIERRE.

A. Luther. — Alexander Puschkin in seinen Briefen. (Quellen und Aufsätze zur russischen Geschichte, VII. H.) Berlin et Königsberg, Ost-Europa-Verlag, 1927 ; in 8, xv-230 p. M. 5.50, rel. 7.50.

Puškin n'est guère connu en Occident que comme l'auteur d'*Eugène Ongin* et de *Boris Godounoff*. En Russie le grand public n'alla pas plus loin qu'en ajoutant *Rouslan et Ladmila* et quelques-unes des pièces classiques ; peu de monde, même après la publication, par l'Académie des Sciences (1908), d'à peu près huit cents lettres, pénétra dans la vie intime du génial écrivain. Alexandre Puškin (1799-1837) représente cependant à merveille cette couche supérieure de la société russe qui joua un rôle considérable dans les destinées de l'Empire. Par sa mère, arrière-petit-fils du fameux Ibrahim Hannibal, le nègre de Pierre le Grand, par sa descendance allié à toutes les maisons régnantes de l'Europe moderne, Puškin apparaît dans ses lettres comme la brillante personnification de tout ce que l'aristocratie russe comptait de plus spirituel et de captivant, mais aussi de pervers ou de superficiel. Plus d'une fois apparaît cependant aussi dans ces lettres un trait peu connu de souffrance et même de piété.

Dom A. DE LILIENFELD.

G. Sacke. — W. S. Solowjews Geschichtsphilosophie. Ein Beitrag zur Charakteristik der russischen Weltanschauung. (Quellen und Aufsätze zur russischen Geschichte, IX Bd.) Berlin et Königsberg, Ost-Europa-Verlag, 1929 ; in 8, xvi-138 p. M. 4. 80.

Aucun des nombreux biographes de V. Solovjev n'a encore étudié la philosophie de l'histoire du grand penseur russe. Le prince Trubeckoj n'en parle pas du tout. M. Masaryk ne touche ce sujet qu'en passant. C'est que, tout en étant le sujet central de la pensée de Solovjev, sa philosophie de l'histoire est si intimement liée à sa religion, sa conception du monde, sa « théandrie », qu'il a paru, jusqu'à présent, impossible à ses biographes de faire d'elle une étude spéciale et de l'isoler de son ensemble.

M. S. a essayé de faire cette étude comme thèsede doctorat. « Quoique aux Allemands et aux Grecs (seuls ?) soient réparties les capacités de philosophie, » comme dit l'A., il leur est difficile de juger un peuple aussi singulier que les Russes. L'A. voit le principal mérite de Solovjev dans le fait qu'instinctivement d'abord, puis consciemment, il a fait de l'histoire le grand problème de sa philosophie. De sa religion, comme de toutes ses autres études, Solovjev a tiré une étonnante capacité prophétique : il a

démêlé magnifiquement les rapports futurs entre l'Orient et l'Église universelle.

Dom A. de Lilienfeld.

Stephen Gardiner. — Obedience in Churchand State. Three Political Tracts. Édited, With an Introduction, Translation and Notes by Pierre Janelle. Cambridge, University Press, 1930 ; in-8, lxx-221. p. 1 facsimilé. Sh. 15.

Des trois tracts édités par M. Pierre Janelle, un seul avait vu le jour. De là le grand intérêt de sa publication.

Gardiner est considéré par beaucoup d'Anglo-Catholiques comme un des fondateurs de leur tradition. Mais assez malheureusement, nous semble-t-il, car la position de Gardiner était plutôt politique que théologique. Il est bien vrai qu'il voulait sauvegarder, autant que possible, les anciennes formes de la religion et il est très probable qu'il était, comme beaucoup de catholiques de son temps, hostile à la papauté. Que cette hostilité fût sincère jusqu'à un certain degré, et même dans une certaine mesure justifiée, c'est ce que peut reconnaître tout catholique qui se rappelle la décadence morale de l'Église précédant l'action réformatrice de Trente. Il ne faut pas oublier non plus que Gardiner avait lui-même été à Rome, où il a pu être très mal impressionné par l'état de la cour pontificale. Il était donc tout disposé à seconder la cause du Roi contre le Pape. Mais précisément parce qu'il agissait pour des motifs humains, la défense intellectuelle qu'il a élaborée de sa position, tout en essayant de se faire passer pour de la théologie, a un caractère plutôt politique. Gardiner a dû penser très peu aux objections théologiques contre la papauté ; en bon Anglais il se mettait sur le terrain pratique. Au lieu de faire appel, comme Byzance, aux droits de la tradition ; au lieu de faire appel comme les Gallicans, aux droits de l'Église nationale, il constate la toute puissance du Roi et veut l'ériger en théorie ecclésiastique.

Les défauts de ce pragmatisme se manifestent par les contradictions où Gardiner est amené, en essayant de s'adapter à des circonstances nouvelles. Ces défauts sont bien signalés dans l'excellente introduction de l'éditeur, qui, cependant, tout en condamnant les péchés, aurait pu mieux excuser le pécheur, moyennant un peu plus de compréhension psychologique.

Dom A. Bolton.

Johann Adam Möhler. — Band I. Gesammelte Aktenstücke und Briefe. Herausgegeben und eingeleitet vin S. Lösch. Munich, J. Kösel und F. Pustet, 1928 ; in8, xxiv-552 p. avec 1 portrait. M. 17., rel. 19.50.

Deux qualités maîtresses, semble-t-il, sont requises du théologien pour qu'il puisse devenir un véritable ouvrier d'unité chrétienne. Il faut, d'une

part, une conscience profonde de la réalité religieuse et, de l'autre, un sens aigu des contingences historiques. Sans une vraie et sincère religion, l'intérêt véritable et le ressort intérieur qu'exige un effort prolongé, comme celui dont il est question ici, s'useraient bien vite, et plus vite encore peut-être s'épuiserait cette absolue confiance que doit inspirer celui qui veut servir d'agent de liaison entre des frères séparés. D'autre part, supprimez l'esprit critique, l'allure réaliste, qui s'acquiert au contact prolongé et intime avec l'histoire, et il restera seulement — sinon toujours un fanatique, — du moins une imagination inféconde et fermée à des psychologies et des situations de fait qui déroutent la meilleure volonté enfermée dans le provincialisme. La réunion d'un esprit réaliste, délié et ouvert, et d'une âme profondément croyante, produit ces réussites rares, mais combien exquises et fécondes, que sont des personnalités comme celles d'un Newman, d'un von Hügel ou d'un Möhler. Leur physionomie spirituelle, autant et plus parfois que leur œuvre, mérite de retenir l'attention des amis de l'unité chrétienne.

Personne n'ignore l'auteur de *L'unité dans l'Église* et de la *Symbolique*. Les lecteurs français possèdent sur lui les excellentes études de G. Goyau et de É. Vermeil (1). On désirait cependant plus de précisions encore sur la vie intime et la personnalité même du « théologien pneumatique ». M. Lösch nous promet ce portrait nouveau et nous donne, dans ce premier volume, une collection de documents et de lettres qui serviront de base à sa nouvelle biographie. Une cinquantaine de lettres de Möhler, écrites à un frère, voient ici le jour pour la première fois ; d'autres y sont ajoutées, qui se trouvaient dispersées dans diverses collections d'accès parfois difficile. C'est dire l'importance de ce volume qui permet e. a. de fixer définitivement plusieurs dates discutées de la carrière du grand théologien allemand. A ces lettres, l'éditeur ajoute — parfois avec une profusion que d'aucuns jugeront excessive, — divers documents officiels et privés. Il a eu l'heureuse idée de rassembler aussi quelques notices intéressantes que des amis et des admirateurs ont consacrées au fondateur de l'École de Tubingue. A ce dossier il manque cependant une pièce importante et qui nous fait pénétrer plus à fond dans la psychologie de Möhler. (2)

Impossible de relever ici tout ce qu'il y a d'intéressant dans cette collection. Le détail piquant n'en est point absent ; témoin cette correspondance typique au sujet d'un projet de nomination à l'université de Bonn

(1) La guerre a sans doute fait oublier un peu l'importante étude de É. Vermeil, fortement documentée : *J. A. Möhler et l'école catholique de Tubingue* (1815-40). *Étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme*. Paris, A. Collin, 1913. Voir aussi: A. Fonck, *Möhler et l'École catholique de Tubingue*. Rev. Sc. Relig., VI, 1926, 250-266.

(2) Voir : F. Fuchs dans *Hochland*, 1930, 97 et sv.

et qui échoua devant les suspicions et les exigences excessives de l'archevêque hermésien von Spiegel.

Spécialement précieuses pour nous sont les lettres que Möhler a écrites, tout au début de sa carrière, lors d'un voyage d'étude au cours duquel il visita la plupart des universités allemandes. On y assiste à sa découverte de cette « théologie vivante », si éloignée de « la froide sécheresse d'une histoire à demi sceptique », et qui se révéla à lui au contact des leçons d'histoire religieuse que donnait, à Berlin, le professeur protestant Neander. « Ici (à Berlin), écrit Möhler, il y a une vie et une activité ardentes, ferventes, profondes, vraiment scientifiques ; la science s'y montre dans ce qui constitue sa nature propre : elle embrasse la pensée et la vie... » Et à propos de Neander : « Quelle étude des sources ! Quel jugement, quelle profondeur de sens religieux, quel sérieux, quelle clarté et quelle nervosité dans l'exposé, quel mouvement et quelles couleurs dans le tableau qu'il nous trace des temps passés ! Avec quel art consommé il sait caractériser les hommes qui furent les coryphées de leur époque et quelle pleine justice il leur rend à tous !... Sa vie privée (de Neander), elle aussi, est toute pénétrée d'une religiosité lumineuse, simple comme une existence d'instituteur de village... Il ne connaît à Berlin que les rues qui mènent à l'université et personne, en dehors de ses collègues. Mais Origène, Tertullien, Augustin, Chrysostome, saint Bernard, les lettres de Boniface, etc., il les connaît par cœur... J'ai parlé avec lui des grands projets d'études et de travaux historiques que je nourris : sur les temps de la décadence de la Papauté, c'est-à-dire depuis le déplacement de la résidence à Avignon jusqu'aux conciles de Constance et de Bâle. Il était d'avis que c'était là un sujet important et très beau *pourvu qu'on n'insistait pas exclusivement, comme d'habitude, sur les côtés mauvais*, ce que je ne veux donc pas faire non plus. » (p. 83-84.)

On saisit, à travers ces lignes, l'enthousiasme que ressentait leur auteur à la découverte de cette théologie fraîche et intime, qu'il devait si bien pratiquer lui-même plus tard et dont le charme pénétrant a frappé quiconque a fréquenté quelque peu les œuvres de Möhler. Sans doute est-ce aussi au contact de ces théologiens, dont l'esprit irénique et objectif apparaît si bien dans la recommandation de Neander, que Möhler acquit ce noble désir de justice et de paix qui lui dicta, vers la même époque (1822) ces paroles remarquables : « Il y a vingt ans, on ne se combattait point ou guère ; cela semble avoir été dû à l'indifférentisme. Ainsi dois-je voir dans la reprise de la lutte entre catholiques et protestants le signe d'un renouveau de vie religieuse. Il convient cependant de faire preuve d'une grande charité, dans les rapports de la vie, à l'égard de ceux avec lesquels on diffère de doctrine, doctrine que l'on défend d'ailleurs, puisqu'aussi bien la différence d'opinion doit reposer sur la conviction. Telle me semble être la conduite à tenir digne d'un chrétien. Quand les protestants s'agitent, ils se rapprochent du catholicisme, puisqu'ils s'écartent de l'indifférentisme ; quand les catholiques répondent, ils se rapprochent

du protestantisme, puisqu'ils sortent de leur torpeur spirituelle et de la léthargie de leur vie religieuse et ecclésiastique. Quand deux adversaires en viennent ne fût-ce qu'à s'adresser de nouveau la parole,— encore que leurs discours se bornent à se reprocher mutuellement les torts dont ils croient être les victimes, — cela constitue déjà une jolie avance sur le chemin de la réconciliation. Mais qu'à cette occasion on se rappelle donc toujours bien que le but est la compréhension mutuelle et la réconciliation finale. Alors les injures resteront exclues et on ne dira pas de mensonges. Car qui donc irait choisir et employer l'injure comme moyen de pacification et s'imaginer que la vérité fût le produit du mensonge ? »

Dom G. LAPORTA.

F. Loofs. — Theophilus von Antiochien Adversus Marcionem und die anderen theologischen Quellen bei Irenaeus (Texte und Untersuchungen, 46, 2) Leipzig, J. C. Hinrichs, 1930 ; in 8, XI-462 p. M. 36.

La mention, en neuf passages de l'*Adversus Haereses* et de l'*Epideixis*, de la Triade : Père, Verbe, Sagesse, a fait pressentir à M. L. l'existence d'une source de S. Irénée jusqu'ici inconnue. Un second groupe de citations, présentant certains traits communs avec ce premier groupe, et d'autres partagés avec un troisième, établit entre celui-ci et celui-là une sorte de parenté par alliance. Les quelques trente textes ainsi recueillis forment un ensemble assez homogène, caractérisé par des ressemblances de fond, (telles la couleur franchement monothéiste des conceptions trinitaires et l'allure antimarcionite de plusieurs de ces citations), et par des similitude de forme. A la suite d'une minutieuse analyse et d'une persévérante collation des textes, M. L. en revendique sans hésitation la paternité pour Théophile d'Antioche, et plus précisément pour son *Adversus Marcionem* aujourd'hui perdu. C'est la source IQT : Irenaeus-Quelle-Theophilus. La source IQU(U étant la lettre de l'alphabet la plus voisine de T) est décelée par un procédé identique, pour être identifiée ensuite avec IQT.

Voilà donc un plagiat découvert. Ce n'est pas tout : M. L. distingue encore dans les œuvres d'Irénée l'afflux toujours grossissant de nouvelles sources et la part, de plus en plus réduite, d'Irénée lui-même : IQP (Presbyter) ou discours antimarcionite d'un presbytre d'Asie ; IQA('Ανάστασις) ou fragment du *De resurectione* du pseudo-Justin ; IQS (*Seniorenueberlieferung*) et IQE ('Εξήγησις), ou Papias, qui ne font en réalité qu'une seule source, la tradition des presbytres d'Asie n'étant parvenue à Irénée que par l'intermédiaire de Papias. En dernier lieu vient Justin, dont l'influence est si profonde et dont Irénée s'est si bien approprié les doctrines que M. L. renonce à les discerner.

Le travail de M. L. n'est pas qu'une étude de critique des sources ; il est, au même titre, une contribution à l'histoire de la théologie et du dogme. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la théorie de M. L. sur la « Geistchris-

tologie ». Antérieure à la transformation que lui ont fait subir les spéculations philosophiques des apologètes sur le Logos (Logoschristologie), une chistologie plus pure et plus authentique aurait dominé, où les termes de Logos, Esprit, Christ, Sagesse, étaient, en quelque façon, interchangeables. De cette conception « monothéiste binitaire et dyoprosopique » certains vestiges apparaissent, après IQT, dans IQP. L'occasion est bonne de poursuivre la recherche, et c'est ici qu'apparaît le caractère tendancieux de l'ouvrage. Prenant comme point de départ le témoignage de Celse, M. L. passe à l'Occident (Tertullien surtout), puis de l'Occident à l'Asie mineure (*Actes de Paul*), de là à Rome, chez les monarchiens modalistes et dynamistes. Partout il relève les traces d'une ferme tradition Geistchristologique, pour en faire remonter les origines, ou tout au moins les plus anciennes attestations, jusqu'aux Pères apostoliques. IQA connaît aussi la Geistchristologie et, par l'intermédiaire d'une longue tradition, exerce probablement son influence sur Aphraate dont la doctrine christologique lui est étroitement apparentée.

Reste à distinguer dans ce fatras le bien propre d'Irénée. Quelle déception ! Dégagée de tous ses emprunts, principalement des extraits de l'*Adversus Marcionem* de Théophile d'Antioche, et des idées qu'elle en a tirées, l'originalité théologique d'Irénée apparaît réduite à des proportions minuscules. « Irénée a été, comme écrivain théologique, beaucoup plus petit qu'on ne l'a cru auparavant... Il est encore moindre comme théologien. Il a répété les profondes et belles idées de ses sources, surtout celles de Théophile d'Antioche, mais son intelligence de ce qu'il leur a emprunté de plus profond est souvent tout à fait superficielle » (p.432). « Plagiaire maladroit, il ne s'est pas effrayé de la juxtaposition de textes contradictoires. Sa doctrine de la récapitulation elle-même, n'est qu'une idée puérile, qui n'a même pas grandi sur son sol » (p. 434).

Le dernier paragraphe utilise les données de cet immense travail pour en dégager la signification au point de vue de l'histoire du dogme. On la devine assez. Qu'en pensera-t-on ? Le travail de M. L. rassemble un tel amas de détails, révèle un tel effort de discernement, qu'on serait tenté de décerner à ses essais de synthèse les éloges qu'on ne peut ménager à son érudition et à son génie d'analyse. Mais la synthèse est bien hardie, et si l'on ne peut contester la présence, même fréquente, de traces de Geistchristologie, on hésitera sans doute à y voir une véritable « Traditionszusammenhang ».

Il ne peut être question de discuter, point par point, tout cet ouvrage. On s'étonnera seulement de trouver chez son auteur des convictions à la fois aussi faciles et aussi ancrées. Le procédé qui conduit à l'identification de IQT et de l'*Adversus Marcionem* de Théophile d'Antioche paraît en somme assez caduc. On s'attendrait au moins à des réserves. Tout au contraire, on lit que c'est là « un résultat certain de nos recherches » (p. 80). La foi de M. L. lui ferait transporter des montagnes. Car après tout, avant d'attribuer à un ouvrage dont il ne nous reste rien, les pièces

qu'on en croit découvrir, il faut être certain que ces pièces sont bien de l'auteur de cet ouvrage. Or, les raisons qui conduisent M. L. à reconnaître dans des fragments d'Irénée la main de Théophile d'Antioche se bornent à des ressemblances formelles assez lointaines avec l'*Ad Autolycum* (seul ouvrage conservé de Théophile), savoir : la triade Père, Verbe, Sagesse. Il n'est pas nécessaire de recourir à l'hypothèse de la Geistchristologie pour expliquer la synonymie Esprit-Sagesse. L'influence si profonde de la théologie johannine sur Irénée et sur son vieux maître Polycarpe, en fournirait sans doute une satisfaisante explication. Il était à prévoir que la doctrine de S. Irénée sur les rapports de la règle de foi avec la succession épiscopale lui serait laissée pour compte. M. L. lui en fait généreusement cadeau, sans se demander si cette doctrine ne proviendrait pas, par hasard, des écrits antimarcionites de Justin et de Théophile, que nous ne connaissons plus que comme apologètes. Nous ne prétendons pas faire nôtre cette hypothèse, mais nous nous étonnons que la pensée de reculer des doctrines plus gênantes pour son école ne semble même pas affleurer l'esprit de M. L. L'idée préconçue sur l'origine tardive des idées de règle de foi, de canon et de succession apostoliques constitue son unique raison d'abandonner à Irénée la propriété des 18 premiers chapitres de son III[e] livre (p. 342).

L'ouvrage de M. L. contient d'inappréciables trésors pour l'étude de la théologie de S. Irénée ; mais pour les atteindre, il faudra passer au-dessus des systématisations *a priori*.

Dom B. Reynders.

C. Streit. — Atlas hierarchicus. Descriptio geographica et statistica Sanctae Romanae Ecclesiae tum Occidentis tum Orientis juxta statum praesentem... 2[e] édit. Paderborn, Typogr. Bonif. et Fribourg en Brisgau, Herder, 1929 ; in fol, 68-47*-XIII p. et 38 cartes. M. 50.

L'*Atlas hierarchicus* vise à « donner un aperçu sur toute la hiérarchie de l'Église catholique de l'Occident et de l'Orient ». L'A. s'est également intéressé aux Orientaux orthodoxes. Dans une 1[re] partie, l'histoire religieuse de chaque pays est exposée à grands traits. A la suite, des tables de statistiques donnent la répartition actuelle des différentes confessions. Enfin, en utilisant de nombreux signes conventionnels, l'A. a localisé sur 37 cartes ou plans, les différents degrés des multiples hiérarchies catholiques et orthodoxes. Instrument très précieux de travail, cet atlas exigeait une grande minutie dans la recherche, une grande exactitude dans l'exécution et beaucoup de clarté dans la disposition typographique. On nous permettra, pour rendre cet outil plus précis, d'apporter des rectifications, qu'un sondage nous oblige de signaler.

Quelques erreurs dans les notices historiques. P. 28, on ne mentionne pas la disparition du S. Synode de Russie, en 1917. Jérusalem (p. 40) fut prise en 614, non 615. Il faut lire (p. 61) 1442 au lieu de 1142. Dans la

Revue de Sciences Religieuses, 1930, p. 293, Mgr Dib fait remarquer que la défection des Maronites se produisit au VIIIe, non au VIIe siècle. Depuis 1828, le patriarcat de Diarbékir n'existe plus (p. 62). A la même page, il faut lire 1599, et non 1559 (Synode de Diamper). Enfin, une faute d'impression place l'excommunication de Michel Cérullaire (p. 63) en 1504 !

Les statistiques, partie ingrate et instable, ne sont pas parfaites. Un exemple. En Albanie l'A. signale 168.000 catholiques de rite grec : ce chiffre est celui des orthodoxes de même rite.

Enfin, les cartes. Les pays orientaux — qui sont un mélange inextricable de rites et de hiérarchies,— demanderaient beaucoup de rectifications. Nous examinerons deux pays. La hiérarchie du patriarcat catholique arménien comprend (carte 34) un patriarche, à Constantinople, avec 14 archevêques ou évêques. Or, les *Acta Apostolicae Sedis* du 2 juillet 1928 contiennent un décret qui transfère le patriarcat de Constantinople à Bzommar, près de Beyrouth. Et les *Échos d'Orient*, 1928, p. 477-78 disent que ces archevêchés ou évêchés ont été réduits à 5. On n'a pas tenu compte pour établir la carte de la Roumanie orthodoxe, de la loi du 4 mai 1925 (cf. *Échos d'Orient*, 1926, p. 61 sv.) ; aussi on a omis 4 évêchés : Constanza, Oradea, Cluj et Hotin. Par contre, on met un patriarche à Nagyszeben. D'ailleurs les limites des diocèses de Roumanie viennent d'être remaniées encore à la suite du récent concordat.

Ajoutons que, malgré ces imperfections presque inévitables dans une entreprise pareille, l'ouvrage du P. S. reste le meilleur ouvrage de géographie ecclésiastique que nous possédons.

D. B. M.

G. Buchheit. — Das Papsttum von seiner Einsetzung bis zur Wiederherstellung seiner Souverânität. Nuremberg, Sebaldus-Verlag, 1930 ; in fol., 534 p., 576 illustr. dans le texte, 79 planches, dont plusieurs en couleurs.

«Parmi les formes nouvelles prises au XIXe siècle par l'amour de l'Église, la plus originale est sans doute ce qu'on a nommé « la dévotion au Pape». L'ensemble d'idées, de sentiments, d'écrits et d'actions que ces mots évoquent, n'eût pas laissé d'étonner les contemporains d'Innocent XI ou de Benoît XV. Ce mouvement se dessina tout naturellement avec la concentration de l'autorité religieuse dont nous avons parlé : les tribulations pathétiques de Pie VI et de Pie VII, les malheurs de Pie IX et son charme personnel y furent aussi pour beaucoup, ainsi que le triomphe, en matière doctrinale, des thèses dites ultramontaines. » (L. DE GRANDMAISON — P. ROUSSELOT, dans *Christus. La religion chrétienne*. p. 325-326).

A cette dévotion au chef suprême de l'Église, le *Sebaldus-Verlag* vient d'ériger ce monument magnifique, populaire chef-d'œuvre d'art typographique. Rien n'a été négligé pour en augmenter l'éclat et on ne sait ce qu'il faut admirer le plus du choix judicieux des documents ou de la

perfection avec laquelle on est parvenu à les reproduire. Les planches en couleurs sont spécialement bien réussies, d'une abondance et d'une richesse extraordinaires. L'ouvrage est destiné au grand public, aux familles chrétiennes qui tiendront à exposer cet album et à le consulter. Car l'auteur du texte, tout en s'adaptant au caractère populaire de la publication a su lui donner une valeur et un intérêt véritable et éviter le genre irréel des panégyriques vides. Il ne cache pas à l'occasion les parties sombres et tristes que présente l'histoire de la papauté, tout en avertissant le lecteur que la mission essentielle et proprement doctrinale de l'Évêque de Rome, chef visible de l'Église universelle, ne saurait souffrir des fautes personnelles de l'homme revêtu du pouvoir suprême.

Le prix relativement modéré de cet ouvrage — chacun des 17 fascicules coûte 2 M. — le rend accessible au public auquel il est destiné.

L'illustration présente un véritable intérêt documentaire et pourra servir à agrémenter d'une façon très utile un cours d'histoire ecclésiastique.

X.

PUBLICATIONS BRIÈVEMENT ANNONCÉES

CHRISTIANSTVO, ATEIZM'I, SOVREMENNOST. (Christianisme, athéisme, temps présent.) Paris, YMCA Press et Varsovie, Dobro, 1929 ; in 16, (voir *Irénikon*, VI, 1929, 133) : 5. B. P. VYŠECLAVČEV. *Christianstvo i socialnyj vopros.* (Le christianisme et la question sociale.), 37 p. — 6. V. N. ILIJN. *Ateizm i gibel kultury.* (L'athéisme et la ruine de la culture.) 29 p. — 7. G. V. FLOROVSKIJ. *Žil li Christos ?* (Le Christ a-t-il existé?), 48 p. — 8. V. V. ZÉNKOVSKIJ. *O čudě.* (Du miracle.), 29 p. — 9. N. A. BERDJAEV. *Marksizm i religija.* (Marxisme et religion.), 48 p. — 10. S. N. BULGAKOV. *Karl Marks kak religioznyi tip.* (Karl Marx comme type religieux.), 39 p.

R. BÉRINGER. *Recueil documentaire.* 2e édit. t. 9. La charité, l'apostolat. Carlsbourg, chez l'auteur et Arras, Brunet, 1929 ; in-8, 552 p.

PAUWELS, ETC. *Verantwoordelijkheden.* XIV Geestelijke Voordrachten. Anvers, Geloofsverdediging, [1930] ; in 8, 148 p. Fr. 15.

W. M. ERREN. *Hooge Toppen.* Voor Nederland bewerkt door W. Hillebrandt. Anvers, Geloofsverdediging, 1930 ; in 8, 96 p. Fr. 15.

Het Hart in de Hostie. Uit het Fransch door O. P. (Vita vera, n. 4.) Anvers, Geloofsverdediging, 1930 ; in 12, 147 p. Fr. 10.

C. VAN GESTEL. *Kruis en Hert.* Anvers, Geloofsverdediging, [1930]; in 12, 95 p. Fr. 10.

GODSDIENSTIGE EN SOCIALE TRAKTEN. Anvers, Geloofsverdediging, 1930 ; in 12 : 2 en 3. A. J. NUYENS. *Uit de Rij der Bekeerlingen.* 56 p. — 4. *De opvoedingsleer volgens Sint Thomas.* 62 p.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)

COMPTES RENDUS

Imprimi potest.
Lovanii, 15 nov. 1930.
† BERNARDUS, Abb. Coadj.

Imprimatur.
Namurci, 17 nov. 1930.
J. LAMBOT, Can. cens libr.

Irénikon

TOME VII

N° 5. 1930 Septembre-Octo

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQ